Romans de M. Mcrtonval.

MAURICE PIERRET.

ÉPISODE DE 1793.

TOME V.

Seconde Edition.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIB
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22
M DCCC XXX.

rgien-maj. de 2e cl., Guyon Vernier ✻, *D.*, 18 *juin* 1844.
maj. de 2e cl., Bertrand, *D.*, 13 *sept* 1840.
— — Clavey, *D.*, 5 *août* 1844.

Capitaines.

wyn (P. Ch. Fr.) ✻ [empl. au rec.], *juill.* 1837.
uin (Jean-Marie-Félix-Désiré) ✻, *mars* 1838.
st (J. B.) [pris. de guerre], 5 *juill.* 40.
yetière (Aug. Pierre-H.) ✻, *idem.*
d (Jean-Pierre) ✻, *idem.*
d (Claude-Ferd.) ✻, 28 *juill.* 40.
t (Augustin-Jos.), 6 *déc.* 1840.
ion (Et. Amédée) ✻, 18 *avril* 1841.
(Constant), 15 *mai* 1842.
(Jean-L. Jos.), 12 *mars* 1843.
Sibillotte (Jean-Claude), 28 *mars* 1843.
Ternizien (Rieul-Victor), *idem.*
Becais (Joseph), 26 *oct.* 1843.
Bardel (Charles), 10 *nov.* 1843.
Douay (Félix-Charles) [3 *janv.* 1er 43] 14 *avril* 1844, par suite de permutat.
Olivier (Armand-Henri), 23 *mar* 1845.
Bouvier (Jean-Fr. Achille), 9 *sept.* 1845.
Fardet (Claude-Étienne), 2 *mars* 1846.
Anne (Jean-Bapt. Barth.), 21 *juin* 1846.
Alaine (Louis-Félix), 30 *sept.* 1846.
Duchochois (Victor), 13 *déc.* 1846.

Lieutenans.

ade Saint-Victor (Marie-Félix-old), 27 *déc.* 1840.
ën (Ennemond-Népomuc.), *id.*
(Pierre-Madeleine) ✻, *idem.*
Pierre), *idem.*
(Jean-Franç.Silv.), 8 *juill.* 1842.
(Justin-Michel), 24 *mars* 1843.
(Eugène-Claude), 31 *mars* 1843.
Jean-Franç.) ✻, 3 *juill.* 1843.
ouis-César-Amand), 9 *juill.* 43.
(François), 10 *nov.* 1843.
Plauchut (François-Louis), 23 *déc.* 43.
Frezières (Guillaume), 12 *mai* 1844.
Coutanceau (Pierre), 19 *oct.* 1844.
Gouërin (Charles), 23 *mars* 1845.
Henry (Jacq. L.Th.) *dit* Peery, 9 *sept.* 45.
Jaubert (Pierre-André-Louis), 2 *mars* 46.
Tongas (David-Barthélemy), *idem.*
François (Jean), 27 *avril* 1846.
Bourrié (Louis-Charles-Dav.), 21 *juin* 46.
Leture (Jean-Baptiste), 30 *sept.* 1846.
Bury (Jacques), 13 *déc.* 1846.

Sous-lieutenans.

(Ph.) [prisonnier de guerre], 1842.
Ferrières (R. Ch. Henri), *idem.*
(Fréderic), 16 *déc.* 1842.
in (H. A. Ad.), 1 *avril* 1843.
Charles-Joseph-Franç.), *idem.*
Honoré), 21 *juill.* 1843.
Jos. Barthél. Xav.), 1 *oct.* 1843.
(Emman. Barthél.), 11 *fév.* 44.
(Franç. Aug.), 1 *oct.* 1844.
e Nomazy (M. J. B. A.), *idem.*
onis), 19 *oct.* 1844.
(François-Ch.), 23 *mars* 1845.
Escudier (Joseph-M. Eug.), 2 *mai* 1845.
Bernaud (Benoît), 1 *oct.* 1845.
Destenay (Bernard-Charles-Ferd.), *id.*
Villermain (Victor-J. Désiré), *idem.*
de Bonnière (Robert), *idem.*
Deniau (*porte-drap.*), 2 *mars* 1846.
Grosset (*adj. au trés.*), 30 *sept.* 1846.
de Saint-Phalle (Phil. Arthur), 1 *oct.* 46.
Le Jannic (Auguste-Louis-Guillaume-Marie), *idem.*
N.
N.
N.

PQ
2270
.G36
M2
1830
SMRS

MAURICE PIERRET.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N^o 78.

MAURICE

PIERRET,

ÉPISODE DE **1793.**

PAR M. MORTONVAL.

Tome premier. V

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MAURICE PIERRET

CHAPITRE XXXIX.

Départ de Maurice et de madame de Maufrène pour le château de Saurelle.

Adrienne avait bien jugé du cœur de Maurice. Honnête homme, il s'était imposé le devoir d'étouffer un amour que l'honneur réprouvait ; mais si la passion résistait encore avec opiniâtreté, jaloux et fier, l'avilissement de son idole devait la dépouiller à ses yeux d'un reste de prestige. Maurice ne pouvait aimer une femme méprisable ; il triompha de sa faiblesse.

Toutefois la nuit qui suivit la fête de la Concorde, fut la plus cruelle de sa vie. Il la passa tout entière à écrire à madame Renaudot et à Saint-Elme. Jamais l'indignation n'inspira rien de plus amer, et pourtant ce langage ardent peignait encore si faiblement, à son gré, la violence de ses transports, qu'il déchirait tout avec rage. D'autres essais le satisfirent encore moins; et le jour le surprit écrivant, déchirant tour à tour; puis versant des larmes de dépit, et s'abandonnant à des accès de fureur insensée.

A la fin on vint l'avertir que madame de Vaufrêne l'attendait, toute prête à partir pour Saint-Valery, où Maurice avait donné rendez-vous à sa mère, afin qu'elle y fît connaissance avec Adrienne. Après avoir passé deux jours dans cette ville, ils devaient se rendre à Saurelle, par un détour, en évitant de s'approcher de la forêt de Cressy, alors fort dangereuse; car, depuis quelques semaines, les chauffeurs avaient paru dans

le canton de Nouvion. Le château de Saurelle était situé entre cette forêt et celle de Véron ; on pouvait s'y rendre, de Saint-Valery, par une route de traverse que Maurice connaissait bien, pour l'avoir suivie, quelques semaines auparavant, en allant chez la tante d'Adrienne, et à son retour.

Cependant, madame de Vaufrêne, déjà montée dans la voiture, s'impatientait de son retard ; en vain elle avait envoyé deux fois demander ce qui le retenait. Désespéré de se voir contraint de s'éloigner sans être parvenu à tracer du moins quelques lignes, qui pussent apprendre à madame Renaudot ou à son séducteur, une partie des sentiments dont il était animé, Maurice ressaisit parmi les lambeaux épars autour de lui, sa dernière lettre, adressée à Saint-Elme, et qu'il venait de froisser comme les précédentes. Il la relut rapidement ; la voici :

« Hâtez-vous de restituer les douze mille

francs que vous avez volés à madame Renaudot. Cette somme lui appartient légitimement; j'en connais la source, elle est pure. J'aurais déjà proclamé votre infamie sans la crainte de couvrir d'opprobre la victime que vous avez si indignement sacrifiée.... déshonorée....

» J'apprends que l'on parle d'une transaction entre vous et mademoiselle de Quercy, à laquelle vous proposez de vous unir. Avez-vous oublié vos engagements avec mademoiselle Rose Cartinet.... et vos rendez-vous de nuit dans sa chambre?.... Fasse le ciel qu'ils n'aient pas encore été funestes à cette autre infortunée!

» Non, sous quelque rapport que j'envisage votre conduite, vos actions, vos paroles, je ne puis voir en vous qu'un intrigant, un escroc, un pervers aussi lâche que vil....

» Mademoiselle Dubois, fille de Mirot, a fui en Angleterre avec un soi-disant abbé,

qu'on appelait Saint-Elme, et qui partit déguisé en domestique de l'ambassadeur. Mon oncle Benoît Pierret prenait le titre d'abbé, auquel il n'eut jamais de véritable droit, quand il passa en Angleterre sous ce déguisement!....

« Or, je vous ai connu Dubois, au château de Ponteuil; et vous voici aujourd'hui monsieur de Saint-Elme. Que dois-je augurer de ces singuliers rapprochements?....

» Cette femme, affectée dans sa mise et dans sa démarche, dont le langage ridicule et trivial, accuse le défaut complet d'éducation, et que vous appelez votre mère, ne serait-elle pas en effet celle de Dubois, l'officier de l'armée révolutionnaire... la vôtre par conséquent? Mais alors il devient très probable qu'elle est en même temps la fille de Mirot Dubois. Que de conjectures naissent en foule de cette seule supposition! Quel rôle mon oncle Benoît joue-t-il dans cette intrigue? Quels sont vos rapports avec

lui? Êtes-vous Dubois? Êtes-vous monsieur de Nangis?

» Ces questions valent bien la peine d'être résolues. Je pars tout à l'heure, pour Saint-Valery, où je resterai deux jours. Il est bon pour vous et pour moi que notre explication se fasse sans éclat et loin d'Abbeville, où la publicité serait inévitablement fatale à la réputation de deux femmes, et à l'honneur d'un père de famille dont j'ai lieu de craindre que vous n'ayez trahi la confiance. Venez me rejoindre à Saint-Valery, je serai à l'hôtel de la Cigogne. A quelque heure du jour ou de la nuit que vous me fassiez avertir, j'irai vous trouver, avec un ami, au lieu que vous me désignerez. Amenez un témoin, munissez-vous de vos armes; de mon côté, j'aurai une épée et des pistolets....

» Si je ne vous vois pas aujourd'hui ou demain; si vous me renvoyez, sans une réponse satisfaisante, l'homme sûr et discret,

que je charge de vous remettre cette lettre, soyez averti que dans cinq jours, à mon retour, je vous interrogerai publiquement sur tous les points que je viens de vous indiquer. Et peut-être même alors, serai-je en mesure de résoudre moi-même avec certitude, les questions que je vous soumets.

» En attendant, allez reporter sur le champ, à madame Renaudot, l'or que vous lui avez si indignement volé.

MAURICE PIERRET. »

Cette lettre où tout révélait le désordre de ses sens et de ses idées, lui déplut bien davantage à la seconde lecture. Au lieu de force et de gravité, il n'y voyait que de l'emportement; cette provocation au duel démentait ses principes, et la sagesse habituelle de sa conduite; Maurice s'était imposé la loi de ne jamais refuser cette satis-

faction à l'honneur blessé, mais d'éviter toujours de proposer le premier le combat singulier, dans lequel son adresse et sa force, souvent éprouvées, lui assuraient une grande supériorité. Mais le temps pressait, il se hâta de plier la lettre, la cacheta, et ordonna au fidèle Gervais, qu'il avait amené de Saint-Blimont, de la remettre à M. de Saint-Elme, aussitôt qu'il serait réveillé, en le priant d'y répondre sur-le-champ.

Gervais avait un bon cheval; il promit d'être à Saint-Valery une heure et demie au plus, après avoir reçu la réponse de ce monsieur; et Maurice partit un peu soulagé. Adrienne ignorant ce qui s'était passé, s'alarma de la pâleur de son compagnon de voyage, et de la profonde douleur empreinte sur ses traits décomposés. A peine furent-ils libres des importuns qui entouraient la voiture, au moment du départ, qu'elle s'empressa de l'interroger avec une vive inquié-

tude. Maurice, la franchise même, pensait tout haut avec Adrienne; il ne lui cacha rien, si ce n'est pourtant le rendez-vous assigné à Saint-Elme et le duel proposé. A cela près il fut sincère; elle put lire dans son cœur sans détour que la seule trace qu'il y restait de sa passion, c'était un tendre intérêt dont il ne pouvait se défendre pour la victime d'un infâme suborneur, qui seul portait tout le poids de sa haine. Il plaignait madame Renaudot, mais évidemment il n'avait plus d'amour pour elle.

Du reste, Maurice se montrait fort mécontent de l'idée qu'avait eue la religieuse, d'employer l'intermédiaire d'un prêtre pour remettre avec mystère les douze mille francs à madame Renaudot. C'est de cette imagination extravagante qu'est venu tout le mal, ajouta-t-il; mais, Adrienne, je n'ai pu m'opposer à la volonté très prononcée de ma mère à cet égard. On venait de lui apporter un premier terme du prix convenu

pour payer en plusieurs années, le petit bien de Noyelles ; ma mère l'a vendu dans l'intention d'en restituer le prix à sa bienfaitrice, dont je lui avais appris les malheurs. Je m'écriai aussitôt que je me chargerais d'aller porter moi-même cette somme à madame Renaudot; mais, à la vue de ma vive agitation, ma mère me répondit d'un ton sévère : — Non, Maurice, ce ne sera pas toi. Cartinet ne m'a pas laissé ignorer..... elle s'arrêta, je me troublai ; Non, mon fils, reprit-elle avec douceur, si tu aimes, si tu respectes ta mère, tu ne reverras pas madame Renaudot, jusqu'à ce que tu sois marié. Au surplus, c'est moi qui lui fais cette restitution ; je désire que la somme lui soit remise de telle sorte que cette circonstance ne puisse en aucune manière, renouveller entre elle et toi, des liens que tout doit t'engager à rompre pour jamais....

— C'est dans ce moment que survint la

religieuse, continua Maurice ; je n'eus la force de m'opposer à rien ; et d'ailleurs, je l'aurais tenté vainement. Mais, ma chère Adrienne, jugez de l'amertume de mon chagrin, lorsque hier dans la soirée, je reçus une lettre de mon ami Lambert qui me révélait un secret que vous aurez peine à croire, et dont la connaissance m'a déchiré le cœur ! ce n'est pas madame Renaudot qui fut la bienfaitrice de ma mère....

— Et qui donc? demanda madame de Vaufrêne étonnée.

— Il faut d'abord que vous sachiez, répondit Maurice, que Lambert, après notre séparation à Rouen, partit immédiatement pour Caen ; c'est de cette ville qu'il m'écrivait; il a vu mon oncle Antoine, qu'il a trouvé très malade et auquel il a fait part de ma résolution invariable de ne pas troubler la paix de ses vieux jours, par un procès dont l'effet pourrait être, dans l'état actuel de ses affaires, de le ruiner entièrement.

Mon oncle touché jusqu'aux larmes de mon procédé, a paru calmé par cette assurance, et a témoigné pour moi les sentiments d'un père. Monsieur Lambert m'annonce une longue lettre, qu'il m'adressera de Rouen, avec des explications de la plus grande importance sur toutes nos affaires de famille; mon oncle les lui a déjà données en partie; et il promet de faire cette relation avec plus de suite et par écrit, aussitôt que sa santé sera tout-à-fait raffermie. Le bon vieillard a déclaré sa volonté de m'adopter pour fils, et pour héritier. Il me chérit maintenant de toute la tendresse de son cœur.

Lambert, dans le dessein de me faire valoir, lui avait conté l'histoire de mon singulier mariage avec mademoiselle de Quercy, en relevant beaucoup l'action la plus simple du monde, celle de demander le divorce aussitôt après l'éloignement du représentant qui avait forcé la jeune fille à contracter ce lien avec un pauvre pêcheur:—Quoi! c'était

Maurice! s'écria mon oncle; je connaissais cette aventure singulière. C'est le comte de Quercy qui me l'a lui-même apprise; il faisait partie de la malheureuse tentative de débarquement à l'anse de la Croix-de-Fer, et il échappa comme par miracle à la poursuite de l'armée révolutionnaire. A son passage ici, j'ai eu le bonheur de le cacher chez moi pendant une semaine. C'est alors qu'il me conta cet événement; et il ajouta que madame de Quercy venait d'ordonner à Verdier d'acheter un bien de trente mille francs à la mère du jeune garçon. C'est Pauline qui a eu la première idée de cet acte de générosité; et parmi les papiers que la prudence conseilla, dans le temps à mon malheureux ami, de confier à ma garde, je dois avoir un billet de cette demoiselle à ce sujet.

— En effet, ma chère Adrienne, Lambert m'a envoyé la lettre de Pauline à son père pour le prier d'approuver cette disposition. Elle

y disait que la mère du pêcheur était une femme pieuse et respectable à laquelle madame Renaudot avait déjà souvent porté des secours envoyés par la comtesse de Quercy; qu'à la vérité le jeune homme, très mauvais sujet, s'était déclaré leur ennemi mortel, et les avait même dénoncés; mais qu'enfin Dieu commandait le pardon des injures, et de faire le bien pour le mal.

— Adorable caractère! s'écria madame de Vaufrêne. Mon bon Maurice, voilà pourtant les fruits de cette dévotion, que vous condamniez avec tant d'amertume, que vous trouviez si étroite et si ridicule. Ah! combien ce trait de véritable piété va me faire chérir davantage encore ma Pauline! Vous l'aimerez aussi, Maurice...

— Oui certainement, Adrienne, répondit-il les yeux mouillés de pleurs. Elle avait bien raison de me haïr, moi qui l'ai persécutée avec tant de fureur, quand ses soins généreux nourrissaient ma pauvre

mère sous le chaume d'une cabane, par les mains de madame Renaudot; quand elle écartait loin de la pauvre veuve abandonnée, l'affreux besoin, les soucis dévorants, et lui fournissait les moyens de rappeler son fils auprès d'elle. Plus tard, n'est-ce pas encore à Pauline que j'ai dû le bonheur de cette bonne mère, l'aisance dont elle a joui, mon éducation, la faculté de faire un peu de bien; tant de calme et de félicités inespérées! Que de reproches je dois me faire! Que de torts à réparer!...

La bonne Adrienne jouissait avec transport de cette disposition de Maurice, à des sentiments qu'elle s'était toujours efforcée de lui inspirer, persuadée que le comble du bonheur pour elle, serait de parvenir à former des liens d'estime et d'affection entre sa meilleure amie, et l'objet d'une tendresse qu'elle ne cherchait plus à se dissimuler. Maurice la méritait si bien! On le

citait partout comme un modèle accompli de bonne conduite et de raison, ses mœurs étaient exemplaires; et quoique toutes les pensées d'Adrienne fussent aussi pures que son ame, elle n'en remarquait pas moins avec des yeux de femme, qu'à l'âge où la nature, en achevant son ouvrage, semble se plaire à embellir chaque jour la jeunesse d'un nouveau don, Maurice fixait tous les regards, par la richesse et l'élégance d'une taille admirable; et que l'éclat de l'esprit le plus vif, joint à l'expression de la bonté du cœur, donnaient à sa noble figure, mâle et gracieuse à la fois, un attrait irrésistible de sympathie.

Heureuse d'être auprès de lui, seule avec lui, madame de Vaufrêne s'enivrait du plaisir de le regarder, de l'écouter, quand, à la vue d'un cavalier qu'il découvrit accourant au galop derrière eux, il fit arrêter la voiture; c'était Gervais qui ne tarda pas à les rejoindre: — Eh bien! lui demanda-t-il

avec beaucoup d'émotion, tu ne m'apportes pas une lettre?

— Si fait bien, répondit Gervais en fouillant dans sa poche, en voici une.

Maurice s'empressa de la lire; elle ne contenait que ce peu de mots: « Votre langage est sévère, monsieur; mais je ne puis méconnaître la justesse de vos reproches. Tout sera réparé. Quant aux doutes injurieux que votre indignation vous a inspirés sur ma famille, c'est vous qui vous les reprocherez, lorsqu'une explication aussi franche qu'amicale, vous en aura prouvé l'évidente injustice. J'attends votre retour ici avec une vive impatience; jusque-là suspendez, je vous prie, tout jugement sur les sentiments et les actions de celui qui a l'honneur d'être, avec la plus haute considération, votre dévoué serviteur,

SAINT-ELME SALMON DE NANGIS. »

Tandis qu'Adrienne lisait à son tour ce billet, Maurice questionnait son messager.

— Tu as bien tardé pour m'apporter une lettre si courte, lui dit-il.

— C'est que ce monsieur a été long-temps à me la donner, répondit Gervais. Il était plus pâle que son linge, en lisant la vôtre, et il s'est mis tout de suite à s'habiller. — Mais, qu'il m e dit, je croyais qui M. Pierret allait à Saurelle ; il me parle de Saint-Valery ; ce n'est pas là le chemin. — Si fait, monsieur, que je lui répondis, on y va aussi par-là. — Ah ! oui, qu'il me dit, par Rue. — Pas si bête, que je lui répondis. C'est par Favières...

— Qu'importe tout cela, mon bon Gervais, interrompit Maurice, je te demande ce qu'il t'a pu dire au sujet de ton message.

— Rien encore, repartit Gervais, il s'habillait toujours en causant, et j'eus le temps de lui expliquer par où nous devions passer, je croyais qu'il voulait venir nous rejoindre

car il me dit :—Comment ! par le village de Favières, mon garçon ! est-ce qu'il y a un chemin de carrosse de ce coté-là...

— Enfin Gervais, le voilà habillé, finis promptement, mon enfant ; s'est-il mis à écrire?

— Non vraiment, il m'a commandé d'aller l'attendre à la cuisine; mais j'avais oublié quelques commissions en ville, et je sortis pour les faire. Comme je revenais, voilà qu'en passant devant l'hôtel de Quercy, je vis mon homme dans la cour; devinez un peu avec qui?

— Tu l'as vu à l'hôtel de Quercy? demanda Maurice étonné.

— Je parie que vous ne trouverez pas en dix coups, avec qui il était à causer, reprit Gervais.

— Je ne me soucie guère de le savoir, répondit Maurice impatienté ; à l'hôtel de Quercy ! Tu es bien sûr de l'y avoir vu !

— Très sûr ; et Julien, l'un des domes-

tiques que je connais depuis bien des années, m'a conté qu'il venait de passer une demi-heure enfermé avec un abbé, qu'il y est venu voir...

— L'abbé d'Aurigny ? demanda madame de Vaufrêne.

— Juste, répondit Gervais, voilà bien le nom que Julien m'a dit. Mais voyons, devinez donc l'autre, qu'ils avaient fait venir pour causer tous trois ensemble, à ce que m'a conté Julien.

— Tu fatigues M. Maurice, Gervais, reprit Adrienne, quel était cet homme?

— Rien que Joseph Pinson, madame.

— Lui! s'écria-t-elle avec horreur; l'assassin de Pierre Nattier? l'incendiaire?....

— Lui-même, madame; il était déguisé, mais je le connais très bien, et depuis trop long-temps. Il parlait de bonne amitié avec M. de Saint-Elme; c'est bien drôle quoique ça! Ils se quittèrent un moment après. Moi je courus vite finir mes affaires; quand

je rentrai chez M. Cartinet, M. Saint-Elme avait écrit son billet qu'il me donna. Je montai tout de suite à cheval, et voilà.

Maurice n'entendait plus rien ; il réfléchissait d'un air soucieux ; Adrienne ordonna au cocher de poursuivre sa route ; la voiture repartit. Je n'aime pas cette entrevue avec l'abbé d'Aurigny, observa-t-elle. Et quel rapport peut-il y avoir entre eux et ce bandit? cela me paraît inquiétant.

— Non, dit Maurice répondant à ses idées plutôt qu'aux paroles d'Adrienne qu'il n'avait pas écoutées ; non, ce n'est pas de chez l'abbé qu'il sortait. Je vois....

— Peut-être, en effet, répliqua-t-elle vivement, le remords que votre lettre a fait naître, et l'impatience de restituer son vol, l'ont-ils d'abord entraîné chez madame Renaudot...

— Adrienne, interrompit Maurice, ne prononçons plus son nom. Il irrite encore

la douleur d'une blessure trop récent Bientôt, j'espère, je pourrai la bannir entièrement de mon souvenir. L'idée du choix honteux... N'en parlons plus jamais. Non, c'est maintenant à Pauline, la véritable bienfaitrice de ma mère, que je dois transporter toute ma reconnaissance; cette image là du moins est pure autant qu'agréable; elle se marie aussi, et plus harmonieusement, avec le souvenir d'un passé que j'aime tant à me rappeler... Voilà donc quel fut l'ange consolateur qui ranima le courage dans le cœur de ma mère mourante... Bonne Pauline!...Pauvre orpheline, à quelles mains le sort a-t-il confié ta destinée! Quels complots tous ces intrigants trament-ils contre toi?... Adrienne, vous lui écrirez, vous lui parlerez de moi, de ma reconnaissance, de mon repentir...

—Oui, s'écria-t-elle avec joie; oui, Maurice; je veux qu'elle apprenne à connaître tout ce que vous valez; déjà je l'ai vue

s'attendrir au récit de vos bonnes actions. Elle vous apprécie, soyez en sûr; oui, Maurice, elle vous aimera.

— Cette idée m'est agréable et douce, répondit-il avec un sourire mélancolique. Que je trouve de charme à vos paroles, Adrienne! C'est toujours vous qui dissipez mes chagrins. Combien je serais à plaindre sans vous, la meilleure des amies! Oui, ma bonne Adrienne, vous êtes tout pour moi.

Ces derniers mots qui répondaient si bien aux secrets sentiments de madame de Vaufrêne, pénétrèrent profondément dans son cœur. Ils confirmaient ses plus chères espérances; et le bonheur qu'ils semblaient lui promettre, elle en prit possession avec autant d'ardeur que de sécurité. Libre d'un joug avilissant, mais qui du moins l'avait affranchi, jusqu'alors de tout autre lien, Maurice n'aimait plus qu'Adrienne; était-il désormais un obstacle qui pût encore s'é-

lever entre elle et lui? Bien loin de s'arrêter à cette pensée, son esprit ne la conçut même pas. Confiante maintenant dans la destinée, elle interprétait tout en augure favorable; un regard de Maurice, une parole amicale, sa main qui pressait la sienne, il n'était plus rien de lui qui ne fût un serment d'amour! et tout contribuait à exalter son innocente passion. Avec quelles délices ne caressait-elle pas alors les riantes chimères qu'elle nourrissait mystérieusement dans son sein. Combien l'avenir offrait d'enchantements à ses regards!

CHAPITRE XL.

La tourbière du marais.

Élevée au château de Luxeux par l'aïeule de madame de Vaufrêne, Marie Roques avait un maintien et un langage fort au-dessus de ce qu'on était en droit d'attendre de la fille d'un riche cultivateur. Elle se faisait encore plus distinguer par la noblesse et l'élévation de ses sentiments. Il eût suffi sans doute de ce mérite réel pour lui concilier la faveur d'Adrienne ; mais son titre de mère la relevait bien davantage aux yeux de la jeune femme, dont le cœur s'émut à l'approche de celle à qui Maurice devait le jour.

De son côté, Marie Roques ne pouvait voir sans un tendre intérêt, le dernier rejeton d'une famille respectée, de tout temps protectrice de la sienne. Elle ouvrit les bras à la vue de madame de Vaufrêne, et l'appela sa chère enfant : ce nom touchant qu'elle lui donnait à l'époque où elle l'avait laissée au berceau à son départ de Luxeux, fit tressaillir Adrienne, qui la pressa sur son cœur avec un sentiment de piété filiale. La douce intimité d'une ancienne connaissance s'établit donc entre elles sur-le-champ; mille récits d'un passé qui leur était commun, malgré la différence de l'âge, et qui se rapportaient à la famille de Luxeux, remplirent agréablement tous les instants des deux journées qu'elles passèrent ensemble.

Tandis que les nouvelles amies se livraient au plaisir de ces aimables causeries, Maurice, autre sujet intarrissable de leurs entretiens, allait matin et soir au Crotoy, de l'autre côté de la rivière, où demeurait l'homme

d'affaires de madame de Saurelle, afin de tout disposer avec lui de manière que rien ne retardât la conclusion de la grande affaire, objet du voyage d'Adrienne. Il employa aussi une partie de son temps à écrire, à l'avocat Lambert à Rouen, tous les détails des derniers événements d'Abbeville. Il le priait de lui donner, à l'aide de son oncle Antoine, les renseignements propres à l'éclairer sur la nature des rapports qu'il soupçonnait entre Saint-Elme et l'abbé d'Aurigny. Maurice consulta encore son vieil ami au sujet du procès intenté par Saint-Elme à la fille de M. de Quercy, et dont il lui fit un long exposé, en reprenant les choses à partir de l'assassinat du bois de Pandé, dont il semblait que Salmon le père avait été la victime.

Adrienne aussi consacra beaucoup de temps, pris sur le repos de ses nuits, à écrire longuement à Pauline; car l'intérêt du sujet l'entraînait toujours sans qu'il lui

fût possible de s'arrêter; elle parlait de Maurice; puis de sa mère dont elle ne se lassait pas de célébrer les excellentes qualités, l'esprit, la piété, les bonnes manières; elle revenait ensuite à Maurice, et ne tarissait plus en louanges.

Levée avant l'aurore, le jour du départ, Adrienne impatiente, se hâta de revêtir ses habits de voyage, et rouvrit sa dernière dépêche; elle se reprochait d'avoir oublié mille choses à l'avantage de Maurice. Pour que Pauline jugeât mieux des bons sentiments de cet aimable jeune homme, elle voulait citer textuellement ses propres paroles. Il fallut donc recourir aux lettres qu'il lui avait adressées précédemment. Alors elle les relut toutes. Son cœur palpita plus vivement encore, en revoyant l'expression de son tendre attachement pour elle; Adrienne pressa le papier sur son sein, regarda autour d'elle; bien sûre d'être seule, elle baissa vivement son voile, porta la lettre

à ses lèvres, et couvrit la signature de baisers.

On l'appela ; c'était madame Pierret qui entra familièrement pour l'aider à s'habiller, et reconnut l'écriture de son fils sur les papiers que, dans son trouble, madame de Vaufrêne s'empressait de cacher. — Point de mystère avec moi, ma chère enfant, dit Marie Roques avec le plus aimable sourire. Je sais qu'il vous a beaucoup écrit pendant son dernier voyage à Saint-Blimont ; vous lui répondiez aussi très assidûment ; et il me parlait tant de vous ! Si vous saviez, ma chère enfant, quelles idées ambitieuses tout cela fit un moment naître dans l'esprit de l'humble fermière des comtes de Luxeux !

— Madame ! répondit Adrienne tremblante comme une coupable, mais frémissante aussi de surprise et de joie, en vérité, je ne sais pas....

— Si fait vous savez fort bien ce que je veux dire, et vous avez trop d'esprit et de bonté pour ne pas prendre en pitié, et

pardonner les extravagances d'une pauvre mère, dont l'amour pour un fils tel que le mien, va jusqu'à la folie.

— Oh! qu'il mérite bien cet amour, madame!

— N'est-il pas vrai, mon enfant, repartit vivement Marie, que mon Maurice est une aimable créature? mais il est en même temps si bon, si vertueux, si sage; ne craignez pas qu'il oublie jamais la distance qui le sépare de vous; un seul mot le rappellerait sur-le-champ au respect qu'il vous doit, à tant de titres, s'il osait jamais s'en écarter. Que vous importe donc, ma chère enfant, qu'il vous aime un peu trop pour lui? Ah! combien je suis heureuse et fière de voir maintenant sa pauvre tête enthousiaste, et son cœur trop ardent, tout entiers à une adoration nouvelle, et dont l'objet, du moins, est honorable et pur!

— De l'adoration! madame, répondit Adrienne avec un trouble qui lui permet-

tait à peine d'articuler. Quoi ! pouvez-vous employer ce terme, en parlant de la bonne et franche amitié....

— Non, non, ma chère enfant, repartit Marie Roques en riant ; ne le faisons pas plus sage qu'il n'est. Mon jeune fou m'a répété vingt fois depuis ces deux jours, que *son* Adrienne est adorable. Mais soyez indulgente ; les beaux jours de sa bouillante jeunesse ne s'écouleront que trop tôt. Laissons-le vivre encore quelques moments de ses douces illusions. Voilà qu'il entre dans sa vingt-unième année ; toutes ces fumées s'évanouiront ; il reviendra au vrai, à ce qui est simple et convenable. Je lui choisirai une bonne ménagère parmi les filles des honnêtes cultivateurs de nos environs...

— Ma mère, ma bonne mère, interrompit Adrienne en jetant ses bras autour du cou de Marie Roques, vous m'appelez votre chère enfant; ne suis-je donc pas aussi digne qu'une autre de ce titre dont je m'enorgueillis ?....

— Madame de Vaufrêne! s'écria Marie stupéfaite; voulez-vous donc que j'expire de joie? Serait-il vrai, bon Dieu! vous!.... mon trop heureux Maurice....

— Vous m'avez dit qu'il m'aime?...

— J'en suis certaine.

— Eh bien! je l'aime aussi.

— Ma chère enfant! reprit madame Pierret en embrassant Adrienne avec transport; non, vous ne pouvez pas concevoir toute la félicité du cœur d'une mère!.... O ciel! et ce n'est point un rêve! Mon Maurice élevé jusqu'à vous! Mais je l'entends, il vient; je vais lui dire....

— Non, pas en ma présence...

— C'est juste...

— Qu'il parle le premier, à vous.... à moi....

— Comme il est convenable, madame; mais il faut qu'un mot de sa mère l'encourage...

— Eh bien! écrivez-lui à Saurelle.

— A merveille !

— Aujourd'hui, madame Pierret ; mais pas un mot avant notre départ.

— Je vous le promets, ma chère enfant.

Il était temps que ce dialogue rapide fût terminé ; Maurice accourait avertir Adrienne que le patron de la barque louée pour passer au Crotoy, venait presser leur départ, en annonçant que la marée commençait à se retirer. Il n'y avait pas un moment à perdre ; la discrétion de Marie Roques ne fut donc pas mise à une longue épreuve. On partit en toute hâte ; elle accompagna son fils et madame de Vaufrêne jusqu'au lieu de l'embarquement, où il fallut brusquer les adieux ; car la voile était tendue, le vent favorable, et à peine les voyageurs furent-ils montés dans la petite chaloupe, qu'elle s'éloigna rapidement du rivage en rasant les flots comme une hirondelle.

Au Crotoy, ils retrouvèrent Gervais, parti la veille avec trois bons chevaux de

selle, dont l'un qu'il montait, portait le bagage. Maurice avait à soumettre à l'homme d'affaires de madame de Saurelle, un dernier article du traité d'Adrienne avec sa tante. Ce travail le retint long-temps enfermé avec lui dans son cabinet. Adrienne profita de ce retard pour terminer sa longue lettre à Pauline. Encore palpitante des vives sensations que venait d'exciter en elle son entretien avec Marie Roques, la pauvre Adrienne était ivre de bonheur et d'amour. Aussi, son langage en parlant de Maurice, s'éleva-t-il jusqu'au ton de l'enthousiasme; mais enfin, on l'avertit que tout était prêt pour le départ. Elle se hâta de fermer sa lettre et de l'envoyer à la poste.

Les voyageurs se mirent en route vers dix heures, et gagnèrent avec peine le village de Favières, par un chemin de traverse que des pluies abondantes avaient considérablement dégradé depuis le dernier passage de Maurice. Ce petit endroit

offrait peu de ressources : grand sujet de chagrin pour Gervais, à qui l'air frais du matin avait ouvert un appétit toujours fort éveillé.

Les jeunes gens ne purent s'empêcher de rire des lamentations de Gervais, en lui rappelant qu'il avait comme eux fait honneur au bon déjeûner de l'avoué du Crotoy ; il en convint, mais ce souvenir datait déjà de quelques heures ; et Gervais calculait tristement qu'il s'en écoulerait encore quatre ou cinq avant qu'ils ne fussent arrivés à Saurelle, à travers un pays de bois et de marécages, où il ne trouveraient que de pauvres villages dans lesquels on ne pouvait guère espérer un meilleur accueil qu'à Favières.

— Tranquillise-toi, mon garçon, lui dit Maurice, ne te souviens-tu pas de la ferme de l'Épine. —Oui vraiment, je m'en souviens fort bien, répondit Gervais ; mais je me rappelle aussi que vous n'avez pas

voulu vous y arrêter, l'autre fois, parce qu'elle est à une demi-lieue du chemin. C'était pourtant votre rendez-vous de chasse avec les jeunes gens de Saint-Valery, dans le temps que le fils du vieux Grivel revint blessé de l'armée. Allons-y, M. Maurice, le bon homme l'Épine aura bien du plaisir à vous revoir, j'en réponds, et à offrir à madame sa bonne crème et ses œufs frais; sans compter la grillade de jambon.

— Et en la comptant, Gervais, reprit Maurice; c'était bien mon intention d'aller à cette ferme; mais tu n'y trouveras plus le vieux l'Épine. Devine un peu qui nous allons y voir?

— Nous n'y verrons personne en suivant le sentier que vous prenez là, monsieur Maurice, car il conduit à Forest-Moutier, et nous rapproche du bois de Cressy.

— Tu t'orientes mal pour un ancien pêcheur, dit Maurice en suivant la direction qu'il avait choisie. Je connais le pays mieux

que toi, et ceci nous mène plus droit à Bernay, que le chemin de l'autre jour. Suis-moi seulement; et dans un quart d'heure tu auras le plaisir d'embrasser le jeune Grivel lui-même, qui a été réformé, et a épousé la fille du bonhomme l'Épine, mort l'année dernière.

— Est-il de Dieu possible? s'écria Gervais enchanté de cette nouvelle. Quoi! Jean Grivel si bien marié! C'était un bon fils aussi, M. Maurice, et Dieu l'a béni.... Mais nous allons mal, ce sentier là va déboucher au village de Forest-Moutier. La ferme est plus à gauche.

— Il nous mène à la ferme, ne t'embarrasse de rien.

— Et moi je vous dis que nous nous égarons, reprit Gervais avec humeur. Au reste je vais questionner ce brave homme qui nous suit depuis Favières....

— Quel homme? demanda madame de Vaufrêne, je ne vois personne.

— Tiens! c'est vrai, observa Gervais avec étonnement; il faut donc qu'il ne nous ait quitté que depuis deux minutes, car tout-à-l'heure encore, je l'ai apperçu à quatre ou cinq cents pas. Il était à cheval.

La contrée que les voyageurs traversaient alors, était coupée de profonds ravins et semée de remises, ou petits taillis menagés, dans ce pays de chasse, pour servir de retraite au gibier. Ils s'engageaient depuis quelques moments, contre l'avis de Gervais, dans un sentier rocailleux, encaissé comme le lit d'un torrent, et presque partout bordé d'une haye épaisse de sureaux et d'aubépines. Les chevaux avançaient lentement dans ce chemin difficile; au bout de dix minutes, une ouverture de la haye permettant tout à coup à la vue de s'étendre, Gervais découvrit de nouveau, à quelque distance, l'homme qu'il avait déjà remarqué, et fit un mouvement pour aller à lui.

Aussitôt le cavalier tourna bride et se

déroba derrière une longue remise. Fort opiniâtre de son naturel, et impatienté de l'obstination de Maurice à soutenir qu'ils allaient découvrir la ferme de Grivel, Gervais mit son cheval au galop, et courut droit à l'extrémité de la remise, où il devait nécessairement retrouver l'homme qu'il désirait interroger.

Pendant cette excursion, Maurice et Adrienne poursuivirent tranquillement leur course, et ne tardèrent pas en effet à se trouver en vue de la ferme, encore éloignée d'un quart de lieue environ. C'est alors que Gervais les rejoignit. Ils furent frappés de l'effroi peint sur sa figure : c'est Pinson, M. Maurice, dit-il en arrivant tout essoufflé.

— Pinson ! où ? que veux-tu dire ?

— Cet homme qui nous suivait depuis le village, c'est Pinson.

— Tu rêves, Gervais !

— Non, non, je l'ai bien reconnu, au

détour de la remise, nous nous sommes trouvés nez à nez; et il s'est enfui à bride abbatue.

— Dieu tout puissant ! dit madame de Vaufrêne alarmée, que signifie cette singulière obstination à nous suivre ?

— N'ayez point d'inquiétude, Adrienne, lui dit Maurice avec calme. Vous voyez que je suis bien armé, et voici la ferme devant nous. Rassurez-vous.

La première pensée de madame de Vaufrêne avait été de revenir sur ses pas; mais le souvenir de ce sentier étroit et obscur, l'effrayait bien davantage. Elle suivit donc Maurice sans faire d'objection, mais non sans craintes; elle songeait à la singulière visite de Joseph Pinson à l'hôtel de Quercy, où Gervais l'avait vu. Tout à coup, elle se rappela ce que Cartinet lui disait un jour en parlant de la haine ardente de l'abbé d'Aurigny contre Maurice, et des moyens que cet ancien chef de bande en Bretagne,

grand ami de M. de Lajaunais, pourrait employer pour se défaire d'un ennemi. L'idée du danger de Maurice oppressa son cœur, saisi d'une angoisse mortelle.

Toutefois, arrivée à la ferme, cette impression d'effroi se dissipa, à la vue de plusieurs hommes vigoureux, à la tête desquels Grivel vint recevoir son ancien ami. La jolie fermière eut bientôt fait les apprêts d'un repas qu'elle s'empressa de servir à ses hôtes; et pendant qu'ils étaient à table, Gervais, à la cuisine, contait aux charretiers l'isthoire de sa rencontre avec Pinson. Dans le nombre, il se trouvait un paysan des environs de Noyelles qui avait suivi Grivel à son nouvel établissement:—Ah! ah! s'écria-t-il, je ne m'étais donc pas trompé; c'est bien ce coquin de Pinson que j'ai vu hier rôder dans ces environs; il est de la bande des chauffeurs...

Ces paroles prononcées très haut, tout près de la salle où les voyageurs étaient

avec Grivel et sa femme, les fit tous frémir. — Est-ce que vous avez eu la visite de ces brigands-là dans votre canton ? demanda madame de Vaufrêne avec anxiété.

— Une fois, madame, répondit Grivel d'un air soucieux. Jusqu'à présent on ne les avait encore vus que de l'autre côté de la forêt, où ils faisaient de grands ravages. Mais ces jours derniers, ils ont arrêté la diligence sur la route de Nouvion, par ici. Je n'aime pas ce que dit là Nicolas, de l'arrivée de Pinson dans notre voisinage ; c'est un grand scélérat, et le plus sanguinaire de tous. Je l'ai bien connu à Noyeles... nous étions ennemis. Non, je n'aime pas à le savoir si près de ma ferme.

— Mais enfin, observa Maurice dans le dessein de calmer l'effroi visible d'Adrienne, la route de Montreuil qui vous sépare des bois, est bien gardée ; il y a de distance en distance des postes de gendarmes ; et

vous en avez à Forest-Moutier qui n'est pas loin d'ici.

— C'est précisément auprès de Forest-Moutier qu'ils ont pillé la diligence dont je te parlais tout-à-l'heure, répondit Grivel; et il ne nous est plus si facile de communiquer avec le village, car le dernier orage a rompu le petit pont, et il faut faire maintenant un long détour par de bien mauvais chemins, où l'on enfonce jusqu'au jarret.

— Oh ! dit Nicolas en entrant dans la salle, je réponds bien que ce n'est pas l'orage qui a rompu le petit pont. L'arche en pierre était encore bien solide ces jours passés. Il y a quelque manigance là dessous.

— Je ne savais pas cela, repartit Grivel, très inquiet, il faut que j'aille à la commune parler de cette circonstance au maire; et je rapporterai des fusils pour tous mes gens, ainsi que des munitions, car nous

n'en avons plus..... Nicolas, tu viendras avec moi... Vous autres occupez-vous sur-le-champ à murer les portes de la basse-cour et du jardin... Cela va te retenir un peu, mon ami Maurice; mais aussitôt que cet ouvrage indispensable sera terminé, l'un de mes gens te servira de guide....

— Il n'en est pas besoin, répondit-il, je connais parfaitement le pays. Nous allons rejoindre à une demi-lieue de la ferme, le sentier que j'ai suivi dernièrement, et monter la côte...

— Non, interrompit Grivel, cela vous rapprocherait du point de la forêt ou les brigands ont dernièrement arrêté la diligence de Montreuil. Le chemin par le marais, en longeant le pied du côteau, vous détournera d'une lieue, mais du moins n'y a-t-il par là aucun danger; seulement il est très mauvais, et je ne veux pas que tu t'y engages sans un guide. Les travaux que je viens de commander ne demandent

qu'une heure ou deux, après quoi ma femme te fera conduire jusqu'à l'étang ; cela ne vous retardera presque pas.

En vain Maurice objecta-t-il que le marais, où il avait vingt fois chassé la bécassine et le canard sauvage, n'avait pas de sentier qui ne lui fût très familier ; Grivel insista et ne tarda pas à s'éloigner avec Nicolas. Cependant, en dépit de son assertion, plus de deux heures étaient écoulées, et les travaux que Maurice voulut conduire lui-même, bien loin d'être achevés, demandaient encore autant de temps au moins. D'un autre côté, la fermière témoignait une répugnance visible à se séparer de l'un de ses hommes en l'absence de son mari. D'après cette observation, Maurice ayant renouvelé à madame de Vaufrêne l'assurance qu'il connaissait fort bien le pays, la décida facilement à s'en reposer sur lui du soin de la guider.

Toutefois la fermière les retint encore

quelque temps sous divers prétextes, dans l'espoir de garder ce renfort de garnison jusqu'au retour de son mari. Mais enfin les voyageurs se mirent en route vers trois heures du soir. Adrienne gardait le silence; le souvenir des frayeurs de la fermière et des discours de Grivel, l'agitait de pensées inquiètes; et l'aspect du pays qu'elle traversait n'était pas de nature à la rassurer. A un quart de lieue de la ferme, Maurice lui fit quitter la plaine pour s'engager dans un marais fangeux où les chevaux enfonçaient à chaque pas. De grands monceaux de tourbes brisées formaient, de chaque côté, une muraille noire et fétide. Les voyageurs marchaient ainsi depuis une demi-heure quand le ciel, serein jusqu'alors, se couvrit en peu d'instants, de nuages poussés par un vent de mer très violent. Bientôt après le tonnerre gronda.

Ils venaient de franchir sur un pont de planches mal assurées, une espèce de canal

formé par la jonction de deux immenses tourbières, entre lesquelles ils continuèrent de longer le côteau couvert de bois. De l'autre côté, à leur gauche, le marais s'étendait à perte de vue. A chaque pas les chevaux faisaient lever des bandes de vanneaux dont les cris plaintifs mêlés aux croassement des corbeaux, troublaient seuls le silence de cette vaste et triste solitude.

La foudre éclata, et une pluie d'orage fouetta brusquement la figure des voyageurs : Voilà de funestes présages, dit Adrienne effrayée ; retournons à la ferme, Maurice, je vous en conjure ; l'eau perce déjà mes vêtements.

Il s'empressa de couvrir Adrienne de son manteau, et ils continuèrent à marcher ; mais la pluie redoublant, elle insista de nouveau pour revenir sur ses pas ; le jeune homme céda contre son gré. A leur grande surprise, le pont sur lequel ils avaient tra-

versé le canal, dix minutes auparavant, ne se retrouva plus; les planches en étaient dispersées au loin sur l'autre bord. Cette remarque que fit Gervais redoubla les alarmes d'Adrienne. Il fallait donc reprendre la première direction ; on s'y décida forcément. La pluie continuait à tomber avec violence. Nul abri ne s'offrait à l'entour, si ce n'est sous les arbres du côteau. Maurice dirigea vers ce point la petite caravane en cotoyant la plus grande tourbière, dont on voyait, avec horreur, les eaux noires et agitées par la tempête au fond d'une espèce de gouffre taillé à pic, et dont la profondeur grandissait à mesure que le terrain s'élevait du côté du bois.

Ils atteignirent ainsi péniblement un vieux chêne; son feuillage impénétrable couvrait une couche épaisse de feuilles sèches et de roseaux, sur laquelle Maurice étendit son manteau pour former un lit à madame de Vaufrêne, car elle frissonnait

de froid autant que de peur, et ne pouvait plus se soutenir à cheval.

Gervais mit aussi pied à terre et attacha sa monture par la bride, ainsi que les deux autres, à l'une des branches de l'arbre. Il n'avait point de manteau ; la beauté du temps, à leur départ, ne lui ayant pas conseillé cette précaution pour un voyage qui semblait devoir être de cinq heures au plus. Il dépouilla sa veste trempée d'eau, la tordit, et se disposa ensuite, en ramassant quelques branchages, à faire un peu de feu à l'aide de son briquet. Maurice voyant son intention, s'éloigna d'Adrienne, et recueillit quelques poignées de feuilles sèches, qu'il porta au tas formé par son serviteur. Ils se trouvaient alors l'un et l'autre tout près du bord de la tourbière. Au même instant un coup de fusil abattit l'un des chevaux qui, en tombant, renversa Gervais dans le précipice.

Demi nu et nageant comme un poisson,

l'ancien pêcheur de Noyelles ne perdit pas la tête à la vue de ce danger, et dut la vie à son sang froid. Évitant les bas-fonds que lui indiquaient les masses de roseaux et de nénuphars, et où il aurait pu s'embourber dans une vase épaisse et visqueuse, il chercha les eaux les plus profondes de la tourbière, qui se prolongeait fort avant dans le marais. Le nageur entendit derrière lui des cris perçants de femme, et plusieurs coups de feu. Redoublant d'effort et de vitesse, il parvint enfin, épuisé de fatigue, au petit canal dont on avait retiré le pont, et en gravit les bords escarpés.

De ce point, il lui fut facile de regagner la ferme de Grivel, qui n'en était éloignée que d'une lieue au plus. Son retour, et le récit de l'événement dont il venait d'être témoin, y jeta l'épouvante. La fermière partit sur-le-champ pour le village avec ce qu'elle avait de plus précieux. Le lendemain, l'autorité avertie de ce qui s'était

passé, envoya de Nouvion des agents avec de la force armée pour reconnaître sur les lieux l'état des choses, et vérifier les faits.

On trouva sous le chêne, des traces de sang, et au-dessous, dans la tourbière, on découvrit deux cadavres nus et sans têtes, à une grande profondeur sous les eaux qui, tranquilles alors, avaient la limpidité du crystal. On reconnut que l'un des corps était celui d'une jeune femme; l'autre, celui d'un homme de grande taille et parfaitement bien fait. Ils furent transportés à Nouvion; et après avoir été l'objet d'un procès-verbal détaillé, on les inhuma sans pompe, mais non sans larmes amères répandues pieusement sur leur tombe par le pauvre Gervais, qui perçait les airs de ses cris douloureux.

CHAPITRE XLI.

Madeleine Tout-Cheveux.

On a vu précédemment que, à l'époque de la grande expédition des Anglais à Quiberon, *l'agence royale* de Paris avait jugé convenable de faire passer dans les provinces du nord quelques troupes de l'insurrection bretonne, afin d'aider au soulèvement général sur lequel les émigrés comptaient. En conséquence, M. de Lajaunais, chef de chouans, amnistié par le traité de la Mabilais, au printemps précédent, s'était rendu à Abbeville, tandis qu'une frégate anglaise transportait la troupe

qu'il commandait sur les côtes du Ponthieu, où il possédait de grandes propriétés, et exerçait beaucoup d'influence. Bientôt après, forcé de s'éloigner de la contrée, quand l'événement eut trompé tant d'espérances, ce gentilhomme avait désigné pour chef à ses gens l'abbé d'Aurigny, chargé de leur transmettre ses ordres jusqu'à ce qu'il pût les faire revenir par mer en Bretagne.

Réduite à une trentaine d'hommes, à l'arrivée de l'abbé, cette bande ne pouvait plus subsister de sa solde, payée en faux assignats; car le discrédit des véritables était tel alors, qu'un louis d'or coûtait plus de trois mille francs. Elle s'était donc divisée en petits détachements, dont le principal, commandé par le lieutenant de M. de Lajaunais, vivait de contrebande, dans les hameaux situés sur le rivage de la mer, au nord de l'embouchure de la Somme; ses autres gens faisaient le métier de voleurs dans les environs de la forêt de

Cressy. Ceux-ci, poussés au loin par les caprices de leur vie aventureuse, tués en partie, ou pris par la gendarmerie, ne furent bientôt plus en tout que douze. Ils se réunirent sous les ordres de Joseph Pinson, brigand déjà célèbre dans la contrée, et qui s'était empressé de se joindre, avec quelques amis, aux bandits de M. de Lajaunais, à l'époque de leur débarquement.

Il s'en fallait de beaucoup que ces hommes sans frein vécussent en bonne intelligence. L'Amour, ce grand querelleur, acheva de les désunir. Pinson avait enlevé la jolie Madeleine, fille de Thomas Nattier tué de sa main, le jour de l'incendie de la ferme de ce malheureux père de famille. Deux brigands subalternes, Cœur-d'Acier et Ventre-d'Osier, se montraient jaloux du pouvoir de leur commandant, et surtout de la préférence que lui accordait la jeune fille, surnommée, par lui, la *Tout-Che-*

veux. Sur ces entrefaites le volage Pinson, épris de la beauté d'une autre paysanne, séduite comme la première, et qui avait consenti à le suivre, voulut forcer Madeleine *Tout-Cheveux* à consentir au partage de ses droits avec Geneviève, la nouvelle venue.

La raison de Madeleine s'était déjà égarée à la vue de l'incendie de la maison paternelle, et en apprenant la mort cruelle de son père, dont elle ignorait que Pinson fût l'assassin. L'infortunée ne vivait plus que par l'amour forcené dont elle brûlait pour son séducteur. A l'indigne proposition qu'il osa lui faire, elle ne répondit que par des cris de fureur, et se précipita sur lui armée d'un coutelas; elle l'aurait tué du coup sans les efforts de Cœur-d'Acier, qui parvint, non sans peine, à lui arracher le fer des mains. Mais dans la chaleur de la dispute que cet incident excita parmi les brigands, Madeleine apprit que Pinson

était le meurtrier de Thomas Nattier; on fut alors épouvanté du délire de sa rage. Avide de sang et de vengeance, rien ne pouvait la satisfaire que la mort de l'infidèle et de sa maîtresse; le désespoir énergique de la jeune fille trahie, fit craindre un éclat funeste aux intérêts de la troupe; elle se divisa en deux parts à peu près égales.

L'absence ne calma point le sombre ressentiment de Madeleine; et malgré sa répugnance pour Cœur-d'Acier et Ventre-d'Osier, prétendants rivaux qui s'offraient à remplacer dans son cœur le perfide Pinson, elle jura de se donner à celui des deux qui la vengerait en tuant ce scélérat et Geneviève, qu'elle exécrait encore plus.

En partant pour la Bretagne, M. de Lajaunais avait réglé que ses gens se cantonneraient dans les environs de Nouvion, en s'étendant vers les côtes de la mer, où il eut soin de leur ménager des moyens d'in-

telligence avec la croisière anglaise. Mais les instructions du chef interdisaient formellement tout acte de violence commis dans l'étendue entière de cette contrée, et qui aurait pu y révéler la présence d'une troupe armée. Il leur abandonnait le pays à l'est de la forêt de Cressy, avec la recommandation expresse de n'attaquer que les diligences chargées des fonds de la république, et les propriétés des acquéreurs de domaines nationaux ; toutes actions justes et honorables, ainsi que le démontrait victorieusement la logique de l'esprit de parti.

Pinson et sa bande avaient choisi pour domicile le toit d'une grande cabane, dans ce même bois, à l'entrée duquel Maurice s'était arrêté sous un arbre, avec madame de Vaufrêne. Le bâtiment, construit assez solidement par les ouvriers chargés d'exploiter les tourbières au bas du côteau, était abandonné depuis la fin de ces travaux. Les fouilles ayant mis à découvert des sour-

ces abondantes, dont les eaux difficiles à maîtriser manquaient d'écoulement, les habitants du voisinage évitaient de passer par le marais, devenu impraticable et très malsain.

Tout contribuait donc à protéger le secret de la retraite momentanée des bandits qui, fidèles observateurs des lois de M. de Lajaunais, n'en sortaient que pour aller exploiter, à plusieurs lieues de là, le pays de l'autre côté de la forêt. Exilé de la cabane du marais, par suite de sa querelle avec Madeleine *Tout-Cheveux*, Pinson s'était refugié, suivi de Geneviève et de cinq ou six camarades, dans la forêt de Cressy, d'où il était sorti depuis quelques jours pour attaquer la diligence de Montreuil à Abbeville. Il alla ensuite, sous un déguisement, rendre compte de cette expédition à l'abbé d'Aurigny, chez lequel il arriva le soir même du repas de la Grande-Pinte.

Les détails qui précèdent suffisent pour

mettre sur la voie des événements ultérieurs le lecteur intelligent, qui déjà, sans doute, soupçonne des relations secrètes entre Saint-Elme et cet abbé. On peut supposer que la lettre de Maurice, objet de la conférence de ces deux personnages, le lendemain matin, dut irriter violemment le désir qu'ils avaient d'être défaits promptement d'un ennemi qui annonçait le projet, et même les moyens assurés, de résoudre lui-même les questions adressées à Saint-Elme d'un ton si menaçant.

Du reste, l'abbé savait que Maurice était en relation avec Lambert de Rouen, lequel avait fait un voyage à Caen, et vu le marquis d'Aurigny, que Maurice appelait son oncle Antoine Pierret.

Depuis la retraite de Pinson, la bande du marais ne reconnaissait pas de chef. Elle se composait de six hommes. Quatre d'entre eux, souffraient plus ou moins des atteintes d'une fièvre causée par le mau-

vais air du marécage ; presque toujours à la cabane, et soignés par Madeleine, ils la chérissaient, et lui servaient de protecteurs contre le brutal amour de Cœur-d'Acier et de Ventre-d'Osier, dont la jalouse rivalité ne la défendait pas moins de l'un et de l'autre.

Cette fraction de la troupe de Lajaunais se maintenait en rapport avec les autres détachements, à l'aide d'un cabaretier du bourg de Nouvion, lequel leur indiquait les lieux de rassemblements convenus pour les entreprises à tenter, et allait recevoir directement les ordres de l'abbé d'Aurigny à Abbeville.

L'un des quatre malades de la cabane du marais, Martin, avait été la nuit précédente à Nouvion pour y prendre langue, et en rapporter des provisions. Au point du jour, il revenait à travers champs, en se rapprochant de Favières, pour gagner un sentier pratiqué par les bandits au milieu des ma-

rais, au moyen de petits ponts entre des tourbières réputées impraticables. Prêt à s'engager furtivement dans ce chemin, il aperçut Pinson rôdant de ce côté, comme pour étudier le terrain, et suivi d'un autre personnage, que Martin reconnut aussi malgré son déguisement : c'était Geneviève en habit de paysan.

Cette nouvelle rapportée à la cabane, excita le plus grand étonnement. On y conjectura que Pinson venait, dans le dessein de surprendre par là quelque voyageur. Cœur-d'Acier et Ventre-d'Osier résolurent de l'observer, et de saisir cette occasion d'immoler un ennemi personnel, sans encourir l'indignation du redoutable Lajaunais, dont on annonçait le prochain retour, et qui tenait surtout à ce qu'aucun brigandage n'attirât l'attention des autorités républicaines du côté du rivage où il devait débarquer.

On fit donc bonne garde aux environs de la cabane. Martin fut placé en vedette sur

un des arbres de la lisière du bois, d'où il découvrait l'étendue entière du marais, et la plaine du côté de la ferme de Grivel ; il y vit entrer, vers midi, trois voyageurs à cheval. Après avoir donné avis de cet événement à ses camarades, Martin, retourné à son poste, aperçut, quelques heures après, Pinson et Geneviève, se glissant à pied, le long des tourbières. La sentinelle courut faire ce nouveau rapport à la cabane, mais il ne s'y trouvait plus que Madeleine; chacun était parti pour observer de son côté.

Cœur-d'Acier et Ventre-d'Osier supposaient, avec grande apparence de raison, que les voyageurs monteraient la colline, au nord de la ferme, comme Maurice avait fait à son premier passage ; ils se dirigèrent donc par là, convaincus que Pinson se proposait de les surprendre dans ce défilé dangereux. Les trois autres bandits, affaiblis par la maladie, les suivaient de loin. Dès

que Martin eut donné avis à Madeleine de l'approche de Pinson, les yeux de la jeune fille, ordinairement abattus et pleins de larmes, se ranimèrent tout-à-coup et brillèrent d'un éclat extraordinaire. Elle saisit le grand coutelas qu'elle portait toujours suspendu à sa ceinture, et courut d'un pas si rapide dans le sens indiqué, que Martin, dont la fièvre appesantissait la marche, la perdit de vue en un instant; bientôt la violence de la pluie le força de s'arrêter.

Madeleine s'était égarée; elle cherchait depuis quelques moments à reconnaître les détours du bois, qui lui étaient peu familiers, quand un coup de feu, tiré non loin de là, attira ses regards du côté où ce bruit venait d'éclater. Elle vit alors confusément à travers les arbres, la chute de Gervais dans la tourbière, et Pinson s'élançant, armé d'un sabre, vers un homme qui l'attendait de pied ferme, un pistolet à

chaque main. Près de cet étranger une femme perçait l'air de ses cris.

Presque aussitôt Pinson tomba le crâne fracassé. Geneviève, qui venait de recharger le fusil de son amant, s'avançant alors, essaya, d'une main inhabile, de le venger; le coup alla frapper loin du but; celui de Maurice fut mieux ajusté, et renversa ce second adversaire. A la vue de ce double triomphe, Madeleine mêlant ses cris de joie à ceux que la frayeur arrachait à madame de Vaufrêne, accourut pour repaître ses yeux et son cœur de vengeance. Elle brandissait son énorme coutelas; Adrienne épouvantée, saisit Maurice par le bras en l'entraînant du côté opposé à celui par où venait ce nouvel ennemi, que le feuillage leur cachait encore. Maurice avait jeté ses pistolets et tiré son sabre; mais il céda aux ardentes supplications d'Adrienne, et s'enfonça dans l'épaisseur du bois avec elle.

Se frayant péniblement une route à tra-

vers des buissons épais; ils en saisissaient les branches pour gravir la côte, très escarpée en cet endroit. Ils n'avaient pas fait trente pas dans ce fourré, quand une roche perpendiculaire les arrêta tout à coup. Désespérés, ils tournèrent rapidement la vue en arrière ; on ne les poursuivait pas : mais leurs regards furent frappés d'un spectacle qui les glaça d'horreur.

Une femme dont les bras nus semblaient se dégager d'un voile noir formé autour d'elle par son épaisse chevelure qui l'enveloppait tout entière, plongeait ses mains, avec un rire forcené, dans le sang de Pinson, dont elle venait de trancher la tête. Près de là gisait une autre victime en proie aux convulsions de l'agonie; Madeleine ressaisissant son coutelas, se précipita sur elle en poussant d'affreux rugissements, sépara cette seconde tête du tronc, et les lança l'une après l'autre à une grande distance dans le gouffre.

Ses longs cheveux dégouttants d'eau et de sang, que le vent de la tempête agitait par masses autour d'elle, semblaient enlacer de serpents les bras et le cou de la mégère. Elle venait d'achever cette effroyable exécution, lorsque Martin, attiré par le bruit du coup de feu, parut à son tour. Madeleine lui parla quelque temps avec l'exaltation d'une folie furieuse et la joie féroce d'une vengeance assouvie. En vain Martin la questionna-t-il sur les voyageurs; il voyait le manteau de Maurice étendu sous le chêne, un cheval tué, les deux autres encore attachés à la branche de l'arbre, des armes par terre, et cette scène de carnage que la jeune fille contemplait d'un air si satisfait. Il demandait avec inquiétude des détails sur ce combat sanglant; quels étaient les vaincus? pourquoi les vainqueurs avaient-ils fui?...

— Ils sont morts, répétait Madeleine avec un rire infernal.

— Mais c'est Pinson, s'écria Martin ; et voilà Geneviève. Je les reconnais à leurs vêtements.

— Ils sont morts, répéta-t-elle en continuant de rire convulsivement.

— Eh ! parbleu, je le vois bien ; mais ce n'est pas toi qui les a tués.

— Non, répondit-elle en s'abandonnant tout à coup aux larmes ; non ce n'est pas moi qui ai tué Pinson.

— Eh bien ! qui donc a fait le coup ? Parle, étais-tu là....? Madeleine, ajouta-t-il en la secouant fortement par le bras, reviens à la raison, réponds-moi ; comment cela s'est-il passé ?

C'était en vain ; Madeleine dans un morne abattement, les yeux fixés sur le corps de Pinson, n'entendait plus rien et ne répondait pas. A la fin, le reste de la troupe arriva de divers côtés. Cœur-d'Acier avait vu des inconnus entrer dans le bois. Les autres assuraient que personne n'en

était sorti par les seules issues praticables qu'ils venaient de garder long-temps.

Il paraissait évident que ces voyageurs, après un court engagement avec Pinson, avaient pris la fuite à travers les taillis, à l'approche de Martin.

On tint conseil. Les bandits qui connaissaient l'obstacle qui avait dû s'opposer à la marche des fuyards du coté de la roche, ne songèrent pas à les poursuivre par là; ils convinrent de la direction que chacun suivrait pour fouiller le bois de concert, bien résolus à les immoler à la sûreté de la bande, dont ces étrangers ne manqueraient pas de révéler le secret, s'ils parvenaient à s'échapper. On commença par dépouiller les morts ; Cœur-d'Acier et Ventre-d'Osier, après leur avoir attaché des fragments de roches avec des cordes dont ils étaient toujours munis, précipitèrent les corps dans la tourbière. Puis, tandis que, chargé de leurs habits, des armes, et du manteau de Maurice, Martin

les portait à la cabane, suivi de Madeleine qui conduisait les chevaux par la bride, les autres hommes se mirent en quête des voyageurs.

Maurice et Adrienne s'étaient couchés par terre ; les brigands se partageant pour tourner la roche à droite et à gauche, passèrent à quelques pas d'eux, pour aller au loin à leur recherche.

CHAPITRE XLII.

La cabane.

Depuis plus d'une heure les jeunes gens n'entendaient plus rien autour de leur retraite. Jusqu'alors Adrienne avait toujours contenu Maurice avec un geste d'effroi, dès qu'il faisait un mouvement pour se soulever et regarder par dessus les broussailles. Mais le profond silence ayant un peu rassuré la jeune femme, elle souffrit qu'il se plaçât tout doucement dans une position plus favorable pour observer l'état des choses. Bientôt, prenant un peu plus de confiance, elle se leva aussi, et se plaça sans bruit debout à

côté de lui. Aucun ennemi ne s'offrait à leurs regards devant eux, ni des deux côtés ; toutefois, il était à craindre que l'un des hommes ne se fût placé en sentinelle sur le haut de l'élévation contre laquelle ils se tenaient adossés, cachés par un épais buisson. Maurice adressa bien bas cette réflexion à madame de Vaufrêne ; elle lui répondit de même, que la prudence leur commandait d'attendre la nuit pour essayer de s'échapper en regagnant la ferme de Grivel.

Ils se parlaient à l'oreille, serrés l'un contre l'autre ; Adrienne tremblait. Ne perdez pas courage, reprit Maurice, en la pressant sur son sein.

— Ah ! dit-elle, en répondant à cette étreinte avec un élan passionné, puis-je en manquer jamais sous votre protection ? Mon ami, je ne crains que pour vous.

Ils restèrent ainsi étroitement embrassés ; l'orage redoublait de fureur ; mais la roche,

qui s'avançait de quelques pieds au-dessus de leurs têtes, formait un abri suffisant contre la pluie. Dans cette position, le cœur d'Adrienne battait contre celui de Maurice, dont le front touchait le sien. Cette solitude mystérieuse, ces dangers partagés avec l'objet aimé, la tempête qui grondait autour d'eux, la mort même qui les menaçait ensemble, enfin ce mélange d'horreur et de volupté, tout agitait Adrienne d'une sensation vive et pénétrante, dont le charme indéfinissable ravissait son ame enivrée.

Cependant les nuages épais qui voilaient partout le ciel, hâtèrent le retour de la nuit. Déjà les exhalaisons du marais étendaient un vaste rideau gris sur cette partie du paysage. Du côté de la plaine, on ne distinguait plus le toit de Grivel, mais la pluie venait de cesser, et dans le profond silence qui régnait alors, la brise, qui soufflait légèrement de ce point, depuis un instant, apporta vers le bois les aboiements

des chiens de la ferme; en même temps Maurice y vit briller une lumière qu'il montra, du doigt, à sa compagne.— C'est là, lui dit-il à l'oreille; puisse cette espèce de fanal nous guider encore quand l'obscurité plus profonde nous permettra de sortir sans danger de cette retraite. Je ne crains plus que ce canal dont le pont a été enlevé....

— Chut! répondit Adrienne encore plus bas; quelqu'un approche.

En effet, à la faveur du crépuscule, ils apperçurent la femme aux longs cheveux, qui s'avançait, à pas lents vers le chêne au pied duquel la furie s'était gorgée de sang. Elle s'assit sous ce funeste ombrage, et bientôt l'écho de la roche répéta ses gémissements interrompus par des sanglots convulsifs. Peu après Martin, descendant d'un sentier dont l'entrée était cachée par les broussailles, parut, et vint s'asseoir à côté d'elle. Il déposa son fusil sur la

mousse, battit le briquet et alluma un cigare. — Eh bien, Madeleine, lui dit-il, pleureras-tu donc toujours comme un enfant? Il est mort, quoi! c'est fini.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, répondit-elle vivement, je te l'ai déjà dit, Martin.

— Quand ce serait toi! n'a-t-il pas assassiné ton père, le pauvre Thomas Nattier? Tu l'as vengé, c'est bien fait.

— Non, Martin, non ce n'est pas moi qui ai tué Pinson. Je n'aurais jamais eu ce cœur-là.... Je l'aimais tant! Mais pourquoi a-t-il pris cette Geneviève?.... La mauvaise créature! continua-t-elle avec un frémissement de rage; oh! pour elle, oui, c'est bien moi.... Oui.... elle vivait encore!.... et avant de lui couper la tête, je lui ai dit: C'est moi, scélérate! c'est Madeleine! me reconnais-tu? Tiens, tiens, infâme que tu es! voilà pour te payer de tout le mal que tu m'as fait....

En parlant ainsi, Madeleine grinçait des dents et agitait avec fureur le fer encore teint du sang de sa victime.

— C'est mal, observa froidement Martin, en fumant. Il fallait l'achever tout de suite. Je ne te croyais pas si méchante, Madeleine.

— Je ne l'étais pas, Martin, répondit-elle en fondant en larmes; non, avant de connaître Pinson.... Mais en voilà maintenant pour toute ma vie à pleurer.... C'est lui qui m'a perdue.

— Allons, n'y pense plus, ma fille, reprit Martin avec un gros soupir. Tu as raison, il ne faut qu'une mauvaise connaissance pour nous entraîner; et le premier pas fait.... Moi non plus, je n'avais pas le cœur méchant, avant de connaître ces coquins-là. J'étais un bon soldat, aimé, estimé de mes camarades.... Mais plus de paie, pas de souliers, rien.... trop de misère.... et pourtant je ne voulais pas déserter; mais fait prisonnier par les *chouans*

j'ai pris du service avec eux.... Ils nous promettaient tant de belles choses!.... J'y ai trouvé encore plus de misère, et... un vilain métier, Madeleine ; j'en ai bien assez comme ça.... A présent ce sont les Anglais qui parlent de m'engager pour les colonies, où l'on a tout ce qu'on peut désirer....

— Les colonies, Martin! répéta Madeleine avec vivacité. Bien loin d'ici?

— Oh! oui, bien loin, bien loin....

— Ah! quand ce serait au bout du monde, répartit-elle avec feu, je donnerais une main, cette main, toute couverte de son sang, pour aller m'y cacher, et ne plus jamais revoir ni cet endroit, ni tous ces brigands....

— Paix donc! interrompit Martin. Tu cries comme une folle. Écoute, Madeleine, continua-t-il, si tu voulais être une bonne femme, et vivre honnêtement....

— Oui, oui, je le veux, Martin, je te le promets....

— Eh bien, je t'emmènerai avec moi dans les colonies, et....

— Martin, s'écria-t-elle, tu consentirais à être mon mari!

— Mais tais-toi donc, et écoute-moi....

Ils continuèrent à causer à voix basse. Au bout de quelques minutes Adrienne, qui frissonnait de froid, se sentit suffoquée par un accès de toux qu'elle s'efforça vainement d'étouffer; un léger bruit la trahit. Martin saisit son fusil, se leva d'un seul bond, et pipa fortement, en imitant le cri du vanneau; on ne répondit point à ce signal convenu.

— Oh! oh! dit-il d'un air étonné, ce ne sont point nos gens.... Si c'était un de ces voyageurs caché là quelque part.... Allume, Madeleine, continua-t-il en lui jetant son briquet; et fais bien attention.

Il s'avança du côté de la roche. Immobiles, par terre, Adrienne et Maurice retenaient leur souffle. L'orage recommençait

à gronder, et le bruit d'abord lointain de la foudre, se rapprochait à chaque instant; la nuit était devenue très noire. Martin, écartant les arbrisseaux, se dirigeait à tâtons, son fusil en avant, vers l'endroit où se trouvaient Adrienne et Maurice. Il étendit le bras et ne sentit rien. En ce moment une pluie violente fondit sur le bois. Le vieux soldat souffrait de la fièvre; il se rangea sous la roche pour éviter cette ondée, prêtant attentivement l'oreille, dans l'espoir d'entendre un second bruit, qui trahît la retraite de l'homme qu'il cherchait.

La fatigue et la maladie le contraignirent de s'asseoir; il n'était plus qu'à cinq ou six pas des jeunes gens, et tournait le visage de leur côté. Toujours le cigarre à la bouche, l'intrépide Martin l'aspirait de temps en temps avec force, et alors une lueur rougeâtre faisait saillir du sein des ténèbres, une tête sans corps, hérissée d'une barbe épaisse. Cette face hideuse, aux traits durs

et féroces, apparaissait de moment en moment, terrible, menaçante comme une vision de l'enfer. Les dents d'Adrienne s'entrechoquaient; elle voulait détourner ses regards; en dépit d'elle ils restaient fixés sur l'effroyable fantôme.

Tout à coup un long éclair lança des torrents de lumière sur cette scène muette. Martin vit les jeunes gens. — Rendez-vous, ou vous êtes morts, dit-il en les ajustant avec son fusil. En même temps Madeleine tourna sur eux une lanterne sourde dont elle venait de découvrir la flamme. — Ne tire pas, Martin, s'écria-t-elle en avançant avec son coutelas; il faut qu'ils nous disent s'ils ont des camarades.

Martin pipait très fort et sifflait tour à tour. On répondit de loin. Il nous vient du secours, continua Madeleine, allons rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal, si vous parlez franchement.

— Grâce, au nom du ciel, dit Adrienne

en retenant les bras de Maurice, dont le premier mouvement avait été de saisir son sabre. Grâce, répéta-t-elle, nous nous rendons.

— Lie leur les mains, Madeleine, reprit Martin en lui jetant une corde.

— Il n'est pas nécessaire, dit Maurice, que la lumière marche devant, nous vous suivrons où vous voudrez nous conduire; mais....

— Point de mais, interrompit Martin en le couchant en joue de nouveau; commence par déboucler ce ceinturon et mettre bas ce sabre.

Maurice, cédant aux supplications d'Adrienne, jeta son arme aux pieds de Martin:

— Nous voici maintenant tout à fait à votre merci, reprit-il, j'ose me fier à la parole de Madeleine Nattier.

— Il me connaît s'écria-t-elle, en dardant sur lui sa lumière. Qui êtes-vous?.... Dieu vivant, c'est monsieur Pierret! et cette femme?....

Le voile d'Adrienne, si connu dans les environs de Franleu, venait de retomber sur sa figure; elle portait le même chapeau de feutre, et l'habit d'amazone que Madeleine lui avait vus à la ferme de Nattier. — C'est madame Pierret! reprit-elle avec l'accent de la joie; venez sans crainte, on me coupera en morceaux, avant de vous arracher un cheveu de la tête.... Martin et ses camarades sont de vieux soldats et non pas des assassins....

— Eh bien! Madeleine, dit Maurice, usez-en plus généreusement avec nous. Laissez-nous regagner la ferme....

— Halte-là, interrompit Martin, c'est ce que je ne souffrirai pas....

— Tu le souffriras, Martin, ou je ne m'appelle pas Madeleine....

— Veux-tu donc qu'ils aillent nous dénoncer, et envoyer la gendarmerie à nos trousses?

— Qui! monsieur Pierret? s'écria-t-elle

hors d'elle-même; madame Pierret? Tu ne les connais pas, Martin; non tu ne les connais pas : c'est l'avocat des pauvres gens, il a défendu mon père pour rien, et il a gagné sa cause; madame Pierret, que voilà, m'a donné son portefeuille; elle prenait soin de tous les malheureux de nos cantons, avec son mari. Non Martin, continua-t-elle avec enthousiasme, tu ne les connais pas! Mais écoute, tu sais ce que je t'ai promis, eh bien! il n'y a rien de dit, si tu ne les laisses pas partir tout à l'heure....

— Que veux-tu que je fasse, Madeleine? demanda Martin indécis, les camarades accourent. N'entends-tu pas piper des deux côtés à la fois.... Ils nous voient déjà....

En effet Denis, l'un des malades bons sujets, et Ventre-d'Osier, le bandit le plus sanguinaire de la troupe, s'annoncèrent bientôt à quelques pas, par de nouveaux signaux, et rejoignirent ensemble le groupe.

— Tu les tiens donc, Martin, dit ce der-

nier ; mais je n'en vois que deux ; où est le troisième.

— Nous étions deux hommes et madame, répondit Maurice avec assurance. Mon serviteur, qui a été précipité dans la tourbière par le premier coup de feu tiré du bois....

— C'est vrai, dit Madeleine, à présent je m'en souviens fort bien. Je l'ai vu tomber. Ainsi donc il n'y a rien à craindre de ce côté. Quant à monsieur et madame Pierret, je les connais, encore une fois. Je réponds d'eux, ils ne nous trahiront pas ; laissons-les aller.

— Du diable, s'il en est rien, s'écria Ventre-d'Osier en blasphêmant. A la cabane, mille dieux ! à la cabane, et là nous verrons tous ensemble ce qu'il y a de mieux à faire. Pour moi je ne vas pas par deux chemins, mon avis est qu'on les mette à l'ombre.

— A l'ombre ! répéta Madeleine avec un cri de rage ; à l'ombre, monsieur et ma-

dame Pierret! scélérat maudit! mais tu n'es pas où tu penses, Martin et Denis sauront bien les défendre; et moi, toute la première, moi, je t'enfoncerais ce coutelas dans le cœur, si tu osais seulement les approcher....

— Elle a raison, ajouta Martin, nous ne sommes pas des assassins; et je lui ai juré qu'il ne serait fait aucun mal à ces braves gens.

— Tu peux compter sur moi et sur les amis, dit Denis; mais je pense pourtant que le mieux est de conduire monsieur et madame à la cabane.

— A la bonne heure, répliqua Martin, allons, M. Pierret, donnez-moi votre bras, je réponds de vous.

— Et moi de la petite femme, dit Denis.

— Non, pas même toi, Denis, reprit Madeleine en l'éloignant; tu es un vieux troupier, un brave garçon, et tu sais comme

il faut se comporter avec la femme d'un autre; je te rends justice. Mais il y a des gens qui ne sont pas si honnêtes, ajouta-t-elle en se tournant vers Ventre-d'Osier, avec un geste menaçant. Que ceux-là ne s'avisent pas de toucher seulement la robe de madame Pierret, et qu'on ne pense pas à la séparer de son mari. C'est moi qui réponds de tous deux. Marchez devant et derrière, vous autres, et à distance.

Les mouvements de Madeleine étaient brusques et convulsifs; sa parole impérieuse et ses yeux animés qui décelaient l'égarement de son esprit, imposaient une sorte de crainte superstitieuse à ces hommes qui, d'ailleurs, l'aimaient tous. On se mit en marche dans l'ordre qu'elle venait de prescrire. Adrienne cramponnée au bras de Maurice, tremblante, éperdue, se soutenait à peine; le trajet, quoique fort court, acheva d'épuiser ses forces; en arrivant à la cabane elle tomba en défaillance. Maurice

désespéré invoqua le secours de Madeleine.

— Laissez-moi faire, dit la jeune fille en saisissant de ses robustes bras madame de Vaufrêne, qu'elle enleva comme une gerbe légère, et transporta d'un pas rapide à l'extrémité de ce long hangard.

Là se trouvait une espèce de cabinet pratiqué pour le commis qui tenait autrefois le contrôle des travaux de la tourbière. Madeleine y avait dressé un lit composé d'une paillasse pleine de fougère dessechée, qui en remplissait tout l'espace; et, pour la sûreté des provisions confiées à sa garde, un fort cadenas en fermait la porte. C'est là qu'elle déposa madame de Vaufrêne; après l'avoir étendue sur le lit, elle lui jeta un peu d'eau à la figure, et lui mouilla les tempes avec du vinaigre. L'évanouissement continuait; impatiente, Madeleine la dépouilla tout-à-fait de ses vêtements trempés de pluie, et s'efforça de la réchauffer. Parvenue enfin à la ranimer, et après

l'avoir enveloppée d'une couverture, elle sortit du cabinet emportant les habits pour les faire sécher ; et referma soigneusement la porte avec le cadenas.

Un grand feu de tourbes, brûlant sans éclat à l'autre extrémité, éclairait seul et très imparfaitement, la cabane. Les trois hommes, qui ne voulaient pas perdre de vue Maurice, l'avaient retenu auprès de ce foyer, autour duquel, assis comme lui sur des pierres, ils gardaient le silence, en attendant le retour de leurs camarades. Madeleine y vint aussi pour étaler les vêtements mouillés, et s'empressa de rassurer Maurice sur la santé d'Adrienne, qu'elle nommait toujours madame Pierret, d'après l'idée qu'elle s'était formée précédemment, et dont il n'avait pas eu lieu de la désabuser. Maurice se garda bien alors de dissiper cette erreur doublement utile; puisque, d'abord, sous le nom de madame Pierret, sa compagne d'infortune semblait inspirer plus d'in-

térêt à Madeleine; ensuite il avait remarqué que la jeune fille s'autorisait, avec succès, de ce titre sacré d'épouse et de la présence d'un prétendu mari, pour piquer d'honneur d'anciens militaires, et les rappeler au devoir d'honnêtes gens. Il se contenta donc de lui rendre grâces de ses soins pour leur chère malade.

A ce moment, ils furent interrompus par l'appel que faisaient dans le bois, en pipant, les camarades qui s'approchaient avec précaution. Martin sortit pour répondre, et les retint dehors afin de les instruire de l'état des choses. Cœur-d'Acier rapportait de mauvaises nouvelles; de l'embuscade qu'il occupait, il avait vu Gervais s'échapper à travers la tourbière. En vain s'était-il mis à sa poursuite; il revenait désespéré, ne doutant pas que cet homme n'eût déjà rendu compte de l'événement du bois, au maire et aux gendarmes de Forest-Moutier.

Cette circonstance alarmante fut l'objet d'un conseil que les bandits tinrent hors de la cabane, pour éviter d'être entendus de Maurice. Cœur-d'Acier indigné de l'imprudence qu'on avait commise de découvrir leur retraite à des étrangers, insistait, de concert avec Ventre-d'Osier, pour qu'on les immolât. Mais forcé de céder à la résistance opiniâtre de Martin et de ses amis, il déclara que du moins, il ne voulait pas montrer sa figure à M. Pierret et lui donner l'avantage de le reconnaître un jour. En conséquence, Cœur-d'Acier annonça qu'il partait sur-le-champ pour rejoindre le détachement de la troupe réuni sous les ordres du lieutenant de Lajaunais, dans les petits hameaux de pêcheurs, entre Quend-le-Jeune et Saint-Quentin-en-Tourmont, près du rivage de la mer, non loin de l'embouchure de la Somme. C'était de ce côté que devait, sous peu de jours, débarquer le chef. La prudence commandait aux autres

de prendre le même parti, et ils se déterminèrent à le suivre ; mais il importait de donner avis de ce mouvement au cabaretier de Nouvion. Martin engagea Cœur-d'Acier à faire cette course avec un des chevaux des voyageurs.

— Au diable! répondit-il, vas-y toi-même. J'aurais bonne mine à cheval avec ma veste déchirée, sans linge et sans chaussure. Les gendarmes ne manqueraient pas de me remarquer sur la grande route, et de me demander mes papiers...

— Eh bien! repartit Martin, prends ceux de M. Pierret, et ses habits qui sont très beaux, ainsi, que le sabre...

— Bonne idée! s'écria Cœur-d'Acier ; allez me chercher sa dépouille. J'éviterai Forest-Moutier, où le nageur passera certainement la nuit, et j'arriverai avant lui à Nouvion. Bonne idée! je serai de retour deux heures avant le jour.

— Et moi, dit Ventre-d'Osier, je vais

monter sur le second cheval et courir, d'un temps de galop, jusqu'à Saint-Quentin, pour donner avis de ce qui se passe aux camarades, et savoir si l'on a des nouvelles de la mer.

Ce plan convenu, Martin rentra dans la cabane suivi de Ventre-d'Osier et de Denis. Ils retrouvèrent Maurice à la même place, abymé dans ses réflexions. Cœur-d'Acier appelant alors Madeleine dehors, elle sortit sans méfiance; Martin ferma derrière elle la porte au verrou. Les trois hommes se rapprochant ensuite de Maurice comme pour s'asseoir à ses côtés au foyer, lui enlacèrent adroitement les jambes et les bras, et le terrassèrent en un clin d'œil.

— Prenez ma vie, leur dit-il d'une voix forte; mais épargnez celle de cette infortunée...

— On ne veut tuer personne, répondit Martin; il s'agit seulement d'avoir vos habits...

— S'il en est ainsi, reprit Maurice, pourquoi donc user de violence? Je suis prêt à vous les donner.

— Cette manière est la plus sûre, observa Ventre-d'Osier.

Le voleur signalait en même temps son adresse singulière à deshabiller un homme des pieds à la tête. L'opération fut prompte et complète; Maurice n'opposait aucune résistance; mais le bandit, toujours occupé d'un sinistre projet, n'en prit pas moins la précaution de lui lier les mains derrière le dos, avant de s'éloigner ; et il jeta sur lui la vieille capote de Martin, qui s'en était dépouillé pour revêtir le beau manteau du voyageur, dont il s'était emparé.

Cependant Adrienne jetait des cris perçants dans le cabinet, et la Tout-Cheveux hurlait en frappant la porte à coups redoublés. Martin, chargé des habits, des bottes et du linge de Maurice, courut ouvrir à Madeleine, qui le renversa en se précipitant

dans la cabane avec la rage d'une tigresse à qui l'on a ravi ses petits : — Vous l'avez tué, scélérats ! s'écria-t-elle.

— Eh non, Madeleine, dit Denis en détournant le coutelas menaçant ; le voilà bien vivant.

Elle courut à Maurice. — Êtes-vous blessé ?

— Non Madeleine.

— Quoi ! les bras liés ; et pourquoi ? Que voulaient-ils faire ? Je suis arrivée à temps ! Venez.... Ils me hacheront plutôt... Venez..., venez... Les brigands !

Après avoir coupé les liens de Maurice, elle l'entraînait à travers les ténèbres de la cabane, vers le cabinet où Adrienne, saisie d'épouvante, avait fait trève à ses cris douloureux pour écouter avec anxiété. Madeleine, dont les regards exercés perçaient au loin l'obscurité, venait d'apercevoir Ventre-d'Osier occupé à forcer le cadenas : — Infâme ! lui dit-elle en s'élançant sur lui

le fer en main, je t'apprendrai à respecter madame Pierret.

Il s'enfuit; elle ouvrit rapidement le cabinet, et y poussa Maurice, qui tomba sur le lit dans les bras d'Adrienne. Madeleine le referma ensuite, replaça le cadenas, et armée de son long poignard, elle s'assit, adossée à la porte.

Martin rentrait alors avec Denis et les deux autres bons camarades. — Eh bien! demanda-t-il, où est donc notre homme?

— Ici, répondit Madeleine d'une voix terrible, en même temps que ses yeux, ardents de fureur, scintillaient dans l'ombre; il est là, enfermé avec sa femme.... et malheur à qui ose approcher... Je le tue comme un chien enragé!...

— Oh! parbleu, reprit nonchalamment Martin, en s'étendant sur un lit de feuilles sèches, ce n'est pas moi qui songe à les troubler, car je n'ai seulement pas la force de me remuer.

— Ni moi, ni moi ; répétèrent les autres malades, qui venaient aussi de se coucher.

— Quelle maudite nuit, ajouta Denis, je tombe de fatigue.

Bientôt le bruit des pas des chevaux annonça le départ de Ventre-d'Osier pour le village de Saint-Quentin, et de son camarade pour Nouvion. Moins inquiète alors, et après avoir fortement barricadé la porte extérieure Madeleine Tout-Cheveux en travers devant celle du cabinet, céda aussi au sommeil. Le plus profond silence régna dans la cabane le reste de la nuit.

CHAPITRE XLIV.

Résignation de Pauline.

La visite de la mère Sainte-Agnès à l'hôtel de Quercy fut une époque remarquable de la vie de Pauline. Déjà, dans le cœur de la charmante dévote, la douce piété murmurait contre les mouvements d'impatience que lui arrachait le dépit d'entendre toujours vanter le mérite de Maurice. Elle condamnait les émotions d'un orgueil trop irritable qui s'indignait au souvenir des rapports passagers que de malheureuses

circonstances l'avaient forcée d'avoir avec cette espèce de paysan.

Aussi, conséquente à ses principes d'austérité religieuse, s'était-elle à la fin imposé, comme une mortification salutaire, la peine d'écouter patiemment les éloges exagérés que madame de Vaufrêne semblait se plaire à prodiguer devant elle à son avocat. Pauline mettait, avec la même humilité au pied de la croix, ses petites colères contre le défaut de tact et de délicatesse de cette amie, dont l'extravagance allait jusqu'à prétendre à lui faire partager son ridicule engouement.

Telles étaient ses dispositions, quand les discours de l'abbé d'Aurigny, préparés pour un effet bien différent, la frappèrent brusquement d'un trait de lumière qui l'éclaira sur sa véritable situation à l'égard de Maurice. Pendant la nuit suivante, qu'elle passa tout entière à gémir sur cette fatale découverte, les paroles d'Adrienne

et ses louanges obstinées de M. Pierret, s'offrirent alors à sa mémoire sous un autre jour. Aimer un homme, se passionner pour lui, étaient des choses tellement étrangères aux habitudes de la pensée de Pauline, qu'il ne pouvait lui venir à l'esprit d'imputer ce tort à madame de Vaufrêne. Elle s'imagina donc qu'instruite de son funeste secret, par Maurice lui-même, Adrienne avait formé le dessein de rapprocher deux époux qu'elle jugeait dignes l'un de l'autre.

Cette supposition vraisemblable, expliquait du moins d'une manière satisfaisante, la conduite et le langage étrange d'Adrienne. Néanmoins, toute la fierté du noble sang des Quercys se révolta dans le sein de Pauline, à l'insupportable idée de descendre au rang de *madame Pierret*. Désespérée, elle eut recours à la prière, et courut se prosterner au pied de l'autel de son oratoire. Mais sans guide, et privée de

conseils éclairés, la jolie béate devait s'égarer. En effet, les cris de douleur de la vanité blessée, ne s'élevèrent pas jusqu'à la source divine d'où la consolation descend sur une véritable infortune. Pauline ne trouva de palliatifs à ses maux, que dans les *accommodements* de cette dévotion mal entendue, que les esprits faux savent si bien ployer à leurs coupables fantaisies. Celles de la jeune fille étaient du moins fort innocentes; elle avait autant de candeur dans l'ame que de justesse dans l'esprit; aussi son erreur fut-elle de courte durée.

A force d'y songer, elle en vint à conclure que le ciel commandait, sans contredit, à la femme d'honorer son mari, de le suivre, de lui obéir; mais qu'il ordonnait plus impérieusement encore, de rompre tout commerce avec l'impie, ennemi de Dieu. Or, Maurice Pierret était évidemment un révolutionnaire, sans foi ni loi, un athée dont elle se rappelait les paroles

insolentes dans la petite chapelle de Ponteuil, et la résistance à se prosterner devant le prêtre qui bénissait leur union. La religion imposait donc, même à sa femme, le devoir de le fuir.

Pauline en était là de ses capitulations de conscience, quand on lui annonça la Mère Sainte-Agnès. Qu'on juge maintenant de la révolution que dut opérer dans ses idées, à l'égard de Maurice, l'entretien dont il fut l'objet. *Son mari*, présenté tout à coup à ses regards sous un aspect tout nouveau, était, d'après le témoignage imposant d'une vénérable prieure, un modèle de piété aussi vraie que solide ; car il la signalait par des œuvres touchantes et des bienfaits durables ; et c'était de saintes religieuses qu'il comblait de biens !

La conduite de Maurice envers sa mère et à l'égard de madame Renaudot, émut aussi très vivement mademoiselle de Quercy ; et l'enthousiasme d'Adrienne, loin de

l'importuner comme auparavant, contribua beaucoup à l'impression favorable que tous ces récits firent sur son imagination.

Elle demeura long-temps pensive après le départ de ces dames. Il ne lui restait plus à opposer aucun subterfuge à la nécessité d'accomplir un devoir sacré. Liée par un serment auguste au sort de Maurice Pierret, elle résolut d'immoler son orgueil et sa répugnance, et d'accepter sans murmure cette triste destinée. Elle avait promis à madame Renaudot de ne révéler à personne ce secret jusqu'au lendemain. Après avoir passé la nuit entière à s'affermir dans sa détermination, Pauline attendit impatiemment pour lui en faire part, l'heure du déjeuner, repas que Caroline venait toujours faire tête à tête avec elle.

Madame Renaudot n'avait pas reposé plus tranquillement que sa jeune amie; non qu'elle fût agitée de remords, ou livrée à de mortelles inquiétudes, à la suite de son

aventure de la soirée précédente ; car le conte inspiré à Saint-Elme par les fumées du Champagne, et qu'il avait fait aux convives de la Grande-Pinte, était complétement faux. Voici la vérité : Le prêtre chargé par Adrienne de remettre les douze mille francs à madame Renaudot, sortait à peine d'accomplir sa mission, lorsque l'abbé d'Aurigny entra dans sa chambre. Il venait concerter avec elle, les moyens de surmonter le nouvel obstacle qu'opposaient à l'exécution de leurs plans, les scrupules de Pauline au sujet de son mariage avec Maurice ; madame Renaudot s'était empressée de l'instruire, la veille, de cet incident imprévu.

L'abbé fut surpris à la vue de l'or amoncelé en rouleaux sur la table. Administrateur des grands biens de la maison de Quercy, depuis fort peu de temps, il n'avait encore pu faire que de faibles recouvrements de fonds, et toujours en assignats

à peu près sans valeur. Il s'était vainement adressé aux plus riches négociants d'Abbeville pour réaliser, en espèces, une somme bien moins forte, et indispensable à l'accomplissement d'un dessein du plus grand intérêt, fruit de ses noires méditations de la nuit précédente.

Caroline questionnée, avoua franchement à l'abbé, la singulière visite de l'ecclésiastique, dont les expressions ne lui laissaient aucun doute à l'égard de la source de cette restitution. En effet, Adrienne avait déclaré à cet honnête homme, que la somme provenait d'une créance exercée à l'aide de titres frauduleux, dans l'affaire de l'expropriation de la salpêtrerie, et contre les intérêts personnels de madame Renaudot, dont la dot avait été abymée dans ce gouffre.

Enchanté de cet heureux hasard, l'abbé supplia Caroline de lui prêter les cinq cents louis pour quelques mois, en échange de

billets imputables sur les premières recettes qu'il ferait en espèces, des revenus de mademoiselle de Quercy. Ce petit traité convenable entre amis intimes, ne souffrait aucune objection ; il fut consommé à l'instant même. D'après ce simple exposé, il est facile de se figurer la surprise de madame Renaudot, qui n'avait pas même apperçu Saint-Elme de la journée, quand le soir, après la fête de la Concorde, son mari la régala de l'histoire racontée par ce jeune étourdi. Le bavardage d'un fat, très menteur et présomptueux à l'excès, lui importait fort peu ; mais elle remarquait que Saint-Elme ne pouvait avoir été instruit que par l'abbé, du fait sur lequel reposait son conte ; et l'abbé qu'elle quittait à l'instant même, s'était évidemment efforcé de ramener à diverses reprises l'occasion de déclarer qu'il n'avait pas revu M. de Nangis depuis leur rencontre chez madame de Vaufrêne.

Dès long-temps Caroline soupçonnait

entre ces deux hommes, des relations dont il lui était impossible de pénétrer le secret; et depuis quelques jours surtout, elle remarquait que, chacun de son côté, affectait d'épaissir à ses yeux le voile de ce mystère. Cette méfiance la choquait, et elle avait résolu de provoquer à ce sujet une explication. En effet, aussitôt que le départ de son mari la laissa libre le lendemain matin, elle se hâta de mander l'abbé qui accourut. — Par quel hasard, monsieur, lui demanda-t-elle avec hauteur, M. de Saint-Elme est-il si bien informé de ce que je n'ai confié qu'à vous? Cette restitution de douze mille francs qui fait le fonds de sa ridicule histoire....

— N'est-ce que cela, madame, dit l'abbé en ricanant; eh! bon Dieu, laissons la jeunesse s'amuser de bagatelles. On m'a conté cette folie....

— Et c'est l'auteur lui-même qui vous en a fait la relation, interrompit-elle avec force;

je ne puis douter maintenant qu'en dépit de vos assertions formelles, vous ne l'ayez entretenu plusieurs fois dans le cours de la journée d'hier. Déjà une foule d'indices non moins certains que celui-là, m'ont révélé vos rapports intimes et secrets avec ce jeune homme. Vous prétendez l'avoir rencontré pour la première fois chez madame de Vaufrêne; il était même l'objet de votre aversion, de votre haine; et vous en voici maintenant avec lui aux confidences....

— Et qu'avez-vous à craindre, Caroline, des confidences qu'il peut me faire? demanda l'abbé d'un ton moqueur.

— Moi, monsieur? rien, absolument rien.... Pourquoi cette question? je parle du singulier mystère que vous me faites de vos conférences avec M. de Saint-Elme; et je veux savoir sur-le-champ....

— Puisque vous le voulez, dit-il en affectant un air léger, il faut bien vous satisfaire. Mais pourquoi vous étonner de l'amitié

que je montre à M. de Nangis? c'est votre enthousiasme pour lui qui m'a entraîné; ne m'avez-vous pas dit qu'il s'était admirablement bien conduit à Paris pendant ces dernières crises?....

— Oui sans doute.

— Et que, charmée de retrouver en lui un jeune homme fort aimable, que vous aviez connu autrefois, sous le nom de Dubois, à Ponteuil....

— Je ne vous ai jamais rien dit de semblable, interrompit-elle en rougissant.

— Je le sais pourtant, Caroline, et je ne vous en fais point un reproche. Tout au contraire, les gens qui m'ont si bien informé, assurent qu'à cette époque M. de Nangis proscrit, a dû prendre un moment ce masque pour dérober sa tête à l'échafaud. Je veux seulement vous bien convaincre que je suis instruit de tout.... entendez-vous? de tout, Caroline.

— Je ne comprends pas, monsieur, re-

prit-elle avec moins d'assurance; quelle peut être votre intention en appuyant si particulièrement sur ce mot?

— Soyez franche, Caroline, vous me comprenez fort bien; l'extrême intérêt que vous inspire ce beau jeune homme est la chose du monde la plus naturelle; mais vous avez vos petits secrets que je respecte; j'ose donc vous demander, par une juste réciprocité, de ne pas m'interroger sur les miens.

— Qui parle de cela, monsieur?

— Vous, madame, qui vous étonnez que j'aie entretenu M. de Nangis d'un fait qu'il m'a convenu de lui révéler. Du reste, ajouta l'abbé en fronçant les sourcils, je blâme, ainsi que vous, l'usage ridicule, inconvenant qu'il a fait de cette confidence; et la scène indiscrète d'hier au soir, m'a vivement choqué. Il s'est comporté en étourdi, en fat qui sacrifie tout au vain plaisir de produire de l'effet. Au demeurant, le conte qu'il a débité dans un état d'ivresse évident,

n'eût été qu'une folie insignifiante sans une circonstance que vous ignorez peut-être encore. Il paraît que ce misérable Maurice Pierret est dans le secret de votre homme aux remords de conscience ; car il a déclaré tout haut, qu'il connaissait la dame à qui la restitution des douze mille frances a été faite....

— M'a-t-il nommée? demanda madame Renaudot avec une vive anxiété.

— Non, mais il est maître de ce secret, et la malignité ne manquera pas d'interpréter contre vous, les paroles impudentes de Saint-Elme si ce drôle de Maurice à l'insolence de vous désigner.....

— Oui, vous avez raison, monsieur, reprit madame Renaudot fort agitée. Toutefois, quoique j'aie dû peindre ce jeune homme aux yeux de Pauline sous les couleurs les plus odieuses, je suis certaine qu'il a un excellent naturel et que je conserve beaucoup d'empire sur son esprit ; je le

verrai, je lui parlerai, qu'il gardera le silence.

— Voilà encore vo faveur de ce misérabl avec emportement. Je v que le scélérat ne sera p par la crainte de vous qu'il sacrifierait le mond de satisfaire sa haine Saint-Elme. Oui, not semble s'acharner à jet exécrable dans notre temps que cette persécu

La figure de l'abbé av sion tellement sinistre, naudot recula d'effroi e Mais il est votre neveu,

— Vous êtes une pau ture! lui dit l'abbé d'u prisante. Oh! que je bé

promena quelques moments dans la cha
bre d'un air pensif. Selon son habitu
quand une vive émotion l'agitait, il remu
les lèvres, en grimaçant, comme s'il
fût parlé à lui-même, mais il n'articul
aucun mot, et ses yeux lançaient
éclairs.

— Oui, une tête sans cervelle, m
mura-t-il enfin en s'arrêtant devant
dame Renaudot. Je vous le répète, Caroli
gardez vos petits secrets, et laissez-moi
miens ; nous ne saurions nous entend
Au surplus, j'ai vu Saint-Elme; je vi
même encore d'avoir un entretien avec
ce matin ; il m'a ouvert son cœur sans
serve, et voici le résultat de notre co
férence. Tous vos arrangements avec
subsistent.....

— Mes arrangements!....

— Laissez-moi parler, Caroline,

seront religieusement accomplies, j'en deviens le garant. Cependant, malgré la légèreté condamnable de son esprit, ce jeune homme animé de sentiments d'honneur et de délicatesse, m'a déclaré qu'il renonce au mariage projeté avec sa cousine, puisqu'elle s'imagine, à tort ou à raison, qu'un devoir religieux lui commande de respecter les liens qu'elle a formés précédemment sous de si funestes auspices ; tout est dit à cet égard. Vous pouvez porter cette parole à mademoiselle de Quercy. Ajoutez que M. de Saint-Elme consent, à ma demande, à se désister de toute espèce de procès. Nous assemblerons un conseil de famille pour aviser aux moyens d'assurer ses droits, par une transaction à l'amiable ; il nous donne tout le temps que nous jugerons convenable de prendre, et s'abandonne aveuglément à notre direction. Il vous sera facile de faire valoir auprès de Pauline, et de relever à ses yeux le mérite d'une conduite

aussi noble, aussi désintéressée ; vous m'avez compris, Caroline ?

— Parfaitement, monsieur.

— Vous voyez que je vous connais bien.

— A la bonne heure, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux pour éviter les regards perçants de l'abbé ; vous connaissez une pauvre tête, une faible créature, comme vous dites avec raison ; mais voilà tout ; moi, je me flatte aussi de vous avoir pénétré jusqu'au fond de l'ame.

— Ainsi, reprit-il avec un rire faux, nous resterons toujours bons amis ?

— Je le souhaite, monsieur.

— Et moi j'y compte, dit-il en la quittant après lui avoir baisé la main.

CHAPITRE XLV.

Nouvelles hésitations de Pauline. — Elle accepte son sort avec joie.

Madame Renaudot s'acquitta de son message avec habileté; et Pauline touchée jusqu'aux larmes du procédé de son cousin, demanda d'elle-même à lui en témoigner sa reconnaissance. Informé sur-le-champ de cette disposition favorable, l'abbé s'empressa de lui amener M. Saint-Elme qu'elle accueillit avec cordialité. Cette première visite fut courte, et mademoiselle de Quercy invita son parent à dîner. Les convives étaient nombreux; tout le monde loua d'un

commun accord, la réserve et les bonnes manières de M. de Nangis ; il parlait peu, mais toujours à propos. L'abbé d'Aurigny parut enchanté de cette nouvelle connaissance, et déclara son dessein de la cultiver avec beaucoup d'empressement.

— M. de Nangis, dit Pauline à son cousin, je sais que madame votre mère est ici, je désire aller offrir mes respects à ma tante.....

— Elle est fort indisposée, répondit vivement Saint-Elme ; son docteur l'a condamnée à ne recevoir personne pendant quelques jours.

— Une nièce a des privilèges, repartit Pauline, et j'essayerais de les faire valoir...

— N'insistez pas, mademoiselle, interrompit l'abbé avec humeur. Je me charge d'aller chaque jour m'informer moi-même des nouvelles de madame de Nangis, et de vous avertir, lorsque l'état de sa santé lui permettra de recevoir.

Il détourna aussitôt la conversation, et ne tarda pas à se retirer avec Saint-Elme, sous prétexte de lui parler d'affaires. Le jour suivant, M. de Nangis, toujours modeste, et n'exprimant que des sentiments honorables et vertueux, fut encore plus goûté; Pauline avoua qu'on ne pouvait être de meilleure compagnie, ni plus intéressant que son cousin. L'abbé jouissait des succès du jeune homme, comme d'un triomphe personnel; il était d'une humeur charmante.

Ainsi que lui, madame Renaudot évitait de se trouver sans témoin avec Pauline. Eux seuls connaissaient son secret; et dans l'absence d'Adrienne, elle ne pouvait en parler à personne. Ce silence obligé sur l'objet constant de sa pensée, tournait au profit de la réflexion. Incertaine sur la conduite qu'elle devait tenir à l'égard de Maurice, il l'occupait toujours, elle ne songeait qu'à lui : — Mon tuteur, se disait-elle, et

madame Renaudot, à laquelle ma mère mourante a légué tout son pouvoir sur moi, n'hésitent point à le reconnaître pour mon mari; et pourtant ils s'abstiennent de me donner aucun avis, aucune direction..... Sans doute, ils sont retenus par la crainte des jugements du monde.... ils ne veulent pas se reprocher un jour d'avoir conseillé à mademoiselle de Quercy une action que l'on blâmera..... mais cette action, c'est un devoir que j'ai promis au ciel d'accomplir... je suis sa femme..... je dois.....

Mais, se demandait Pauline avec anxiété, que me commande ce devoir? n'est-ce pas à mon mari de réclamer ses droits? s'il les méconnait, s'il les dédaigne, dois-je donc m'abaisser jusqu'à offrir moi-même ma tête à un joug dont la seule pensée me pèse et m'humilie? Non certes; c'est bien assez de me résigner à mon sort, et d'être prête à le subir, quand Dieu le voudra.

Ces idées se heurtaient encore avec la

même confusion dans l'esprit indécis de Pauline, au moment où on lui remit la lettre d'Adrienne, datée de Saint-Valery, et terminée au Crotoy après son dernier entretien avec madame Pierret. Cet écrit volumineux, tout empreint d'amour, et tracé sous l'inspiration du sentiment le plus passionné, peignait Maurice avec des couleurs si séduisantes, que le cœur de la vierge palpita pour la première fois d'une émotion de tendresse et de sympathie, au nom d'un homme; mais cet homme était son mari. Madame de Vaufrêne, tout entière au charme qui l'entraînait, se livrait avec abandon au bonheur de parler de Maurice; elle racontait l'histoire de sa vie, ou plutôt celle de ses sensations, par lesquelles, quoique jeune, il avait tant vécu.

L'espèce d'extase où le jeta d'abord la vue de madame Renaudot, et son amour délirant pour elle, occupaient beaucoup de place dans ce récit. Mais l'historienne

s'arrêtait avec plus de complaisance sur les combats de ce cœur vertueux, pour triompher de sa passion. Adrienne ajoutait que, dans l'ame exaltée du jeune enthousiaste, la reconnaissance qu'il croyait devoir à Caroline, avait long-temps défendu cette sorte d'idolâtrie, contre les efforts de la raison ; mais que plus tard, une lumière inespérée lui ayant tout à coup désillé les yeux, il savait enfin que mademoiselle de Quercy elle-même, avait été sa bienfaitrice, par les mains de madame Renaudot, et que, depuis ce moment, c'était à Pauline seule qu'il vouait ce culte de tendre reconnaissance, trop long-temps détourné de son véritable but, et désormais aussi pur que l'objet de cette légitime adoration.

— Crois-moi, Pauline, disait madame de Vaufrêne en terminant, Maurice est le meilleur, le plus aimable, le plus noble des hommes. Si j'étais reine, je serais glorieuse de l'élever jusqu'à moi ; ou plutôt,

je déposerais la couronne avec joie, pour avoir le droit de partager son destin, quel qu'il fût. Eh! que m'importerait l'opinion du monde entier? Que sont les froids plaisirs de l'orgueil, les ridicules enivrements de la vanité, pour une femme qui ne veut songer qu'à bien vivre, et qui sait jouir de son obscurité? Pauline, il s'agit d'être heureuse!

Mais d'ailleurs, à ne le considérer que d'après les idées, les préjugés même du monde; Maurice est-il donc indigne d'une alliance distinguée? Sa mère, dont on a osé parler d'un ton si dédaigneux, est la fille d'un très riche propriétaire; élevée sous les yeux de mon aïeule, à Luxeux, avec ma mère, elle a de la dignité dans le maintien; des sentiments et une conversation qui la feraient remarquer au milieu de nos plus grandes dames.

Quant à la famille paternelle de Maurice, elle va de pair avec tout ce que nos

villes de province ont de bonne compagnie. Neveu du marquis d'Aurigny qui lui destine sa succession, il peut prétendre à tout ; sa femme portera ce nom très honorable. Sa femme !.... Ah ! Pauline, si j'osais !.... Mais je ne t'en ai déjà dit que trop. Réponds-moi bien vite ici ; je désire avant de te revoir, trouver ta lettre en arrivant au Crotoy chez l'homme d'affaires de madame de Saurelle. Dis-moi que tu m'as comprise.... que tu ne me blâmes pas, que tu m'approuves. Ah ! ma Pauline, si le rêve enchanteur qui me berce, n'abuse pas mes sens, si Dieu permet qu'il se réalise, que de bonheur pour ton

ADRIENNE ! »

Réponse.

Oui, je t'ai bien comprise, ma chère amie; tu me dictes mon devoir, je le remplirai tout entier. Déjà, j'ai déclaré à mon tuteur que je suis la femme de M. Maurice, et que notre union ayant été bénie en présence de Dieu, par le curé de Noyelles, le mariage qu'on me proposait avec mon cousin, M. de Nangis, est impossible.

Tu es si bonne, Adrienne, que tu ne m'adresses aucun reproche d'avoir laissé à un autre le soin de t'apprendre un secret aussi important. Que te dirai-je? une invincible répugnance repoussait toujours ce qui pouvait me ramener au souvenir des scènes de Ponteuil; elles ne me rappelaient qu'une profonde humiliation. Comment

aurais-je pu concevoir la pensée, qu'il y eût dans tout cela un sujet d'utile entretien avec une amie, de réflexions solides et pieuses, quelque chose enfin, qui dût se mêler à mon avenir? Tout me semblait complétement consommé par ce divorce; je n'en faisais pas l'objet du moindre doute, tant il m'était doux de me le persuader! Et je me croyais si bien libre, que j'avais résolu, tu le sais, de t'aller rejoindre en Espagne, à l'époque de ma majorité, afin d'y prendre le voile dans le même couvent que toi.

Du reste, jusqu'au moment où madame Renaudot me parla, ces jours passés, de m'unir à mon cousin, personne encore n'avait dit devant moi, un mot qui eût rapport à l'idée du mariage, et je n'y songeais pas du tout. C'est au point que, bien loin de servir ton vertueux projet, et de me ramener au sentiment de mes devoirs, tes louanges continuelles du mérite et des bonnes qualités de M. Maurice, ne m'ont

jamais rappelé une seule fois qu'il n'avait pas cessé d'être mon mari.

» Je le confesse, ma chère Adrienne, lorsqu'à la fin, mes yeux se sont ouverts sur ma véritable situation, la veille de l'arrivée de notre vénérable prieure, ce n'a pas été sans de cruels déchirements de cœur. Et pourtant, je savais déjà que M. Maurice est un homme digne d'estime; ma douleur était donc une faute. Je l'ai bien senti en écoutant la mère Sainte-Agnès; tandis qu'elle faisait, des vertus de mon mari, un éloge si simple et si bien mérité, chacune de ses paroles ajoutait un nouveau poids à mes remords; tu m'as vue pleurer amèrement, mais alors c'était de repentir.

» De cet instant, mon parti fut pris irrévocablement de consacrer ma vie à réparer mes torts envers mon mari. Tu as eu une excellente idée d'amener chez moi cette sainte femme. Ta lettre vient d'achever l'œuvre de réconciliation à laquelle tu n'as

pas cessé de travailler avec un zèle religieux, que, dans mon aveuglement, j'ai eu si long-temps le tort de ne pas savoir apprécier....

» Sois contente, ma chère amie, grâce à toi, j'envisage maintenant mon sort, non-seulement sans crainte, mais avec espérance. Tu me dis que M. Maurice éprouve pour moi des sentiments d'affection, c'est encore toi qui les lui as inspirés. Toutefois, j'en conviens, il n'a obéi qu'à l'impulsion d'un cœur naturellement généreux, dans l'affaire de ce fatal mémoire contre mon père, qu'il a refusé de publier par des motifs qui l'honorent infiniment. J'aime encore à reconnaître qu'il a montré beaucoup de délicatesse en ne voulant que toi seule pour guide, dans son retour vers moi. Toute sa conduite à mon égard est mesurée, convenable, parfaite ; elle me touche, et je veux m'en rendre digne.

« Pourquoi craindrais-je de te l'avouer, Adrienne? l'orgueil, ce malheureux défaut

que je n'ai pas assez de force pour dompter, desséchait encore ce matin dans mon sein, le fruit de mes bonnes résolutions. Désormais, et c'est encore un bien que je te dois, je n'aurai plus à combattre cet ennemi. Tu me fais observer avec beaucoup de justesse, que l'héritier du titre et des biens de M. le marquis d'Aurigny, peut offrir à sa femme, dans la société, un rang dont elle aura le droit d'être fière. Je ne doute même pas qu'instruit des dispositions de son oncle, mon mari n'ait déjà renoncé à la profession d'avocat, et ne se soit empressé de prendre le nom d'Aurigny. Achève donc ton ouvrage, ô toi la meilleure des amies; je viens de relire ta lettre; tu ne m'as pas seulement persuadée d'accomplir mon devoir, tu sais me le rendre aimable. Adieu; hâte-toi de revenir; je suis impatiente de te presser sur mon cœur reconnaissant.

PAULINE.

Le domestique chargé d'aller porter cette lettre à la poste, était ce même Julien que Gervais, le jour de son départ pour Saint-Valery, avait reconnu et questionné à la porte de l'hôtel de Quercy, après y avoir vu Pinson et Saint-Elme causant ensemble, dans la cour. En revenant de faire sa commission, Julien, vieux serviteur, entra, sans être appelé dans la chambre de sa maîtresse; il était pâle et ses jambes tremblantes le soutenaient à peine.

— Qu'est-ce donc, mon pauvre Julien? lui demanda Pauline avec intérêt; vous souffrez?

— Ah! mademoiselle, répondit le vieillard d'une voix affaiblie, la lettre que je viens de porter, n'arrivera jamais à son adresse.

— Eh pourquoi?

— Madame de Vaufrêne a été assassinée....

— Grand Dieu! que dites-vous là?

— Oui, mademoiselle ; on ne parle que de cela dans la ville en ce moment. La pauvre jeune dame a été tuée hier entre Favières et Forest-Moutier, avec M. Pierret....

Pauline jeta un cri perçant, et tira violemment le cordon de sa sonnette, qu'elle ne cessa plus d'agiter jusqu'à ce que ses femmes fussent accourues. — Priez madame Renaudot de venir sur-le-champ, leur dit-elle en paroles entrecoupées. Avertissez M. d'Aurigny.... Est-il possible! Julien? Qui t'a dit cette affreuse nouvelle? Quoi! ils ont été assassinés?....

Attirée par ce bruit, madame Renaudot entrait précipitamment chez Pauline ; elle entendit ses derniers mots. — Assassinés! répéta-t-elle ; eh! qui donc?

— Adrienne et M. Maurice, répondit Pauline éplorée.

— Quelle horreur! s'écria madame Renaudot saisie d'épouvante à la vue de l'abbé

d'Aurigny, qui entrait à son tour. Quoi! monsieur! votre neveu a péri, victime d'un assassinat?

— C'est un conte, repartit l'abbé en levant les épaules. Les routes n'ont jamais été plus sûres....

— En vous demandant pardon, monsieur l'abbé, reprit Julien, ce n'est pas un conte. Tout à l'heure j'ai passé devant la maison de M. Cartinet; la foule s'assemblait à la porte; et j'ai parlé à quelqu'un qui a lu le procès-verbal....

— Quel procès-verbal? demanda l'abbé en pâlissant.

— Celui qu'on a fait à Nouvion sur le rapport de Gervais, que je connais; il s'est sauvé à la nage, en se jetant dans une tourbière, auprès de laquelle a eu lieu le meurtre, hier au soir, vers quatre heures, à une petite lieue de Forest-Moutier. Et ce matin on a rapporté à Nouvion les deux corps.... Sauf votre respect, mademoiselle,

ajouta Julien en frissonnant, on leur avait coupé la tête....

Les gémissements de Pauline redoublèrent. Madame Renaudot fixait sur l'abbé des regards épouvantés. Il paraissait fort troublé : — Je voudrais bien, dit-il à Julien, questionner moi-même ce Gervais dont tu parles, où est-il?

— Le pauvre garçon, répondit Julien, est resté à Nouvion, monsieur ; on m'a dit, chez M. Cartinet, qu'il a été impossible de le transporter à cause d'une grosse fièvre avec le délire....

— Je vais voir ce qu'il faut croire de tout cela, interrompit l'abbé en sortant.

Pendant son absence, qui fut assez longue, madame Renaudot, absorbée dans les plus sombres réflexions, resta immobile, assise auprès de Pauline, qui, de son côté, méditait en silence et pleurait tour à tour.

Quand l'abbé rentra dans le salon, les dames furent frappées de l'expression de

ses traits : c'était un mélange de tristesse profonde et de pieuse résignation, qui confirmait, mieux qu'aucune parole, la nouvelle d'un malheur irréparable.

— Il est donc vrai, monsieur! s'écrièrent-elles l'une et l'autre à la fois.

Mais cette double exclamation fut prononcée sur des tons bien différents : le reproche et l'indignation éclataient dans celle de madame Renaudot; Pauline exhala seulement une plainte touchante.

— Il n'est plus possible d'en douter, mademoiselle, répondit l'abbé; vous avez perdu la meilleure des amies; et moi un neveu dont je me reproche d'avoir trop long-temps méconnu le mérite supérieur...

— Ce neveu était mon mari, monsieur, s'écria Pauline désolée; et mes torts envers lui furent aussi injustes et plus coupables que les vôtres.

— Quels qu'ils aient été de part et d'autre, mademoiselle, reprit l'abbé, il ne

nous reste plus qu'à les confondre, dans nos regrets communs.... Le malheur est consommé.... J'ai lu avec beaucoup d'attention ce procès-verbal ; il ne laisse aucun doute sur la vérité du funeste événement ; et de plus, tandis que j'étais à l'Hôtel-de-Ville, j'y ai vu apporter la dépouille ensanglantée de mon infortuné neveu. L'avocat Cartinet, et une foule de témoins ont reconnu les habits qu'il portait à son départ ; on a même retrouvé, dans les poches, son portefeuille avec le passeport qui lui a été délivré ici. Un bandit revêtu de ces hardes et porteur des papiers, a été arrêté par les gendarmes, contre lesquels il a fait une vigoureuse résistance, ce matin, avant le jour, entre Nouvion et Forest-Moutier. Il n'en faut pas douter, ce scélérat fut l'assassin ; et son seul but a été le vol des effets et de l'argent de mon pauvre Maurice. C'est un grand malheur que ce brigand ait péri en combattant ; sa mort nous enlève l'es-

pérance d'avoir jamais aucune lumière sur ce forfait. Du reste, il paraît que mon neveu avait commis la haute imprudence de se charger, au Crotoy, d'une somme assez forte, en or, pour madame de Saurelle; il est donc superflu de chercher à ce crime une autre cause, que la cupidité d'un misérable, instruit de cette circonstance.

— Et ma pauvre Adrienne, s'écria Pauline en sanglotant, quelle raison les barbares ont-ils eue de la massacrer?....

— Appelez la religion à votre secours, ma chère pupille, répondit l'abbé d'un air désespéré. Quant à moi, je ne puis attendre que d'elle, les consolations que ma raison me refuse; car tout semble se réunir pour aggraver mon affliction. J'ignorais le départ de mon neveu; et le jour où il s'est éloigné de moi, ce jour d'une séparation qui devait être éternelle, était précisément celui qui devait éclairer notre réconciliation. Le marquis d'Aurigny, de qui je venais

de recevoir une longue
au soir, m'a mis sous
que tous les torts imp
étaient l'ouvrage de la
nonçait sa résolution
nommer son héritier ;
dessein....

L'abbé s'arrêta saisi de
ques moments après, il
funèbre de Maurice av
prodigalité d'éloges, à
citait une foule de trait
le plus grand honneur
neveu tant regretté. A la
larmes, M. l'abbé se r
sur les yeux ; le bon pa
accablé, que madame
quelle il réclama ce serv
fut obligée de soutenir

CHAPITRE XLVI.

Délivrance de Maurice et de mada Maufrêne.

Depuis quelques semaines, un évé remarquable fixait l'attention de t royalistes en France. Ils tournaien regards avec un mélange d'amour poir et d'anxiété, vers les côtes du Là, sur les rochers stériles de l'Ile à trois lieues en mer, la frégate ang *Jason*, venait de débarquer un pr

tre de puissants renforts aux Vendéens.

Mais cet espoir devait encore être déçu. La politique du cabinet de Saint-James lui commandait, après la funeste issue de l'expédition de Quiberon, de ne rien mettre au hasard; les Anglais se bornaient donc à observer tranquillement l'effet que produirait sur les provinces de l'Ouest, et plus loin dans le cœur du royaume, la présence de l'héritier du trône, soutenu par des forces imposantes. L'effet fut complétement nul. Les Vendéens étaient divisés; Stofflet et le curé Bernier gouvernaient le Haut-Poitou en maîtres absolus; Charrette commandait environ douze mille hommes dans la partie de cette province qui avoisine la mer. L'émulation, d'abord louable, de ces chefs, ayant bientôt dégénéré en rivalités jalouses, des torts réciproques entretenaient alors entre eux une haine ardente, implacable, dont les fureurs étaient partagées par les soldats des deux armées

royalistes. Ce fut au point qu'on les vit un moment près d'en venir aux mains en bataille rangée. Stofflet et Bernier refusèrent donc de rallier leurs troupes à celles de Charrette.

De leur côté les chefs chouans, non moins jaloux de leur indépendance, firent bien, partiellement, quelques démonstrations insignifiantes; mais le peuple de la Bretagne ne bougea nulle part. On attribua son immobilité au découragement produit par les malheurs précédents. Cette cause ne fut pas celle qui influa le plus, dans une circonstance aussi critique, sur la conduite générale des Bretons. Les prêtres, qui les premiers avaient soulevé les paysans, fatigués aussi les premiers de la guerre d'extermination que leur faisait la république, paraissaient généralement disposés à acheter la paix par la soumission, en acceptant pour eux et pour leurs paroissiens, le bénéfice de l'amnistie proposée par le général

Hoche. Cette défection ayant profondément indigné les gentilshommes bretons, ils commirent la haute imprudence de se montrer résolus à séparer leur cause de celle des prêtres.

C'est alors, en effet, que fut convoquée au château de Bourmont, dans le Morbihan, cette fameuse réunion des chefs de la chouannerie, présidée par le comte de Châtillon. Envoyé de l'Ile-Dieu pour concerter avec eux les moyens de seconder les projets de l'expédition anglaise, ce grand seigneur commença par expulser de l'assemblée les ecclésiastiques, en les accusant de tous les torts, et même de tous les crimes qui avaient décrédité la cause de la contre-révolution dans l'esprit des peuples de la Bretagne (*a*). Les gentilshommes applaudirent à cette mesure imprudente, persuadés que le soulèvement des provinces de l'Ouest étant purement politique, il leur serait facile de continuer à agiter les

masses à l'aide des seuls sentiments royalistes, exaltés par la présence d'un Bourbon.

L'expérience, démontrant bientôt l'erreur de ce calcul, prouva que les passions populaires dont l'explosion avait produit cette guerre civile, étaient uniquement religieuses, ou plutôt le fruit d'un fanatisme aveugle. Aussi, doué d'une haute sagacité, le général Hoche reconnut-il que le ressort de cette grande machine n'avait pas cessé de rester entre les mains des prêtres; il vit la faute qu'un orgueil présomptueux conseillait aux gentilshommes Bretons; et suivant une marche opposée, il rechercha, caressa les ecclésiattiques qu'ils repoussaient, les rétablit dans leurs honneurs, et leur rendit une petite portion de pouvoir. Aussitôt le clergé se tourna de son côté, et lui ramena, en peu de temps, laplus grande partie de la population des campagnes. Cette incroyable révolution,

qui précipita le dénouement de la guerre vendéenne, s'opérait à la vue de la flotte anglaise, et pour ainsi dire, sous les yeux du prince. Toutefois, il demeura plusieurs mois à l'Ile-Dieu, plein de confiance dans les promesses qu'on lui faisait d'une puissante coopération des forces royalistes de l'intérieur; en effet, il avait été convenu à l'assemblée du château de Bourmont, que les chefs militaires, dédaignant le secours des excitations véhémentes de la chaire et le concours des prêtres, se hâteraient de réunir les forces éparses de l'insurrection, afin de tenter de concert un grand effort. M. de Lajaunais, présent à cette réunion, prit donc l'engagement de ramener, dans le plus bref délai, la troupe transportée quelques mois auparavant, par mer, sur les côtes du Ponthieu; il se flattait de la trouver au moins trois fois plus forte, par l'effet de la désertion des soldats républicains et de la haine dont

il supposait le peuple des campagnes animé contre le gouvernement.

En conséquence un brick anglais, fin voilier, fut mis à sa disposition, et le débarqua, la nuit du troisième jour, sur la plage, au nord de l'embouchure de la Somme. Un ordre transmis la semaine précédente, par l'abbé d'Aurigny au cabaretier de Nouvion, et par celui-ci au lieutenant de Lajaunais, caché aux environs de Saint-Quentin-en-Tourmont, avait réglé les signaux à l'aide desquels le capitaine serait averti du lieu et de l'heure convenable pour descendre à terre sans danger.

Conduit, vers onze heures du soir, à la hutte du pêcheur, où le lieutenant lui avait préparé une retraite sûre, Lajaunais fut aussitôt informé des évènements de la journée par l'arrivée de Ventre-d'Osier, accouru au galop, de la cabane du marais. Bien loin de regretter Pinson dont les brigandages et les fureurs sanguinaires n'avaient

déjà que trop compromis la sûreté de sa troupe, le capitaine se réjouit d'être délivré de cet insigne brigand. Son étonnement fut extrême en apprenant que celui qui l'avait tué, ce voyageur arrêté et retenu avec sa femme, était Maurice Pierret. Il se rappela la conduite généreuse de ce jeune homme à son égard, quand les habitants d'Abbeville, soulevés, poursuivaient les royalistes et faillirent s'emparer de leur chef dans l'hôtel de Quercy.

On a vu que Lajaunais, homme véritablement courageux, avait, malgré de grands travers d'esprit, l'ame élevée et un noble caractère. Décidé à protéger efficacement Maurice, contre la barbarie de deux scélérats tels que Cœur-d'Acier et son camarade, dignes émules de Pinson et qu'il n'abhorait pas moins que lui, il envoya sur-le-champ son lieutenant à la cabane du marais, avec le cheval de Ventre-d'Osier, et donna une mission plus éloignée à ce

dernier, qu'il chargea de ramener, la nuit suivante, les autres détachements de la troupe, au point du rivage convenu pour le rembarquement.

Lajaunais se proposait d'aller s'aboucher à Abbeville avec l'abbé d'Aurigny; mais, inquiet des suites que pouvait avoir la déposition du voyageur échappé à la nage, à travers la tourbière du marais, il jugea prudent de regagner, sans plus de délai, le brick anglais qui attendait encore, avant de s'éloigner de la côte, un signal indicateur de l'heure à laquelle il devait s'en rapprocher, la nuit du lendemain.

Le lieutenant arriva un peu avant le jour à la cabane du marais; il fit partir immédiatement les trois malades, et ne conserva que Martin qu'il prit à part pour lui recommander de veiller sur les prisonniers jusqu'au soir, de les défendre contre Cœur-d'Acier; et la nuit venue, de les laisser libres, de se retirer, sans leur faire aucun mal.

Martin devait alors rejoindre la troupe auprès de Saint-Quentin, où il lui était enjoint de se trouver avant minuit, heure fixée pour le dernier départ de la chaloupe du brick. Mais il lui défendit expressément, de la part de M. de Lajaunais, d'amener Madeleine avec lui.

Après le départ du lieutenant, Martin réfléchit long-temps aux ordres qu'il venait de recevoir. Quand les premiers rayons du jour, qui pénétraient difficilement dans la cabane, éclairèrent enfin la jolie figure de Madeleine Tout-Cheveux, dormant profondément encore, appuyée sur la porte du petit cabinet; il sentit son cœur défaillir à l'idée d'abandonner cette jeune fille: — Non, se dit-il, elle m'a soigné dans ma maladie; elle se privait pour moi du sommeil, et me veillait comme ma mère, quand j'étais un petit enfant... Hier encore, je lui ai promis de l'épouser, d'être son protecteur... Non je ne me séparerai point

d'elle... Pauvre créature ! le malheur a troublé sa raison ; que deviendrait-elle sans moi?... Non je ne puis m'y résoudre.

Agité par cette pensée douloureuse qui ajoutait à ses souffrances physiques, Martin sortit de la cabane pour respirer l'air frais du matin, et marcha du côté des tourbières au-devant de Cœur-d'Acier dont le retard l'étonnait. C'est ce même brigand qui venait d'être tué en se défendant contre les gendarmes de Forest-Moutier, lesquels avaient porté à Abbeville les habits de Maurice dont Cœur-d'Acier était revêtu. Martin n'eut pas fait cent pas, qu'il découvrit avec effroi, une foule de gens réunis sous le chêne témoin des scènes sanglantes de la veille. Immobile derrière le feuillage qui le cachait, il distingua des gendarmes, et un officier municipal revêtu de son écharpe.

A cette vue, Martin crut d'abord tout perdu, et ne douta pas que le bois déjà

cerné, ne dût être fouillé bientôt dans tous les sens. Mais sa terreur se dissipa en reconnaissant dans le magistrat, ce même cabaretier de Nouvion, l'ami, le complice de tous les voleurs du pays, et qui était adjoint du maire de cette commune, chef-lieu du canton.

En effet, après avoir inspecté les lieux environnants, on s'occupa du soin d'extraire les corps de la tourbière, et de verbaliser. Cette opération terminée, tout le monde se retira, en regagnant par le marais, la ferme de Grivel. Échappé à ce danger imminent, Martin courut à la cabane; Madeleine en était sortie, étonnée de sa solitude, et promenant autour d'elle des regards inquiets. — Mon enfant, lui dit-il, ils sont tous partis; je suis le seul maître des prisonniers..

— Il faut les sauver, Martin.

— Oui Madeleine, et nous sauver aussi. Je ne partirai pas avec M. de Lajaunais....

— Pourquoi cela? As-tu donc oublié les colonies, nos projets?...

— Ils ne veulent pas t'emmener, ma fille; je resterai ici avec toi. J'ai été fait prisonnier; on peut arranger mon affaire. Tu m'as dit que M. Pierret est un homme habile...

— Oui oui, s'écria Madeleine comblée de joie, il te servira, Martin, il trouvera des raisons; M. Pierret plaidera pour toi, sois tranquille... Mais moi? continua-t-elle en prenant tout à coup l'expression de la terreur.

— Tu viendras au régiment, répondit Martin en s'animant; nous nous marierons, je te l'ai promis, et tu verras si personne au monde ose seulement regarder de travers, l'épouse du sergent Martin. Mais, mille dieux! de ton côté, tu m'as promis d'être honnête femme!

— Oui Martin, dit-elle d'un air égaré, oui, je vivrai dans l'honnêteté le reste de

ma vie ; mais je sens qu'elle ne sera pas longue. Je souffre là, ajouta-t-elle en portant la main à sa tête ; je souffre là cruellement.

— Ne t'inquiète pas, mon enfant, va seulement bien vite donner à madame Pierret, ses habits, et qu'elle soit toute prête à partir dans un instant.

— Oui Martin, j'y cours...

— Attends, poursuivit-il en se dépouillant du manteau de Maurice ; rends cela aussi à M. Pierret, et dis-lui de venir me parler ici tout de suite.

Madeleine s'empressa d'aller ouvrir le cabinet, et y jeta le manteau : — Sortez M. Pierret, lui dit-elle, venez, les coquins sont partis.

Il parut aussitôt, enveloppé de ce large vêtement, le seul que le vol des bandits lui eût laissé. Elle le prit par la main, et le conduisit à la porte de la cabane, où Martin l'attendait, son fusil à la main. — M. Pierret, lui dit-il, mes camarades ont

levé le camp, il ne tient plus qu'à moi de vous rendre la liberté ; mais j'y mets des conditions.

— Parlez, Martin, si vous ne me demandez rien contre l'honneur, je ferai tout ce que vous désirez.

— D'abord, il faut que vous sauviez cette pauvre Madeleine ; une malheureuse fille séduite par un scélérat...

— Plût au ciel, mon brave Martin, qu'elle n'eut pas d'autre faute à se reprocher ! Le crime qu'elle a commis hier dans un transport frénétique....

— Elle est folle, monsieur Pierret, tout-à-fait folle, la pauvre créature ; et c'était dans un de ses accès ; vous voyez qu'elle va toujours la tête nue, et pourtant elle l'a continuellement aussi brûlante qu'un brasier. Eh bien ! même dans ses plus mauvais moments, un mot de douceur et d'amitié la rend tout de suite plus douce qu'un agneau, et la fait pleurer comme un enfant.

Non, monsieur Pierret, cette fille là n'est pas méchante, si vous l'aviez vue auprès de nous dans nos maladies, ou quand nous étions blessés, le jour, la nuit, sans cesse à nous soigner. Ah! monsieur Pierret, continua le vieux soldat dont les yeux s'étaient remplis de larmes, il faut sauver Madeleine, ou bien, il n'y a rien de fait.

— Je connais sa famille, répondit Maurice, on sait que la pauvre fille a été enlevée, et sa démence excusera suffisamment son séjour avec un infâme séducteur. Sous ce rapport, personne ne songera seulement à l'accuser; et dans tous les cas, je me charge de la défendre. Je réponds d'elle, Martin; que voulez-vous encore de moi?

— Que vous m'aidiez à trouver le moyen de rentrer dans ma brigade, monsieur Pierret. J'étais sergent dans la 55e....

— C'est celle de Grivel....

— Grivel, mon caporal, le connaissez-vous?

— Beaucoup ; il est retiré du service ; sa ferme est à une demi-lieue d'ici.

— Il a été fait prisonnier avec moi, s'écria Martin, il peut attester que je n'ai pas déserté avec armes et bagages. Si, depuis j'ai pris du service chez l'ennemi, c'était, foi d'homme, pour trouver une occasion de m'échapper. Mais depuis....

— Il suffit, Martin, ne soyez pas en peine ; il y a une amnistie dont il sera facile de vous faire profiter ; j'en réponds encore.

— A la bonne heure, monsieur Pierret, et je vous en remercie. Pourtant ce n'est pas tout ; il reste une chose qui m'arrête pour vous remettre en liberté sur le champ. Mes camarades sont des brigands, mais ils sont mes camarades, et je ne veux pas les trahir. Il faut que vous me juriez de ne point parler d'eux pendant vingt-quatre heures.

— J'en fais volontiers le serment, Martin. Que voulez-vous de plus ?

— Rien, monsieur Pierret ; je m'en

rapporte à votre honneur. Madeleine m'a dit que vous êtes le plus honnête homme de la terre.

— Martin, je suis à votre disposition, et vous ne me parlez pas d'argent! ce silence dit plus en votre faveur que toutes les paroles du monde, et je reconnais le bon, le vrai soldat, égaré par de mauvais conseils, et de pires exemples.

— De l'argent! monsieur Pierret, ma foi je n'y pensais guères. S'il vous était possible de faire quelque chose pour cette pauvre Madeleine, j'en serais bien reconnaissant.

— Je me charge de votre fortune à l'un et à l'autre, bon Martin, n'ayez aucune inquiétude.

— C'est vous qui êtes bon, répondit le soldat en s'essuyant les yeux. Allons monsieur Pierret; dépêchons-nous de partir, je vous avoue que je ne me soucie pas d'attendre ici le retour de ce coquin de Cœur-d'Acier, qui n'est qu'un voleur, un assassin.

— Oui, mon brave, hâtons-nous, s'écria Maurice, je frémis pour les jours de ma jeune compagne....

— La voilà, la voilà, dit Madeleine en amenant par la main, Adrienne habillée et couverte de son voile. Oui, partons..... Mais vous êtes sans chaussure, monsieur Pierret; tenez, prenez mes souliers; je suis accoutumée à marcher nuds pieds.

Cet arrangement fait, Maurice disposa son manteau de manière à offrir sur son bras un appui à madame de Vaufrêne, qui y plaça le sien en tremblant; puis tous quatre prirent le chemin de la ferme à travers le marais. Pendant tout ce trajet, Adrienne ne proféra pas une parole.

Rassuré par la présence de la force armée dans son voisinage, Grivel était revenu chez lui avec toute sa famille; le retour des voyageurs, miraculeusement ressuscités, y produisit l'effet d'une apparition surnaturelle; l'étrange figure de Martin, le désordre et

l'air farouche de Madeleine Tout-Cheveux, ne justifiaient que trop cette idée. Mais bientôt à l'épouvante succédèrent les transports de la joie la plus vive. On s'expliqua, et Maurice présenta son libérateur au fermier. Grivel reconnut sur le champ en lui un ancien camarade. — C'est toi, mon vieux Martin ! lui dit-il.

— Moi-même, caporal Grivel ; et voilà la fille de ce pauvre Thomas Nattier, que j'ai sauvée aussi et que je te prie de bien traiter.

— Je t'en conjure de tout mon cœur, dit Maurice; et je la recommande surtout aux bons soins de madame Grivel. Mais d'abord, mes chers amis, donnez-moi bien vîte quelques vêtements, procurez-nous des chevaux ; car je brûle de regagner Saint-Valery, et de courrir rassurer ma bonne mère que la nouvelle de cet événement aura frappé d'un coup mortel.

— Il faut espérer, répondit la fermière

en ouvrant ses armoires pour en tirer du linge et des habits, que vous arriverez avant qu'on ait expédié à Saint-Blimout le procès-verbal des corps trouvés ce matin, et qu'on croyait les vôtres.

— Oui sans doute, ajouta Martin en éclatant de rire, et il sera gai d'apprendre que tandis qu'on enterrait monsieur et madame Pierret à Nouvion, le mari et la femme étaient tranquillement couchés ensemble dans le lit de Madeleine.

Madame de Vaufrêne, tressaillit; mais son voile toujours baissé, déroba le sentiment qu'exprimait sa figure.

— M. et madame Pierret! s'écria la fermière; quoi vous êtes mari et femme et vous ne nous en avez rien dit?

— Oui, madame est ma femme; répondit Maurice en offrant à Adrienne, sa main qu'elle pressa convulsivement sur son cœur.

Il s'empressa de se retirer avec les vête-

ments ; et tandis qu'il s'habillait à la hâte, on préparait les chevaux. Maurice promptement équipé, renouvela ses recommandations à ses hôtes, en faveur de Martin et de Madeleine ; et il fut convenu que leur séjour dans cette ferme isolée, resterait ignoré, jusqu'à ce qu'il eût pris, à la ville, des mesures relatives à leur sûreté.

A la fin, les voyageurs partirent sur de bons chevaux dont l'ardeur répondait à leur impatience. La rapidité de la course, autant que la présence d'un valet de ferme qui les accompagnait, monté sur le bidet de Grivel, sauva Maurice et madame de Vaufrêne de l'embarras d'un entretien que ni l'un ni l'autre ne cherchait l'occasion de commencer ; tous deux réfléchissaient profondément. A leur arrivée au Crotoy, la marée remontait la rivière avec une violence extraordinaire, que secondait un vent de tempête, tel qu'on n'en avait pas éprouvé depuis long-temps sur cette côte.

Il fallait donc renoncer à s'embarquer immédiatement. Maurice après avoir renvoyé les chevaux, conduisit Adrienne à la maison de l'avoué, leur ami. Arrivé à la porte, elle s'arrêta ; et rompant le silence pour la première fois depuis leur départ de la cabane. — Souffrez que j'entre seule, lui dit-elle d'une voix tremblante ; non, ne me suivez pas, je vous en prie. Allez, le plus tôt possible, rassurer votre bonne mère...., elle vous parlera de moi... Vous me retrouverez à Abbeville... Adieu Maurice ! je ne dois plus vous revoir qu'au pied de l'autel.

En terminant ce discours rapide, Adrienne disparut. Maurice se retira, les regards baissés, à pas lents, oppressé d'une pensée pénible. Jamais jusqu'à ce jour, l'idée d'épouser madame de Vaufrêne n'avait un seul instant occupé son esprit. Il éprouvait pour elle une franche et pure amitié, à laquelle l'instinct du sexe ajoutait un charme de plus. Mais l'amour ! quelle différence,

grands dieux! L'amour, au gré de cette ame de feu, ne pouvait être que l'affaire la plus importante, la plus sérieuse, la première enfin de la vie. Maurice ne le reconnaissait qu'aux transports, aux ravissements, aux souffrances même du cœur; et depuis que le mépris avait banni du sien, sa première idole, l'image de Pauline s'en était emparée tout entière. Pauline dont madame de Vaufrêne l'entretenait sans cesse; envers laquelle il avait été si injuste, si cruel; Pauline, source du bonheur de sa vieille mère; Pauline, bonne, pure comme un ange, était toujours présente à sa pensée, depuis qu'il l'avait revue, avec tant de surprise et de plaisir, rayonnante de beauté, et parée des grâces les plus suaves de la jeunesse.

Combien il aimait maintenant à se rappeler le souvenir de leurs liens, en songeant aux obligations qu'il avait contractées envers elle! Car, quoique dépouillé par

la loi, du titre et des droits d'époux, il pensait que son devoir d'honnête homme ne lui en commandait pas moins impérieusement de protéger celle qu'il avait pu un moment appeler sa femme ; nom touchant, idée pleine de charme, et qui faisait toujours battre délicieusement le cœur du sage Maurice. Et d'ailleurs, Pauline lui paraissait si intéressante, livrée sans défense à une foule d'intrigants ligués contre elle, et qu'il se flattait de pouvoir bientôt démasquer et confondre !

Il espérait qu'alors, l'orpheline reconnaissante à son tour, pourrait... Cependant, l'orgueil de la naissance, le ressentiment d'anciennes injures..., peut-être un autre amour..., mille obstacles enfin, s'élevaient entre elle et lui. N'importe; bien loin de la décourager, ces difficultés aiguillonnaient au contraire une passion déjà fixe, quant à son objet, et pourtant vague encore dans son but ; et cette incertitude même,

ouvrant un champ plus vaste à l'ardente imagination de Maurice, nourrissait d'illusions plus enivrantes, ses profondes et douces rêveries.

Mais tout à coup, voilà qu'une pesante, une inévitable réalité, dissipant ces légers fantômes, apparaît à ses regards consternés. Adrienne, cruellement compromise, fait parler des droits sacrés... L'honneur réclame, Maurice peut-il hésiter?

Depuis plus d'une heure, il se promenait sur le port, en réfléchissant ainsi, sans s'apercevoir que la mer cessait de monter, et que le vent était calmé. Son batelier de la veille, le reconnaissant alors, le pressa d'entrer dans sa barque dont la voile s'enflait déjà; il s'y jeta; la traversée fut rapide. Tout le monde ignorait encore son aventure à Saint-Valery, où il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour se procurer un cheval et continuer sa route.

A Saint-Blimont, Maurice trouva sa

mère priant, de concert avec les bonnes religieuses, dans leur petite chapelle ; mais elles chantaient des hymnes de joie et d'espérance, l'encens fumait, une multitude de petits cierges brûlaient devant l'image de la Vierge. Rassuré à la vue de leur sécurité, il se garda de troubler le cours de ces ferventes prières ; et ne se montra que lorsqu'elles furent achevées. La surprise des saintes femmes fut extrême, en revoyant sitôt le cher voyageur, et la joie bien plus grande encore, quand elles apprirent à quels dangers il venait d'échapper. Le récit de cet événement occupa le reste de la soirée, que le besoin impérieux de repos, après tant de fatigues, le força d'abréger beaucoup.

Madame Pierret, gênée par la présence des religieuses qui n'avaient pas voulu se séparer un seul instant de leur bien aimé Maurice, se réservait le plaisir d'entretenir le lendemain matin, son fils, en particu-

lier, du sujet de sa dernière conversation avec Adrienne. Mais une circonstance imprévue fit avorter son plan. Levé au point du jour, il reçut un paquet volumineux, que lui adressait, de Rouen, son vieux ami Lambert. A peine y eut il jeté les yeux, qu'il demanda son cheval; et il continua de lire, avec une attention soutenue, jusqu'à ce qu'on le lui eut amené. Chargeant ensuite la mère Saint-agnès de dire à madame Pierret qu'une affaire importante le contraignait a s'éloigner sans retard, il partit au grand galop pour Saint-Valery.

Là, on lui remit une lettre de madame de Vaufrêne, qui ne s'était arrêtée qu'un moment, la veille au soir à l'auberge, en retournant à Abbeville. Il déchira l'enveloppe avec empressement, elle contenait une autre lettre dont l'écriture lui était inconnue. Un petit billet d'Adrienne l'accompagnait; il y lut :

« Nous ne pouvons être l'un à l'autre

Dieu punit le parjure ; j'ai fait serment d'être à lui. Je remplirai ce devoir ; aucune considération humaine ne m'en détournera. Vous ferez le vôtre aussi, Maurice ; lisez cette lettre de Pauline.

» Ces deux dernières journées doivent être effacées de votre mémoire comme de la mienne. Que jamais un seul mot adressé à moi, ni à personne au monde, n'en rappelle le souvenir ; ce n'est qu'à cette condition que je puis encore consentir à vous revoir, une fois, avant mon départ pour l'Espagne. »

ADRIENNE. »

CHAPITRE XLVII.

Désespoir de Cartinet.

Le lecteur se rappelle que le jour même de la catastrophe, Gervais, encore incertain du sort de Maurice, était allé jusqu'à Nouvion, pour y faire son rapport à l'autorité. Ce bon serviteur portait dans une ceinture, l'argent de son maître; il s'en servit pour expédier sur-le-champ à Abbeville, malgré l'heure avancée de la nuit, un paysan chargé d'aller informer M. Cartinet de ce qui s'était passé.

Retenu jusqu'au lever du soleil aux portes de la ville, le messager trouva le petit avo-

cat dans son cabinet, déjà au travail. Tout le monde dormait encore, à la maison. En proie aux plus vives inquiétudes, Cartinet, sans se donner le temps de prévenir personne, courut lui-même louer une voiture; et, moins d'une heure après, il était à Nouvion, au chevet du lit de Gervais. Le pauvre garçon, quoique déjà aux prises avec la fièvre, avait encore toute sa tête. Il lui raconta longuement l'histoire du voyage, en reprenant les choses depuis le moment où, laissé en arrière à Abbeville pour remettre une lettre à M. de Nangis il avait vu ce jeune homme causer amicalement avec Pinson, dans la cour de l'hôtel de Quercy.

Cette circonstance parut d'abord peu importante à Cartinet; mais elle prit un caractère plus grave à ses yeux, lorsque Gervais, débrouillant péniblement son récit, en vint à rapporter les rencontres successives que les voyageurs avaient faites

de ce même Pinson, dans la plaine, entre Favières et la ferme de Grivel. Frappé surtout d'apprendre que ce mauvais garnement, qui les suivait depuis le village, fuyait toujours et se cachait aussitôt que Gervais montrait le dessein de se rapprocher de lui, Cartinet ne douta plus que Pinson ne fut l'auteur du coup tenté contre les jours de Maurice. Toutefois le dénouement de cette tragédie était encore inconnu; il attendit, avec la plus douloureuse impatience, le retour de la force armée, conduite sur les lieux par un officier municipal.

Au bout de deux heures de ce supplice intolérable, il vit apporter, par un gendarme, les habits de son cher Maurice, tout souillés de sang; et bientôt après, deux corps mutilés..... A ce spectacle horrible, le pauvre Cartinet, qui chérissait Maurice et madame de Vaufrêne, poussa des cris lamentables, et s'abandonna au

désespoir. Il ne put se résoudre à s'éloigner sans rendre les derniers devoirs à ce qu'il croyait les restes de ces deux jeunes gens bien aimés; il ne quitta donc Nouvion qu'après avoir fait ensevelir et inhumer honorablement les corps de Pinson et de Geneviève.

Pendant son retour, Cartinet méditant sur cet événement, se rappelait les antécédents du prétendu abbé d'Aurigny, chef d'une bande de voleurs de grands chemins en Bretagne, où il faisait le métier d'arrêter les diligences; sa haine envenimée contre Maurice, et son entrevue, trois jours auparavant à l'hôtel de Quercy, avec Pinson, l'assassin de ce malheureux jeune homme : Oui, s'écria Cartinet, c'est de la main de l'oncle, qu'est évidemment parti le coup sous lequel a succombé le neveu. Son existence était un obstacle aux prétentions de ce coquin d'abbé sur la succession d'Antoine Pierret qui voulait adopter

Maurice..... Mais Saint-Elme était présent à l'entrevue de Pinson et de l'abbé.... Quels peuvent être les rapports de ces deux scélérats avec mon client ? Il faut absolument que j'éclaircisse ce mystère odieux.....

Il arrivait alors à la ville ; déjà la sinistre nouvelle apportée par un gendarme avec les habits de Maurice, commençait à s'y répandre. Cartinet trouva plusieurs personnes groupées devant sa porte, où la curiosité les attirait. On s'empressa de le questionner, il raconta l'événement ; c'est alors que Julien l'apprît, mêlé dans la foule; et qu'il alla en instruire Pauline.

Rentré chez lui, Cartinet courut à la petite salle où Rose, qui ne savait rien encore, s'occupait, en chantant, de sa toilette. Elle s'arrêta stupéfaite à la vue de l'air consterné de son père. — Ma fille ! ma bonne fille, lui dit-il en s'asseyant ; il n'est plus question de parure ; mon enfant, prends des habits de deuil ; tu as perdu un frère,

moi, mon fils d'adoption, mon cher Maurice....

— Il est mort! mon père? demanda-t-elle avec étonnement.

— Mort! mon enfant, lâchement assassiné. Mais je suis sur la voie du criminel; Saint-Elme est mêlé dans cette horrible affaire....

— Lui! répondit Rose transportée d'indignation. Pouvez-vous bien concevoir cette pensée? On calomnie M. de Nangis; ne croyez pas cet infâme mensonge.

— On ne le calomnie pas, repartit Cartinet avec impétuosité. Je te parle de ce que j'ai découvert moi-même; d'indices certains qui équivalent à une preuve.... Mais la preuve ne m'échappera pas.... Je suis près de la saisir, je la tiens : l'assassin est connu; c'est Pinson qui a fait le coup; Pinson, l'agent de l'abbé d'Aurigny, et avec lequel Saint-Elme a eu une longue conférence au moment où le scélérat par-

tait pour aller exécuter ce crime abominable. Or, Saint-Elme, maintenant l'ami intime, le favori de cet abbé, a eu avec Maurice, une querelle très vive, Gervais m'a tout dit.... Oui, je dévoilerai le crime, et je poursuivrai les criminels quels qu'ils soient, jusqu'au pied de l'échafaud; ils mourront tous de la main du bourreau....

— Quoi! Saint-Elme aussi! dit Rose épouvantée.

— Saint-Elme tout le premier, morbleu!

— Épargnez-le, mon père, s'écria-t-elle en se jetant à ses genoux éperdue, les mains jointes; oh grâce! grâce! ou bien tuez-moi donc du même coup. Ma vie est attachée désormais à celle de Saint-Elme....

— Ta vie, Rose! reprit Cartinet attendri; quoi ta vie, pauvre enfant! se peut-il donc que tu l'aimes à ce point?

— Oui, mon père, ma vie, mon honneur....

— Ton honneur, malheureuse! dit-il en

se levant brusquement. Ton honneur! répéta-t-il avec un accent terrible; serait-il vrai? Quoi! le monstre aurait osé....? Tu gardes le silence; tu fuis les regards de ton père!.... Parle, Rose, je veux tout savoir. Ah! ta rougeur ne m'en apprend que trop....

Rose ne répondait pas; la figure couverte de ses deux mains, elle sanglotait, agenouillée aux pieds de son père. On entendit alors la voix de Saint-Elme, qui rentrait à la maison; Cartinet sortit, en courant, de la petite salle, dont il rejeta derrière lui la porte avec violence; et, ouvrant rapidement son cabinet, voisin de cette pièce, il y appela Saint-Elme, qui s'empressa de le joindre. — Monsieur de Nangis, lui dit-il en tremblant de fureur, je viens de Nouvion; j'ai vu Gervais; la mort du malheureux Maurice....

—On vient de m'apprendre cette horrible nouvelle, interrompit Saint-Elme; un

homme de ce village, est arrivé tout à l'heure chez l'abbé d'Aurigny....

— Joseph Pinson sans doute, s'écria Cartinet. Pinson, votre ami et le sien, avec lequel Gervais vous a surpris l'autre jour à l'hôtel de Quercy.

— Moi ! répondit le jeune homme en reculant de surprise. Cela est faux; je n'ai parlé à l'hôtel, qu'aux gens de la maison, et seulement pour être conduit chez monsieur l'abbé d'Aurigny.

— Écoutez-moi, monsieur de Nangis, reprit Cartinet d'une voix solennelle. Je vous ai accueilli dans ma maison comme un ami, comme un fils; comme un fils, monsieur, je répète à dessein ce mot. J'ai consacré mes veilles au succès d'une affaire épineuse, hérissée de difficultés, et de laquelle dépend votre fortune, votre état. Quel prix pensiez-vous que j'attendais de tant de travaux !.... De l'argent?.... Je suis riche, grâce à Dieu, et ne suis point avare.

Non, vous le saviez fort bien loin, d'avoir compté sur une récompense de cette nature, je me suis montré au contraire disposé à vous mettre en possession de mon plus cher trésor; vous avez vu que je ne respirais que pour ma fille, l'objet de mon idolâtrie, l'orgueil de ma vieillesse; que ma plus chère pensée était le bonheur de ma Rose, digne des vœux d'un prince.....

— Certes, interrompit Saint-Elme avec chaleur, personne ne rend plus de justice que moi, aux vertus, à la beauté de mademoiselle Rose; et si j'avais été libre de lui offrir mes vœux.....

— Libre! dit Cartinet le cœur serré de détresse. N'êtes-vous donc pas libre, monsieur?

— Écoutez-moi de sang-froid, mon cher Cartinet. Je ne cherche point à déguiser que je me suis aperçu de vos dispositions trop favorables à mon égard. Mais vous avez dû voir aussi, avec quelle délicatesse je me suis étudié à ne jamais donner à

penser à vous, non plus qu'à mademoiselle votre fille, que j'eusse la prétention d'aspirer à une alliance qu'il m'était interdit de former.....

— Quoi! vous n'étiez pas libre, M. de Nangis? murmura le pauvre Cartinet dans une angoisse mortelle.

Ses genoux se dérobaient sous lui; il se laissa tomber sur un siége; et, la tête inclinée sur sa poitrine, il écouta Saint-Elme qui poursuivit d'une voix attendrie : — Jugez, mon bon Cartinet, de tout le courage dont il a fallu m'armer pour me défendre jusqu'à l'espérance du bonheur que vous me faites entrevoir anjourd'hui. Mais je croyais ma cousine, mademoiselle de Quercy, libre de disposer de sa main, et ma famille s'était toujours flattée de terminer nos différends par un mariage.....

— Eh bien! dit Cartinet en sortant tout à coup de sa torpeur, pour fixer sur le jeune homme un regard étincelant.

— Eh bien! reprit Saint-Elme, depuis trois jours seulement, j'ai su qu'elle avait été mariée par un prêtre, à Ponteuil, avec Maurice Pierret, et que, par conséquent, ses scrupules religieux élevaient entre elle et moi une barrière insurmontable. Aujourd'hui, je la trouve libre par la mort de ce misérable.....

— Ah! c'est toi qui es un misérable, interrompit Cartinet avec un cri de rage qui ébranla la maison. Un misérable! répéta-t-il en se jetant, comme lancé par un ressort, sur Saint-Elme qu'il saisit au collet. Tu oses appeler de ce nom, celui qui fut le plus honorable, le plus vertueux des hommes; infâme, voilà donc pour quelle raison tu l'as assassiné! sa vie traversait les projets de mariage que tu formais à mon insu, en même temps qu'abusant de la confiance d'un père, trahissant lâchement les devoirs de la sainte hospitalité, tu ne craignais pas de séduire, de déshonorer ma fille.

— Vous êtes fou, répliqua le jeune homme en repoussant d'un bras vigoureux le petit vieillard ; je n'ai jamais parlé à votre fille qu'en votre présence ; elle-même vous l'affirmera. C'est vous seul qui, par vos sots emportements, pouvez la compromettre, la déshonorer...

Un gémissement plaintif et prolongé, qu'on entendit dans la pièce voisine, interrompit la voix de Saint-Elme. — Elle se meurt, cria Cartinet en volant à la petite salle, où il trouva en effet sa fille étendue mourante sur le plancher.

— Ma Rose, ma pauvre Rose, lui dit-il en la pressant dans ses bras ; pardonne-moi, pardonne un injuste transport.... Je croyais... j'avais compris.... tes paroles m'ont trompé... Mais pourquoi me parler de ton honneur? Ton honneur est le mien, comme ta vie est ma vie ; et ne savais-tu pas bien que je préférerais ta mort et la mienne à notre ignominie?.. Allons reviens,

rappelle tes sens, pauvre petite, il assure qu'il ne t'a jamais vue qu'en ma présence; répète-moi ces mots qui ont ranimé mon cœur flétri, désespéré... Parle ma Rose....

— Maudissez-moi, mon père, s'écria-t-elle en fondant en larmes; mais vengez-moi du plus scélérat des hommes!

Cartinet l'avait soulevée de terre, il la rejeta durement, et sortant d'un pas rapide, il monta en quelques bonds, à la chambre de madame de Nangis où il entendait Saint-Elme lui parler avec feu : — Fuis de cette maison, abominable séducteur! s'écria-t-il en courant à lui...

Saint-Elme s'était retranché derrière une table, et madame de Nangis s'avança fièrement pour repousser l'agresseur : — Qu'y a-t-il donc, monsieur? lui dit-elle avec dignité. A-t-on jamais fait une pareille *incarcade* à une femme comme il faut? On s'explique tranquillement...

— Quoi! tranquillement, madame! lors-

que... mais oui, vous avez raison; oui... ma tête se trouble .... un éclat perdrait tout... il est temps encore de réparer..... Dites un mot, Saint-Elme, un seul mot; je ne crains pas de m'abaisser en vous suppliant... ma fille est mourante...

— Il n'y a rien du tout à réparer interrompit madame de Nangis d'une voix criarde; rien du tout. Mon fils est prêt à l'affirmer en justice.

— En justice! répéta Cartinet pétrifié, l'ai-je bien entendu!

— Oui sans doute, en justice, reprit-elle, il en lèvera la main. Ah! vous avez cru nous faire peur! non, non, je suis bon cheval de trompette, et je ne crains pas le bruit, maître Cartinet. Mon fils n'est pas pour votre fille.

— Est-ce bien une femme, une mère qui vient de parler? reprit-il au comble de l'exaspération. Ah! je rougis pour vous de cet excès de turpitude, madame, et votre

langage est aussi bas que vos sentiments sont vils. Sortez l'un et l'autre de cette maison que votre présence déshonore....

— C'est notre intention, dit Saint-Elme en s'avançant; mais gardez-vous d'outrager ma mère...

— Sors donc sur-le-champ de chez moi, scélérat! repartit Cartinet, tremblant de fureur; entraîne-la ton indigne mère, ou je vous fais jeter tous deux à la porte.

— Toi! toi, gredin! dit la belle dame avec un regard majestueux, et marchant, les ongles en avant, vers Cartinet, qu'elle faisait mine de dévisager. Viens donc, drôle! viens si tu l'oses...

C'était trop de provocations pour l'irascible Cartinet, dont jamais jusqu'à ce jour la bouillante colère n'était restée si longtemps enchaînée; il s'élança, elle tomba sur lui, et parmi les cris aigus du petit homme et les jurements de porte-faix de la dame, un combat acharné s'engagea, non

sans de notables dommages de part et d'autre, malgré tous les efforts de Saint-Elme pour séparer les champions. Mais bientôt les voisins, accourus au bruit, entrèrent en foule dans la chambre, et mirent le holà.

Force fut au fils et à la mère, de vider le champ de bataille, et de sortir de la maison. Quand ils parurent dans la rue, la coiffure en désordre de madame de Nangis, et sa belle robe déchirée, furent salués de longs éclats de rire. La confusion des couleurs de son visage plâtré, offrait un spectacle grotesque qui redoublait la gaîté du peuple; et l'on ne s'amusait pas moins du contraste comique de ses airs de grandeur avec l'expression grenadière de son indignation.

Ce cortége bruyant accompagna madame de Nangis, jusqu'à la porte de l'hôtel de Quercy, où, par l'ordre exprès de sa mère, Saint-Elme se vit contraint de la

conduire. Étonné de cette rumeur, l'abbé d'Aurigny venait de se montrer à son balcon ; à peine en eut-il reconnu la cause, qu'il descendit précipitamment : — Que diable venez-vous faire ici ? dit-il durement à la dame.

— Belle demande ! répondit-elle d'un air superbe ; et j'aime bien ce ton-là vraiment ! Je veux voir ma nièce.

— Ne pouviez-vous pas attendre ? reprit l'abbé en baissant la voix.

— Attendre quoi ? repliqua aigrement la dame ; que ce gredin de Cartinet m'eût assassinée ? Ne voyez-vous pas comme me voilà faite ? il m'a traitée comme la dernière des dernières.....

— Contenez-vous, ma mère, dit Saint-Elme effrayé à la vue des domestiques de l'hôtel qui accouraient de tous côtés.

— Tu n'es qu'un sot, mon fils, reprit-elle plus haut encore ; et je t'apprendrai à faire la leçon à ta mère. Dépêchons ; il est

temps que cela finisse ou morbleu !.....

L'abbé grinçait des dents, il trépignait ; mais prenant sur-le-champ son parti : — Que l'on se hâte, dit-il aux domestiques, de préparer un appartement pour madame de Nangis qui fait à mademoiselle sa nièce l'honneur de venir loger chez elle.

— A la bonne heure, comme cela, reprit-elle ; et qu'on aille tout de suite chercher mes effets et ma femme de chambre chez ce polisson de Cartinet, à qui je ferai donner cent coups de bâton.....

— Obéissez à madame comme à moi-même, interrompit l'abbé dont la voix tremblante et le front inondé de sueur, trahissaient les pénibles efforts pour maîtriser la colère qui le suffoquait. Allez, continua-t-il en entrant avec elle et Saint-Elme, dans un appartement que l'on venait d'ouvrir ; et que personne ne se présente chez madame à moins qu'elle ne sonne.

La porte se referma derrière eux. Cette

singulière aventure devint bientôt l'entre=tien de toute la maison. Pauline n'en avait rien vu ; elle priait encore, enfermée dans son oratoire, où elle s'était retirée après avoir appris la mort de Maurice et de ma=dame de Vaufrêne. Lorsqu'elle en sortit, quelques heures après, on vint l'avertir que M. l'abbé d'Aurigny l'avait fait demander plusieurs fois, et qu'il l'attendait au salon.

CHAPITRE XLVIII.

La veuve.

Pauline était en grand deuil ; elle trouva dans le salon, madame Renaudot avec l'homme de loi Raffin et le notaire de la famille, réunis à l'abbé, qui vint au-devant d'elle. — Mademoiselle, lui dit-il....

— Je suis madame d'Aurigny, interrompit-elle en saluant les yeux baissés.

— Eh bien ! madame d'Aurigny soit, reprit l'abbé sans s'émouvoir. Que je parle à ma pupille ou à la veuve de mon neveu, j'ai des droits également sacrés à son obéissance, et j'aime à me persuader qu'oncle

ou tuteur, elle ne voit en moi qu'un tendre père uniquement occupé de son bonheur. Asseyons-nous, ma chère Pauline.

L'abbé lui présenta un siége auprès d'une petite table sur laquelle étaient une écritoire et du papier ; il engagea madame Renaudot et Me Raffin à s'asseoir aux côtés de sa nièce, et se plaça ensuite devant elle avec le notaire.

— Mon enfant, reprit-il, je dois d'abord vous dire que madame de Nangis, votre tante, ayant été indignement outragée par l'avocat Cartinet, son hôte, est venue ici vous demander un asyle que vous m'aviez autorisé à lui offrir. Je l'ai fait loger dans l'appartement de feue madame votre mère.

— Je vous en remercie, monsieur ; je vais aller sur-le-champ saluer ma tante et m'informer de sa santé.

— Un moment, ma chère pupille. Il est temps de vous avouer que la santé de ma-

dame de Nangis n'a pas cessé d'être florissante; et qu'une autre raison, pénible pour nous tous à rappeler, l'a seule empêchée de vous voir jusqu'à présent, et d'accepter un logement chez vous. Prêtez-moi la plus grande attention, Pauline : vous avez été touchée de la noble conduite de M. de Nangis à votre égard; elle a excité l'enthousiasme général. En apprenant que vous étiez liée par des nœuds indissolubles, son premier mouvement a été de déclarer qu'il renonçait à tout plutôt que de renouveler un procès dont l'effet inévitable devait être d'imprimer une tache au beau nom de Quercy.... N'appuyons pas sur ce point douloureux, mon enfant, je ne rappelle cette circonstance que pour mettre dans son jour le caractère élevé de votre cousin. Mais pourtant, je le confesse, en immolant si généreusement son existence entière à la crainte de vous affliger un seul instant, il sacrifiait aussi les intérêts et les

affections de sa mère, qui se voyait frustrée de ses droits, comme douairière de Nangis, et d'une juste satisfaction, comme veuve d'un homme dont la mort crie encore vengeance....

— Juste ciel! interrompit Pauline alarmée. Que tout cela est effrayant et cruel pour moi, monsieur! n'est-il donc aucun moyen d'appaiser le ressentiment de ma tante? Je suis prête à lui offrir ma fortune entière.

— N'exagérons rien, ma chère pupille, et parlons raison. Je vous ai déjà expliqué que le sacrifice, même de la partie de vos biens qui appartient de droit à votre cousin, est légalement impossible sans un arrêt; et que cet arrêt ne peut intervenir qu'à la suite d'un procès que la force des choses conduirait beaucoup trop loin pour l'honneur de la famille.

— Que faire donc, monsieur? demanda Pauline éplorée.

— Une chose fort simple, ma chère enfant, répondit l'abbé. Madame Renaudot, votre meilleure amie, et moi, votre second père, nous sommes d'accord à cet égard, avec Me Raffin, le plus habile jurisconsulte de la province, et votre notaire, le conseiller né de toute votre famille. La mort de mon infortuné neveu vous a rendu toute votre liberté; l'unique transaction possible entre vous et votre cousin de Nangis, étant un contrat de mariage, je l'ai fait rédiger : signez-le....

— Monsieur, interrompit Pauline en rougissant; mon mari respirait encore hier.

— Prétendez-vous me donner une leçon de convenance? demanda l'abbé d'un ton hautain; quand j'impose silence à mes propres sentiments pour ne m'occuper que de vous.....

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit-elle vivement. Bien loin de m'ériger en censeur de personne, je me borne à vous

supplier de me faire grâce du blâme que je n'ai que trop mérité. J'ai eu bien des torts sans doute, envers l'infortuné qu'il a plu au ciel de frapper d'une mort prématurée; je ne disconviens pas que tout le monde, n'ait le droit de me reprocher mes fautes, et vous surtout, monsieur; mais Dieu m'est témoin que je n'ai pas attendu cette funeste circonstance pour les reconnaître, et demander à les expier.

— Écoutez-moi, ma bonne Pauline, dit madame Renaudot en prononçant avec peine, tant elle était souffrante et affaiblie; je suis bien loin de vouloir vous adresser aucun reproche; mais, pour me justifier de vous entretenir sitôt d'un second mariage, souffrez que je vous rappelle dans quels termes vous me parliez, il y a trois jours encore, de vos premiers liens, et de ce même mari.....

— C'était mal, madame, je le répète, je me condamne la première; mais enfin je

ne connaissais pas encore tout ce que valait M. Maurice d'Aurigny ; et vous-même, ma chère amie, vous êtes bien loin de le soupçonner. J'ignorais alors que, le cœur toujours plein de la reconnaissance qu'il croyait vous devoir, il venait de vous faire remettre en secret douze mille francs.....

— Quoi, c'était Maurice !....

— Lui-même ; il était instruit de vos embarras, et se proposait, de concert avec sa vertueuse mère, de vous compléter une somme de trente mille francs en or, pour la même valeur qu'il croyait avoir reçue de vous en assignats. Avouez-le, ma chère Caroline, continua Pauline en s'animant, ce trait-là seul ne devait-il pas suffire pour me ramener à de meilleurs sentiments à son égard ? Mais, depuis l'entretien auquel vous faites allusion, j'ai appris de plus, par une lettre de la pauvre Adrienne, que, lié envers vous par une simple parole, mon mari s'était pourtant jugé religieusement

engagé à renoncer à tous les droits qu'il aurait pu exercer contre messieurs ses oncles, vos amis. J'ai la certitude qu'il n'a pas été moins retenu par la crainte pieuse d'affliger les vieux jours du marquis d'Aurigny, auquel, dans l'état de faiblesse où il est réduit, une vive agitation d'esprit pouvait porter un coup mortel. Est-ce donc à vous, qui êtes si attachée à votre mari, ma chère Caroline, de vous étonner que le récit de ces belles actions, et que la peinture de ces bons sentiments, m'aient inspiré pour le mien, une véritable estime? Mais ce n'est pas tout : je me croyais l'objet de la haine de cet infortuné jeune homme ; combien j'étais injuste! Il venait de recueillir les bonnes religieuses qui m'ont élevée, et de les combler de biens, en récompense, disait-il, des soins qu'elles ont prodigués à mon enfance. C'est le premier usage qu'il a fait de la fortune que le ciel lui a rendue, Caroline, et le second a été pour vous ; car il

savait que je vous aime comme une mère. Tout cela ne devait-il donc pas trouver le chemin de mon cœur? Enfin, poursuivit Pauline en versant des larmes, j'ai eu lieu d'être convaincue que mon mari m'aimait, et qu'il désirait ardemment notre réunion. Le ciel qui m'entend, sait que j'étais décidée de mon côté à me ranger à mon devoir, et qu'il ne m'en aurait coûté aucun regret.

— Tout le monde vous aurait certainement approuvée, madame, reprit l'abbé qui, pendant le discours animé de Pauline, avait donné plus d'une marque d'impatience. Certes le nom d'Aurigny n'a rien qui soit inférieur au vôtre; et comme vous, je me plais à reconnaître aujourd'hui, combien j'ai sujet de regretter un neveu si digne de le porter avec honneur. Mais enfin, sa perte est un mal irréparable; songeons maintenant en gens sensés, aux maux qui vous menacent encore, et qu'il est possible d'éviter. On va vous lire un acte destiné à régler

d'une manière définitive les droits de monsieur et de madame de Nangis.....

— Vous m'avez dit, monsieur, répondit Pauline avec fermeté, que c'était un contrat de mariage ; et je vous répète que l'époux dont je porte le deuil....

— Par la cordieu! mademoiselle, s'écria l'abbé, vous ne voulez donc pas comprendre que vous courez les plus grands dangers....

— Ce que je comprends, monsieur, repartit Pauline en se levant, c'est que j'étais la femme d'un homme digne de l'estime générale, d'après votre propre jugement ; que sa dépouille mortelle vient seulement d'être rendue à la terre, et qu'on me parle de mariage avant qu'elle soit refroidie ; au moment où, revêtue de mes premiers habits de deuil, je pars pour assister au service funèbre de cet infortuné.

— Que diable jargonnez-vous là de dé-

pouilles mortelles et de service funèbre? demanda l'abbé d'un ton bourru. Il est bien question de cela par le temps qui court. Revenez à la raison, Pauline. Je vous parle au nom de M. de Nangis.....

— Vous me donneriez une étrange idée de M. de Nangis, interrompit vivement Pauline, si vous insistiez, en vous autorisant de son nom, pour me contraindre, par la frayeur, à faire ce que le devoir et l'honneur me défendent. De quoi me menacez-vous de sa part, monsieur? de me ruiner? que m'importe!.....

— Ma chère enfant, dit l'abbé d'un ton radouci, vous m'affligez beaucoup en supposant que je vous aie adressé aucune menace de la part de M. de Nangis. Je vous rappelle seulement que madame sa mère...

— Je la respecte beaucoup, monsieur, interrompit l'opiniâtre Pauline; mais bien décidée, ainsi que je le suis, à ne jamais rien lui disputer des prétentions qu'elle

peut élever sur ma fortune, que puis-je avoir à redouter d'elle? Non, monsieur, je ne crains rien au monde, si ce n'est d'ajouter le remords d'une action avillissante à celui de torts graves, sans doute, mais qui, du moins, n'ont rien de honteux.

— Mais, Pauline, demanda madame Renaudot impatientée, que trouvez-vous donc de honteux, d'avilissant, dans ce qu'on vous propose?

— Quoi, madame! répondit-elle avec énergie, deux jours consécutifs auraient éclairé la mort de mon premier mari, et mes fiançailles avec le second! et vous pouvez me faire cette question! Oui, Caroline, j'aurais trop à rougir au seul rapprochement de la date de deux événements d'une si grande importance. Non, monsieur l'abbé, cela ne sera pas. Et quant aux honneurs suprêmes que je dois, que je veux rendre à l'infortuné Maurice d'Aurigny, je connais aussi bien que vous la difficulté

d'obtenir ici cette triste consolation; aussi mon dessein est-il de partir ce soir même pour Ponteuil, d'où je me rendrai à Saint-Blimont; afin d'unir mes prières à celles de mes bonnes religieuses chez lesquelles j'entrerai dès demain en retraite.

— Je vous dis, à mon tour, que cela ne sera pas, mademoiselle de Quercy, s'écria l'abbé hors de lui. Vous resterez ici.

— Non, monsieur, répliqua Pauline avec résolution. Je ne suis plus mademoiselle de Quercy; femme et veuve, j'ai des droits que vous ne pouvez méconnaître. Je dois aller à Saint-Blimont rendre mes devoirs à ma malheureuse belle-mère, mêler mes larmes aux siennes; j'irai.

— Vous n'irez pas, repartit l'abbé en sonnant avec violence. Avez-vous pu vous flatter, mademoiselle, que je souffrirais que vous allassiez vous compromettre avec cette ridicule et ignoble paysanne que vous nommez votre belle-mère?

Un domestique venait d'entrer : — Appelez les femmes de mademoiselle, lui dit-il, et vous irez ensuite ordonner de ma part au concierge, de fermer les portes de l'hôtel et de m'en apporter les clefs. Que tout le monde soit averti, dans la maison, que je chasse le premier de vous qui oserait obéir à un ordre quel qu'il soit que je n'aurais pas donné moi-même. Allez.

La colère de l'abbé était effroyable. Pauline, qu'il affectait de traiter ordinairement avec douceur, n'en avait pas encore eu le hideux spectacle. A la vue de cette figure livide et grimaçante, de ces yeux enflammés, de l'écume qui blanchissait ses lèvres contractées, la jeune fille épouvantée, sentit expirer tout son courage. Elle tremblait, et son cœur battait avec violence. — Ah! vous voulez! reprit-il d'un air moqueur, vous devez!... mademoiselle dicte maintenant ses lois en souveraine. Non, par la cordieu! non; je vous appren-

drai que c'est moi seul ici qui suis le maître et que je sais me faire obéir. Remontez tout à l'heure à votre chambre, et quittez sur-le-champ ces habits de deuil que vous n'avez pas le droit de porter. C'est trop long-temps me prêter à votre ridicule et pitoyable fantaisie de veuvage. Il n'y a point eu de véritable mariage dans le bouge où vous prétendez qu'a été célébrée cette cérémonie clandestine.

— Madame Renaudot ! s'écria Pauline indignée de cette injure ; rendez hommage à la vérité...

— Madame Renaudot ne répondra pas à cette interpellation, interrompit l'abbé. Encore une fois, mademoiselle, remontez à votre chambre, et disposez-vous à obéir ; car je suis bien déterminé à ne point céder à vos caprices. Tout doit être fini aujourd'hui même, ou demain au plus tard; il y va de l'honneur de la famille, puisque madame de Nangis, votre tante, est décidée

à faire valoir ses droits sans plus de retard ; et que, je vous le répète, un procès conduirait à de terribles révélations qui chargeraient à jamais d'opprobre, la mémoire de votre père. Allez méditer sur ces dernières paroles, et disposez-vous à reparaître ici, plus soumise, quand je vous aurai fait avertir de descendre.

Pauline sortit en pleurant amèrement.

— Non monsieur, dit madame Renaudot à l'abbé, dès qu'elle fut éloignée ; non, n'espérez pas que la violence obtienne jamais rien de mademoiselle de Quercy. Vous m'avez reproché hier d'avoir cédé trop facilement lorsque, dans la chapelle de Ponteuil, elle insista pour être mariée par un prêtre ; maintenant vous devez être convaincu qu'il n'est point de force humaine capable de faire ployer l'inflexible volonté de cette jeune fille, quand il s'agit pour elle de remplir un devoir qu'à tort ou à raison, elle regarde comme sacré.

— Je l'ai vue naître, ajouta le notaire, et je connais bien son caractère qui s'est développé sous mes yeux; je partage entièrement l'avis de madame Renaudot.

— Eh bien! reprit l'abbé avec humeur, agissez donc, de concert ou séparément, comme vous l'entendrez, pour ramener cet esprit égaré; car il faut de toute nécessité, qu'elle cède. Madame de Nangis doit inévitablement repartir pour Paris, demain dans la journée; et elle ne veut pas s'éloigner sans avoir terminé, de manière ou d'autre, cette importante affaire, de laquelle dépend son existence et celle de son fils. Prenez jusqu'à demain matin; mais, corbleu! finissons-en.

L'abbé entraîna Me Raffin, et laissa le notaire et madame Renaudot concerter ensemble les moyens d'arriver promptement au but indiqué. L'un et l'autre y étaient également intéressés. La complaisance du notaire qui avait dressé l'acte au gré de

l'abbé d'Aurigny, devait être généreusement payée, et les engagements pris par Saint-Elme envers madame Renaudot ne pouvaient être remplis si le mariage manquait. Or, dans une lettre récente, adressée de Caen à l'abbé, le marquis son frère lui donnait avis qu'il était instruit d'une foule de particularités peu rassurantes, au sujet de sa tutelle; que d'après cela, il venait d'écrire aux parents de mademoiselle de Quercy, pour leur déclarer qu'il retirait la caution donnée sur ses biens de Normandie, afin de garantir la gestion de l'abbé, complétement ruiné; et qu'en conséquence, le conseil de famille allait s'assembler pour nommer un autre tuteur.

Il fallait donc précipiter le mariage, avant l'expiration du pouvoir de l'abbé d'Aurigny; et tout conspirait ainsi à Abbeville, au malheur de Pauline. Son opiniâtreté, ou plutôt le sentiment énergique

du devoir, la soutenait seule contre cette ligue de pervers.

Toutefois, le résultat de la conférence du notaire et de madame Renaudot, fut qu'ils la laisseraient tranquillement réfléchir le reste de la journée, sur la déclaration effrayante par laquelle l'abbé avait terminé son discours ; et que, le lendemain matin, ils réuniraient leurs forces pour l'attaquer ensemble, en prenant ce point de départ.

CHAPITRE XLIX.

Le meurtre dans le bois de Pandé.

Le plan adopté par les deux conjurés était en effet le mieux choisi pour agir plus efficacement sur l'esprit de Pauline. La violence de son tuteur l'avait révoltée ; la douceur insinuante de madame Renaudot, pénétra dans son cœur. Caroline s'étendit long-temps sur l'éloge de Maurice, plaignit sa mort cruelle, loua sa veuve du culte public qu'elle rendait à sa mémoire ; enfin, elle la disposa, par l'attendrissement, à écouter avec faveur les raisons du notaire ancien ami du comte de Quercy, et qui ne pouvait avoir en vue que l'intérêt bien entendu de l'orpheline, ainsi que l'honneur de la famille.

Toutefois, ce ne fut qu'après une longue résistance, que Pauline cessa, par excès de

fatigue, de lutter contre deux adversaires d'autant plus dangereux qu'ils couvraient leurs hostilités du masque d'une amitié tendre et compatissante, dont son inexpérience était complétement la dupe. Enfin, elle n'opposait plus que des larmes à leurs instances, en les conjurant de lui accorder, du moins, quelques jours à consacrer uniquement à la mémoire du pauvre Maurice, quand on vint lui dire, de la part de l'abbé, que madame de Nangis, prête à partir pour Paris, désirait, avant de quitter l'hôtel, que sa nièce lui fût présentée.

Caroline et le notaire parurent foudroyés de cette nouvelle. — Voilà ce que je craignais le plus, dit celui-ci; Raffin s'est tourné contre nous; il a conseillé ce départ à madame de Nangis, afin d'être plus libre de commencer dès aujourd'hui les hostilités.

— Vous me faites frémir, s'écria madame Renaudot; quoi! Raffin, admis dans

notre confidence intime, maître de tous nos secrets !

— Il nous trahit, madame, repartit le notaire, c'est une chose avérée; il est cent fois plus habile et plus fougueux que Cartinet auquel il succède; nous devons nous attendre à une guerre d'extermination; et l'on va d'abord faire une enquête criminelle, pour éclaircir les faits relatifs à la mort de M. de Nangis; c'est là notre côté faible....

— Vous l'entendez, interrompit madame Renaudot; ah ! ma chère Pauline, c'est au nom de votre père que je vous supplie de détourner ce coup affreux. Votre cruelle obstination tend à déshonorer sa mémoire, à la couvrir d'ignominie....

— C'est assez, madame, dit la jeune fille d'une voix éteinte. Je vais me jeter aux pieds de ma tante. Si je ne puis obtenir d'elle le loisir de porter quelques jours le deuil d'un infortuné auquel on envie cet unique et dernier hommage de sa veuve, déjà trop coupable envers lui.... eh bien !

je sacrifierai ce devoir à un devoir plus grand encore. J'encourrai le reproche d'avoir foulé aux pieds le respect de la mémoire de mon mari, mais du moins celle de mon père ne sera pas déshonorée.

Pauline descendit donc, toujours en grand deuil, et suivie de ses deux conseillers. Saint-Elme l'attendait dans le premier salon. — Ma cousine, lui dit-il d'un air profondément affligé, mon cœur saigne de tous les maux que souffre le vôtre ; mais, comme vous, je me vois contraint d'obéir.

— Je connais vos bons sentiments, mon cousin, répondit-elle ; je ne vous accuse de rien. J'espère que vous vous joindrez à moi pour fléchir madame votre mère, et la décider à souffrir qu'on ne me parle pas de mariage en présence du cercueil d'un mari. Voilà tout ce que je demande ; est-ce donc trop exiger ?

L'abbé d'Aurigny, survenant alors, entendit ces dernières paroles. Il avait dépouillé la colère du tuteur jaloux de ses

droits ; ce n'était plus qu'un ami dont l'air repentant implorait l'indulgence. — Pardonnons-nous réciproquement de véritables torts, ma chère pupille, lui dit-il avec douceur. Votre caractère est altier, le mien cruellement irascible; mais vous et moi, nous avons un bon cœur. Que les paroles de la mauvaise humeur soient mises en oubli de part et d'autre. De mon côté, je ne me souviens que de votre vertueuse fermeté à persister dans une opinion qui n'est point blâmable assurément, mais que des circonstances trop impérieuses vous commandent de sacrifier. Montrez-vous donc docile. Madame de Nangis, dont je suis parvenu à calmer l'esprit, était, à votre égard, dans un état d'exaspération véritablement effrayant. La voilà plus tranquille; mais comme elle se méfie de sa prodigieuse vivacité, je lui ai fait promettre de garder un silence absolu. Bornez-vous donc à saluer madame votre tante, baisez-lui la main, elle vous embrassera ; ensuite on nous lira

l'acte de réconciliation préparé par notre notaire, et nous le signerons tous. Satisfaite alors, elle pourra repartir immédiatement pour Paris où ses affaires l'appellent; et je vous jure qu'après la cérémonie de la municipalité, qui est peu de chose, vous n'entendrez plus parler de rien, jusqu'à ce que la convenance, et le respect dû à la mémoire de mon neveu, nous permettent de songer à de véritables fiançailles.

Pauline avait écouté respectueusement son tuteur qui ne lui inspirait plus que de la crainte et de l'aversion. — Il suffit, monsieur, dit-elle avec une froideur glaciale, je vais voir ma tante.

— Souvenez-vous bien de ne pas lui adresser la parole, Pauline.

— Je lui parlerai, monsieur, répondit-elle en entrant.

Elle fit quelques pas dans le salon, et salua profondément, les yeux baissés; quand elle les releva, elle parut déconcertée à la vue de la ridicule et jeune poupée

couronnée de fleurs et de plumes ondoyantes, dont le masque luisant éblouit ses regards. Pauline s'était formé l'idée d'une parente vénérable, austère; d'après les souvenirs du château de Ponteuil, toujours présents à sa mémoire, elle se figurait madame de Nangis sous les traits imposants et avec le noble maintien de sa mère. Ce fut donc dans toute la simplicité de son ame candide, que Pauline se retournant vers l'abbé, lui dit du ton du reproche: — Vous m'aviez promis que je trouverais ici ma tante, monsieur; voulez-vous bien la faire avertir que je suis à ses ordres ?

— Est-ce qu'elle a la berlue? demanda madame de Nangis indignée, et me prend-elle pour une enseigne?

— Votre air de jeunesse, lui dit tout bas en souriant madame Renaudot....

— Ah! c'est charmant interrompit-elle avec un grand éclat de rire qui acheva de confondre Pauline.

— Cette circonstance est très grave,

mesdames, dit vivement l'abbé en fronçant les sourcils ; et le but de cette réunion ne saurait être plus sérieux.

— Elle est jolie comme un cœur, reprit madame de Nangis, qui continuait de rire en dépit de l'avertissement de l'abbé. Mais elle est coiffée à faire peur ; pas un cheveu sur le front !.... Et qu'est-ce donc que tout ce noir-là ? de qui est-elle en deuil ?

— Laissons cela, interrompit brusquement l'abbé.

— Je suis en deuil de mon mari, madame, répondit Pauline avec assurance. Je vois, à votre étonnement qu'on vous a laissé ignorer le malheur que je déplore. J'ose donc espérer, ma tante....

— Madame votre tante n'ignore rien, dit maître Raffin d'un ton rude ; et je suis chargé de vous exprimer, de sa part, le regret qu'elle a de se voir forcée d'agir comme si cet événement était non avenu. Il est question de sa fortune et de celle de monsieur son fils ; vous êtes suffisamment in-

struite de l'obstacle qui s'oppose à ce qu'ils la recouvrent autrement que par un contrat de mariage entre vous et M. de Nangis....

— Ce mariage ne se fera pas, dit une voix aiguë qu'on entendit retentir dans le premier salon dont la porte était restée ouverte.

Tout le monde se tourna de ce côté ; l'on vit entrer Cartinet ; un jeune homme le suivait à grands pas. — Monsieur Maurice ! s'écria Pauline hors d'elle-même ; mes yeux ne m'abusent-ils pas ? Quoi ! c'est vous ! c'est bien vous ! est-il possible ?.... Et Adrienne ?....

—Elle vit, répondit-il vivement ; échappée, ainsi que moi, aux plus affreux dangers, son retour a précédé le mien.

Les cheveux de l'abbé s'étaient hérissés sur son front. Pauline palpitait de surprise et de joie. La stupeur et l'épouvante enchaînaient les facultés des autres spectateurs de cette apparition inattendue.

— Oui, c'est bien Maurice lui-même, reprit Cartinet avec véhémence; Maurice sauvé miraculeusement d'un abominable guet-apens.

— Eh ! qui donc a péri ? demanda l'abbé dans une horrible anxiété.

— Pinson et Geneviève, répondit Cartinet, mais Gervais vit encore ; il a parlé....

— Que m'importent les paroles de ce misérable ? repartit l'abbé en respirant plus librement.

— Tu oses le demander, Benoît Pierret, à la vue de ton neveu que le ciel a protégé contre les coups du sicaire chargé par toi et par Saint-Elme de l'assassiner !...

— Cartinet ! interrompit Maurice, que dites-vous là ? Juste ciel !

— La vérité, morbleu, l'affreuse vérité; et je la prouverai....

— Contenez-vous, mon parrain, reprit-il avec calme, et laissez-moi parler seul, je vous en supplie.

— Non Maurice, non, reprit l'impé-

tueux Cartinet ; tu veux les ménager, ils ne méritent aucune pitié. Je dirai tout. A nous deux, d'abord, Benoît Pierret ; je commencerai par ton mariage avec la Dubois, une fille de l'Opéra, que tu as l'impudence de nous donner ici pour madame de Nangis....

— Dieu du ciel ! s'écria Pauline stupéfaite.

— C'est une atroce calomnie, dit l'abbé en s'élançant sur l'avocat.

Mais le robuste Maurice, étendant le bras, contint facilement son oncle ; et sous ce puissant abri, Cartinet continua sa violente philippique, malgré les instances de son filleul dont les efforts, pour arrêter ce torrent de paroles, semblaient au contraire aiguillonner son ardeur. — Oui, Benoît, poursuivit-il, nous avons des nouvelles de ton frère Antoine, le marquis, comme tu l'appelles ; sa lettre dévoile toutes les infamies, tranchons le mot, tous les crimes de ta vie. Elle nous éclaire sur les

odieuses intrigues dont la fortune de mademoiselle de Quercy était le but, et qui ne menaçaient pas moins sa personne, à laquelle tu prétendais allier Saint-Elme, le noble fruit de ton mariage avec la Dubois, fille de mon voisin Mirot....

— Tu mens, imposteur, interrompit l'abbé en grinçant des dents.

— Démens donc ton frère lui-même, Benoît Pierret; sa lettre est là....

— C'est faux! mon frère n'oserait....

— Il a osé, dit Maurice avec force; et maintenant il brave votre fureur et vos menaces dans l'asyle inviolable du tombeau...

— Mon frère est mort! murmura l'abbé anéanti.

— Oui, mort, répéta Cartinet; et il ne te reste plus la ressource de le mettre à contribution, en le menaçant de révéler vos crimes communs, quand il se prêta, par faiblesse, à tremper dans les trames que ton génie infernal ourdit autrefois contre le père de Maurice, afin de le faire déshé-

riter. Mais le malheureux Antoine s'est du moins déchargé de ce fardeau honteux, par un aveu complet, sans la moindre réserve; et il a expié sa faute en adoptant Maurice, auquel il a légué toute sa fortune; quant à toi qui as dévoré ta part, tu dois maintenant compte à ton neveu de la sienne que tu as envahie. Mais ce n'est pas assez, tu as encore à rendre sur la sellette d'un tribunal criminel, le compte terrible d'une tentative d'assassinat contre lui....

— Non, mon parrain, s'écria Maurice indigné. Non, je ne puis croire à tant de perversité. Au nom du ciel apprenez à vous méfier des écarts de votre tête trop ardente. Chez vous, tout-à-l'heure, au lieu de prendre feu, dès les premiers mots, et d'accourir ici d'abord, si vous aviez voulu vous donner le temps de m'écouter jusqu'à la fin, je ne me verrais pas contraint de vous déclarer devant tant de monde, que vous n'êtes pas étranger à tout le mal qui s'est fait.

— Moi, Maurice! Es-tu fou? En quoi donc puis-je être mêlé à toutes ces infamies?

— Ce n'a pas été avec intention, mon parrain; mais, par une imprudente vivacité qui vient encore de vous entraîner beaucoup plus loin qu'il n'eût fallu. J'aurais mieux aimé que cette explication n'eût pas tant de témoins, ajouta-t-il en regardant successivement madame Renaudot, Raffin et le notaire. Il était aussi préférable pour tous, et en particulier pour vous, qu'elle se fît avec plus de mesure, de manière enfin à ne pas s'interdire tout moyen de rapprochement; car il est des torts qui peuvent encore être réparés, continua Maurice en fixant un regard sévère sur Saint-Elme. Quant à vous, mon parrain, voici les vôtres : de tous ceux qui ont concouru à tramer le complot dirigé contre la fortune de mademoiselle de Quercy, aucun n'y songeait encore, lorsque vous-même leur en avez innocemment donné l'idée, tracé le plan, et fourni jusqu'aux moyens d'exécution.

— Voilà la vérité, dit l'abbé d'un air hautain. C'est cet homme qui a tout imaginé et tout conduit. Du reste il est temps de mettre fin à une scène aussi indécente, et qui n'a que trop duré. Si l'on veut, en effet, avoir une explication franche et satisfaisante sur ce qui s'est passé, je suis prêt à la donner; mais en famille, et sans ce brouillon, dont la présence ne peut qu'aigrir les esprits, et entraver une réconciliation à laquelle on me trouvera toujours disposé. Suis-moi, Saint-Elme; venez, madame.

Benoît Pierret sortit alors, la tête haute, avec sa femme et son fils, qui, moins impudents que lui, paraissaient accablés de honte, et s'empressèrent d'échapper à l'embarras de leur situation. Madame Renaudot n'eut pas la force de les suivre; elle resta, comme anéantie, sur son fauteuil, auprès duquel Raffin et le notaire demeurèrent aussi.

— Maurice, reprit vivement Cartinet à peine revenu de la surprise où l'avait jeté ce qu'il venait d'entendre, Maurice, as-tu donc perdu l'esprit? Rappelle ta raison égarée, et donne, si tu le peux, un sens intelligible aux reproches absurdes que tu m'as adressés devant ces intrigants. Il y va de mon honneur.

— Votre honneur n'a rien à faire ici, mon parrain, répondit le jeune homme; c'est votre tête seule que j'ai accusée. Oui, trop facile à vous abandonner aux illusions de votre fertile imagination, vous fûtes ébloui par le récit d'une aventure imaginaire, arrivée, disait-on, dans le bois de Pandé, à l'époque des malheurs réels de mon père; elle vous a suggéré l'idée bizarre du meurtre de M. Salmon, commandé par le comte de Quercy, exécuté par Verdier. Mon oncle Antoine, dont les aveux sont si francs et si multipliés, me dit que ce fait est faux; M. Salmon était mort au com-

mencement de 1789, en état de démence, chez les Frères de la Charité à Senlis.

A ces mots, Pauline transportée de joie, courant à Maurice, lui prit les mains qu'elle pressa dans les siennes; des larmes de reconnaissance brillaient dans ses yeux : — Oh! monsieur, lui dit-elle avec abandon, de quel poids vous venez de soulager mon cœur, si long-temps oppressé! Quoi! mon père était innocent de ce crime que mes amis eux-mêmes avouaient, et que vous seul, quoique mon ennemi, vous repoussiez comme une calomnie; dont vous avez même, je le sais, refusé de vous faire une arme contre moi!

— Vos prétendus amis l'avouaient, mademoiselle, répondit Maurice profondément ému du regard caressant de Pauline; et pourtant ils n'y croyaient pas.

— Je le croyais de bonne foi, monsieur, dit vivement madame Renaudot; et cette raison seule m'a déterminée en faveur d'un mariage qui, dans mon opinion,

devait détourner un coup aussi mortel à la réputation de M. de Quercy. Je proteste également que j'ignorais les rapports et les liens de famille qui unissaient les intrigants que vous venez de démasquer.

— Je fais avec la même sincérité, cette protestation sur mon honneur, dit le notaire.

— Je le jure aussi pour mon compte, ajouta maître Raffin.

— J'aime à me le persuader, reprit Maurice sans les regarder. Oui, la ruse était assez adroitement ourdie pour tromper les yeux les plus exercés, continua-t-il en s'adressant à Pauline; M. Salmon était passé en Angleterre sur le même navire par lequel mademoiselle Dubois allait rejoindre mon oncle qui l'épousa très secrètement à son arrivée. Benoît Pierret, destiné à l'état ecclésiastique, s'appelait alors l'abbé d'Aurigny, et jouissait à ce titre de fort beaux bénéfices obtenus par le crédit de M. de Quercy. Ce fut encore comme

abbé, que la même protection le fit employer au service de la chapelle catholique de l'ambassadeur français à Londres. Le désir de conserver ces avantages, et l'espoir de rentrer en grâce auprès de sa famille, l'engagèrent donc à cacher soigneusement son mariage.

M. Salmon, d'un caractère faible, et dont l'esprit, plus débile encore, avait déjà donné plus d'une marque d'aliénation, était le plus intime ami de mon oncle; il consentit, à sa prière instante, pour le sauver d'une ruine certaine, de se laisser accuser de l'enlèvement de mademoiselle Dubois. Cette femme poussa l'effronterie jusqu'à prendre le nom de M. Salmon, lorsqu'il eut quitté Londres quelques mois après, pour revenir en France, où sa démence complète força bientôt sa famille à le faire enfermer dans une maison de santé.

Cet état de choses durait encore, lorsque, peu avant la terreur, rappelée par sa sœur, femme d'un représentant alors très

puissant, madame Benoît Pierret vint à Paris rejoindre son fils élevé sous le nom de Dubois, dans une pension des faubourgs. A cette époque, mon parrain Cartinet habitait momentanément la capitale; le hasard lui ayant procuré la connaissance de la prétendue madame Salmon de Nangis, il s'empressa d'aller lui communiquer les idées qu'il avait conçues, d'après les fausses dépositions de Verdier. Madame Benoît ne manqua pas d'écrire le détail de cette singulière visite à son mari, qui commandait alors une bande de *Chouans* dans les environs de Saint-Malo, et parmi lesquels son faux titre d'abbé l'avait mis en grande considération.

M. Benoît entra vivement dans le plan proposé, qu'il ne craignit pas de communiquer à son frère, vieillard timide et valétudinaire, qui, revenu à des sentiments d'honneur et de religion, essaya vainement d'y ramener l'abbé. Celui-ci, au contraire exigea de ce frère, en le menaçant, des

sommes considérables pour l'exécution de son projet ; et l'on donna carte blanche à Me Cartinet. C'est ainsi que mon parrain, croyant sincèrement servir la cause de la justice et de la vérité, posa les fondements sur lesquels a été bâtie l'abominable intrigue dont mademoiselle de Quercy a failli être la victime.

C'est encore mon parrain qui, dans la même confiance, prescrivit depuis aux intrigants la marche à suivre pour arriver au but, et leur indiqua les pièces qu'ils devaient se procurer ; d'habiles fanssaires les ont fabriquées.

— Il est trop vrai ! dit Cartinet consterné ; oui, j'ai fait le mal, et c'est sur moi que le mal est retombé. Un scélérat...

— Calmez-vous, mon parrain, interrompit Maurice en lui faisant signe de se taire, dans la crainte que sa langue toujours indiscrète ne compromît le secret de Rose. Du courage ! le mal sera réparé ;

je vous l'ai promis, et j'en ai les moyens assurés.

— Maurice, mon bon Maurice, répondit Cartinet en répandant des larmes; tu es mon ange tutélaire !

— Il est le mien aussi ! s'écria Pauline avec enthousiasme. Que de maux il a détournés de moi ! Que de bien il m'a fait en dissipant les horribles soupçons dont on osait outrager la mémoire de mon père !

— Votre reconnaissance, répliqua-t-il, s'exagère le mérite d'une action toute simple, mademoiselle.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle en rougissant et les yeux baissés, cessez de m'appeler ainsi. J'ai le droit de réclamer un autre titre; vous voyez ces habits de deuil; mademoiselle de Quercy n'aurait pas dû les prendre. Le devoir ne pouvait commander de les porter, qu'à madame d'Aurigny.

— Je m'appelle Maurice Pierret, mademoiselle, répondit-il froidement; et je

m'honorerai toute ma vie de la noble profession d'avocat.

En parlant ainsi, Maurice salua Pauline de l'air le plus respectueux, et se retira ensuite avec Cartinet, sans lever les yeux sur elle.

CHAPITRE L.

Un peu de jalousie, un peu d'amour.

Quelle chute pour l'orgueil de mademoiselle de Quercy! Maurice par une allusion directe aux termes de la lettre qu'elle avoit adressée à madame de Vaufrêne, au Crotoy, donnait clairement à connaître qu'il y avait lu les expressions touchantes du repentir de Pauline, et du désir de revenir à lui; et pourtant, il ne rappelait ce langage affectueux, que pour y opposer le dédain le plus insultant! Et le malheur voulait que cette scène eût pour témoins ceux-là mêmes devant lesquels, peu d'instants auparavant, elle venait de montrer tant d'attachement pour cet époux qui osait la mépriser.

Humiliée, le sein gros de soupirs, elle se hâta de remonter à son appartement, et de dépouiller ce deuil, que, dans son dépit amer, elle se reprochait d'avoir été si prompte à revêtir. Ses femmes lui apportèrent d'élégantes parures, qu'elle rejeta d'un air d'humeur ; elle choisit le négligé le plus simple, et demanda sur-le-champ ses chevaux, qui la conduisirent rapidement chez madame de Vaufrêne.

Pauline la trouva au lit et fut épouvantée du changement de ses traits ; mais en écoutant la relation sommaire de la funeste aventure de son amie, elle cessa de s'étonner de l'excès de son accablement. — Ton état m'inquiète, ma pauvre Adrienne, lui dit-elle avec intérêt ; il faudrait appeler un médecin.

— Non, répondit madame de Vaufrêne d'une voix faible ; non, c'est inutile ; je me sens déjà mieux.

— Mais tes joues sont si pâles, et ton

front est si brûlant ! D'où vient ce tremblement ? Tu es plus mal que tu ne penses, mon amie.

— Point du tout, répliqua-t-elle d'un air serein, un peu de repos calmera ce reste d'agitation.

Pauline alors, à sa prière, lui raconta ce qui s'était passé pendant sa courte absence, à l'hôtel de Quercy, jusqu'au dénouement inespéré des intrigues de son tuteur. Le nom de Maurice, mêlé à tous les détails de ce récit, soutenait l'attention de madame de Vaufrêne, et semblait avoir charmé ses maux. Le teint de la malade avait repris des couleurs brillantes, ses yeux étincelaient. Mademoiselle de Quercy continua d'une voix plus animée : —Ah ! que tu disais bien, Adrienne ! le plus noble, le plus honnête des hommes, c'est mon mari ; mais...

— Pauline, interrompit-elle en pâlissant tout-à-coup, je me sens un peu fatiguée ;

cessons, je t'en prie, cet entretien ; demain.... une autre fois...

— Encore un mot, ma chère amie; écoute-moi ; ne me refuse pas tes consolations ; je suis bien malheureuse...

— Toi, Pauline! Eh de quoi donc te plains-tu ? juste Ciel !

— Mon mari ne m'aime pas, Adrienne ; tu t'étais trompée, et tu m'as abusée aussi. Étonne-toi maintenant de mes plaintes ! Est-il une destinée plus cruelle que la mienne ? Je suis trahie par mon tuteur, et par tous ceux que je croyais mes amis; car madame Renaudot elle-même, et jusqu'à mon notaire, me sont justement suspects. En butte à tant de noirs complots, jouet d'indignes intrigues, privée de conseils, orpheline, seule au monde, mes regards du moins se tournaient vers mon protecteur naturel, mon mari; il me dédaigne, il me repousse...

— Maurice te repousse! s'écria madame de Vaufrêne tout à coup ranimée.

— Oui, répondit Pauline en rougissant de honte. Les paroles dures et tranchantes par lesquelles il m'a refusé le titre de sa femme, m'ont révélé que tu lui as montré ma dernière lettre; et j'en suis désolée. Oui, Adrienne, plutôt que de partager avec moi le nom d'Aurigny, il aime mieux s'appeler M. Pierret, et continuer de professer l'ignoble état d'avocat... Mais, j'y pense, poursuivit-elle avec inquiétude, il se croyait libre... peut-être avait-il conçu l'espoir d'un autre mariage?...

— Pauline, par grâce, laisse-moi seule....

— Serait-il vrai? Oh Ciel! il ne manquait plus que cela pour mettre le comble à mon malheur. Parle-moi franchement, mon amie?

— Que me demandes-tu? bon Dieu!

— Quoi! c'est la vérité! s'écria Pauline éperdue. Eh! qui donc? quelle est celle qu'il me préfère? Oh! ne me cache rien, mon Adrienne; il faut que je la connaisse.

Je lui écrirai... Non ; j'irai la trouver ; s'il lui reste quelque sentiment d'honneur, de religion... Mais je vois tout... Oui, on a parlé de Rose Cartinet ; il devait l'épouser... C'est elle ; assurément, il l'aime... Tu ne me réponds pas, Adrienne ? Tu détournes la vue... Malheureuse que je suis !...

— Écoute-moi, Pauline, dit madame de Vaufrêne en s'efforçant de paraître calme; au plus fort des périls auxquels je viens d'échapper miraculeusement, je me suis rappelé, avec remords, le vœu que j'avais fait de consacrer ma vie à Dieu. Ce vœu, je l'ai solennellement renouvelé ; et pour commencer à l'accomplir, il convient que, dès ce moment, je rompe avec le monde. Cesse donc, je t'en conjure, de me ramener à des idées de mariage, d'amour... Par pitié !...

—Prends donc aussi pitié de moi, repartit Pauline avec véhémence ; et ne me renvoie pas ainsi sans une parole consolante. Je ne

t'adresse aucun reproche, Adrienne; je ne t'accuse pas; mais enfin c'est toi qui m'as conduite, et comme entraînée jusqu'au point où une fois parvenue, je ne puis plus revenir sur mes pas sans déshonneur. Rappelle-toi tes paroles, tes écrits; ils m'assuraient que je pouvais compter sur l'attachement de mon mari. Je n'ai plus hésité; j'ai déclaré notre union, j'ai pris son nom, j'ai réclamé sa protection... Maintenant son mépris attirerait sur moi celui de tout le monde. Adrienne, continua Pauline en s'agenouillant devant son lit, toi seule sur la terre aimes encore la pauvre orpheline; conseille-la, dirige son esprit troublé, irrésolu. Puisqu'il est vrai que mon mari me préfère une autre femme; eh bien! que dois-je faire? Parle; éclaire-moi, je suivrai tes conseils aveuglément.

— Pauline! répondit madame de Vaufrêne d'une voix mourante, je te répète que je me considère déjà comme enchaînée par

des vœux sacrés. Dans quinze jours je partirai pour l'Espagne...

— Tu m'éclaires, interrompit Pauline avec force ; et voilà mes idées fixées. Je te suivrai, ma chère amie ; j'entrerai comme dame pensionnaire, dans le couvent où tu dois prononcer tes vœux, et je m'y enfermerai avec toi, le reste de ma vie. Cette résolution comblera de joie mon mari. Sois sûre qu'il y donnera les mains. Mais son consentement m'est indispensable, fais-lui cette demande en mon nom, Adrienne, vois-le...

— Non, Pauline, je ne le verrai pas; c'est trop exiger ; c'est plus que je ne puis faire.

— Eh bien ! écris-lui, Adrienne, dit mademoiselle de Quercy en plaçant sur le lit son petit pupitre de voyage. Écris, chère amie; tu ne peux pas me refuser cette unique faveur. Raconte-lui tout, continua-t-elle les yeux inondés de pleurs. Qu'il sache que, si je m'éloigne, ce n'est point pour

échapper à un devoir qu'il m'aurait été, au contraire, doux de remplir. Dis-lui que j'estime son caractère, que je rends justice à ses bonnes qualités; ne crains pas d'ajouter qu'au moment de se séparer de lui pour la vie, sa femme lui demande pardon des fautes qu'elle a commises à son égard; et qu'elle oublie ses torts envers elle. Dis-lui bien surtout, Adrienne, que mon désir le plus ardent est qu'il soit heureux. Mais ne lui parle pas de Rose Cartinet, poursuivit-elle en sanglotant; il aurait trop de remords s'il savait le chagrin qu'il me donne...

— Assez, interrompit Adrienne qui depuis un moment écrivait avec rapidité. Laisse-moi faire, je n'oublierai rien. Mais souffre que je reste seule, j'ai besoin de calme pour achever.

— Oui, continue, répondit Pauline à voix basse en se retirant, oui, ma bonne, ma seule amie; tu décides là du sort de ma vie. Dis bien que c'est toi...

— Je dirai ce qu'il faut.

— Crois-tu qu'il me laisse partir, Adrienne?

— Retire-toi, au nom du ciel!

— Eh bien! oui, je m'en vais. Adieu, je viendrai savoir dans la soirée, quelle réponse il t'aura faite.

Pauline sortit; madame de Vaufrêne avait retrouvé toute sa force; elle eut bientôt terminé sa lettre; la voici :

« J'ai reçu tous vos billets, Maurice. Vous partez d'un point complétement faux; je vous le répète, l'état que je prends est conforme à mon inclination; ma profonde retraite n'a d'autre objet que de me préparer à la sainte vie que je vais embrasser; et bien loin d'être triste ou malade, comme vous le supposez, jamais je ne me suis mieux portée, jamais je ne fus plus heureuse.

» Je partirai la semaine prochaine avec nos bonnes religieuses, pour le couvent

de Burgos, où nous sommes attendues depuis long-temps. Je viens d'écrire à ce sujet à madame de Sainte-Agnès, et à votre bonne mère.

» Voilà mon sort fixé ; il me convient, il me plaît et contente tous mes vœux. Désormais je regarderais comme mon plus cruel ennemi quiconque tenterait de troubler le calme qui m'est rendu. Ne renouvelez donc jamais la proposition sur laquelle vous revenez avec tant d'opiniâtreté, j'oserais même dire d'acharnement. Encore une fois, ce que vous m'offrez ne vous appartient plus, et je ne puis l'accepter : vous êtes à Pauline et moi je suis à Dieu.

» Voulez-vous mettre le comble à la douce satisfaction que j'éprouve, Maurice? Hâtez-vous de reconnaître votre injustice, votre dureté envers votre femme. Vous vous plaignez à moi de son orgueil ; vous prétendez que le seul attrait du titre imaginaire de marquis d'Aurigny, en flattant la puérile

vanité de mademoiselle de Quercy, l'a décidée à faire quelques pas au-devant de vous ; et qu'elle aurait conservé sans cela, son superbe et ridicule mépris pour le pauvre avocat Maurice Pierret.

» Eh bien ! qui vous a dit que Pauline fût parfaite? Sans doute elle est capable d'erreur; et l'erreur peut la conduire à sa perte. Entourée d'ennemis, dénuée d'appui, l'orpheline, dans sa détresse, demande à se réfugier dans le sein de son protecteur naturel, de son mari ; naïve et vraie, elle se présente à lui avec ses défauts et ses qualités, ses fautes et son repentir ; elle implore à la fois des conseils et de l'indulgence.... Et cette touchante prière est accueillie par le dédain, par le mépris !....

» Ah ! Maurice, vous avez fait une grande faute ! Hâtez-vous donc de la réparer. Il le faut pour vous, pour votre femme, pour moi-même. Allez la voir ; qu'une explication franche vous montre à ses yeux tel que

vous êtes ; son ame sans détour, comme la vôtre, s'épanouira tout entière à vos regards, et vous révélera son caractère angélique. Point d'exigences, point de tons de maître ; ne demandez rien ; dites ce que vous désirez parce que vous le jugez convenable ; faites parler la raison, le devoir, mais surtout prêtez-leur un langage affectueux ; et vous connaîtrez alors tout le prix du trésor que le ciel vous destine.

» Celle qui vous parle ainsi, Maurice, n'a plus de souci, sur la terre, que votre bonheur et celui de Pauline. Veuille le ciel vous combler de ses bénédictions l'un et l'autre! Pour moi, dans la retraite où m'attend la plus douce félicité, je ne demande à Dieu que d'emporter la certitude de la vôtre, et l'idée consolante d'y avoir contribué.

ADRIENNE. »

CHAPITRE LI.

Beaucoup d'amour.

Durant quelques jours, tous les efforts de Pauline furent vains pour pénétrer jusqu'à la chambre de madame de Vaufrêne. Le médecin, appelé malgré ses ordres exprès, avait ordonné l'isolement le plus complet. On se contenta de dire à mademoiselle de Quercy, que l'état de la malade s'améliorait sensiblement; en effet, bientôt après Pauline fut enfin admise un matin; madame de Vaufrêne la reçut au salon, habillée tout en noir, et couverte de son voile qu'elle n'avait pas auparavant l'habitude de porter dans leurs tête-à-tête; aussi cette nouveauté parut-elle d'abord étonner Pau-

line ; mais, trop vivement occupée de l'objet qui l'amenait, à peine se donna-t-elle le temps d'interroger la convalescente sur sa santé, et d'écouter sa réponse.

— Adrienne, s'écria-t-elle, que d'événements depuis que je t'ai vue ! Rose Cartinet est venue me voir ; mon mari ne l'aime pas, il ne l'a jamais aimée. Je sais tout ; ainsi que tu me l'avais dit, c'est de madame Renaudot qu'il a été follement épris ; mais depuis qu'on l'a instruit d'une foule de choses que Rose m'a racontées, et que je rougirais de te répéter, il a tout-à-fait cessé de s'occuper d'elle, et le mépris a remplacé cet engouement qui n'était au fond qu'une extravagance. Au surplus Caroline quitte ma maison, et même la ville ; elle va rejoindre son mari à Beauvais, où il est allé ces jours passés prendre possession d'une place de commissaire des guerres, que ses amis de Paris lui ont fait obtenir.

— Dieu soit loué ! dit madame de Vau-

frêne d'une voix faible ; il était bien important pour toi d'être désabusée de la bonne opinion que tu conservais de cette femme peu estimable, et surtout d'être délivrée d'elle.

— Mais il y a bien autre chose, reprit Pauline en s'établissant sur un petit siége devant son amie ; écoute, je vais te dire tout par ordre. D'abord, il faut que tu saches que mon prétendu cousin, avant d'offrir de terminer nos débats imaginaires par un mariage entre lui et moi, avait promis à Rose Cartinet de l'épouser....

— Je savais cela, interrompit Adrienne ; un billet de Maurice m'a instruite du désespoir de Rose et des fureurs de son père, en apprenant la trahison de Saint-Elme ; mais il ajoutait que, touché du malheur de la pauvre Rose, il ne négligerait aucun moyen pour forcer le jeune homme à remplir ses engagements envers elle.

— C'est ce qu'il a fait, dit vivement

Pauline. Ah ! ma bonne Adrienne, chaque instant me révèle un nouveau mérite dans mon mari. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends depuis quelques jours, contribue à me le montrer sous un aspect plus favorable. Figure-toi que, malgré ma répugnance à revoir madame Renaudot, après ce qui s'est passé, j'avais consenti à descendre au salon pour recevoir ses adieux.

A mon grand étonnement, j'y trouvai aussi M. Benoît d'Aurigny et son fils; j'ignore quel était leur dessein, mais l'air insolent du père ne me présageait rien de bon; et je tremblais de frayeur, quand, par bonheur pour moi, mon mari parut inopinément. Il venait parler à M. Saint-Elme au sujet de Rose, et je vis, à son embarras en m'apercevant, qu'il était loin de s'attendre à me trouver là. Mais il se remit aussitôt de ce léger trouble. Non, ma chère Adrienne, continua Pauline avec enthousiasme, rien ne saurait te donner une idée

de la dignité de son maintien, de sa modération, et surtout des paroles pleines de force et de mesure qu'il a commencé par adresser à son oncle et à son cousin. Qu'il te suffise de savoir que Saint-Elme, accablé du poids de ses remords, est tombé aux genoux de mon mari.

—Relevez-vous, monsieur, lui a-t-il dit en lui tendant la main ; puisque vous êtes capable de repentir, tout n'est pas désespéré. Je puis encore calmer la profonde indignation de M. Cartinet, et obtenir votre grâce de mademoiselle sa fille. Je me charge d'égaler votre fortune à la sienne ; mais de telle sorte pourtant que vous ne soyez maître ni de l'une ni de l'autre, avant d'avoir effacé, par une conduite honorable, le souvenir de vos fautes. Le bien restera entre les mains de M. Cartinet tant qu'il vivra ; vous habiterez sa maison avec votre femme et vous vous livrerez au travail ; il faut que vous embrassiez une pro-

fession utile. Acceptez-vous ces conditions?

A ces mots, les transports de joie et les sanglots du pauvre Saint-Elme, ont éclaté à la fois, et les deux cousins se sont embrassés cordialement. — Pour vous, mon oncle, a repris Maurice, il ne me convient pas de vous adresser des reproches...

— Non, interrompit M. d'Aurigny d'une voix dure, et les yeux étincelants de colère; ne m'en adresse pas; car malgré le bien que tu fais à mon fils, je ne sais si je n'y répondrais point par des paroles amères. Non, je ne suis pas disposé à supporter tes reproches... La mort serait là, qu'elle ne m'épouvanterait pas... je l'ai bravée plus d'une fois... Garde-toi de t'écarter du respect que tu dois au frère de ton père.

— Non, mon oncle, répliqua Maurice avec véhémence, mais sans emportement; non je ne vous respecte pas plus que je ne vous aime; je vous le dis franche-

ment. Moi aussi j'ai un caractère qui ne sait pas ployer devant la crainte d'un danger quel qu'il soit. Moi aussi, je suis prêt à tout braver plutôt que de céder, quand je me sens appuyé sur la justice de mon droit, sur l'honneur, sur la raison. Le poignard des assassins serait encore là, mon oncle, que je tiendrais le même langage.

Adrienne! continua Pauline, que n'as-tu vu la pâleur livide et le frisson mortel de M. Benoît d'Aurigny à ces mots de Maurice! Il faut renoncer à te peindre cette horrible figure; j'en ai reculé d'épouvante. Il y eut un moment de silence. Mon mari reprit ensuite d'un ton calme: — Vous me devez des sommes considérables, monsieur, et j'ai tous les moyens de vous forcer, non pas à me payer, la chose est impossible, mais à reconnaître cette dette et à en supporter le poids le reste de votre vie. Je n'userai pas de cet avantage; mais je vous connais trop, et je ne

vous en donnerai aucun sur moi. Toutefois, vous pouvez compter sur une pension qui vous assurera une existence honnête avec votre femme, dans une petite ville de province, loin d'ici, loin de la capitale, et partout ailleurs que sur le théâtre actuel de la guerre civile. J'attendrai que vous m'ayez fait connaître le lieu de votre résidence.

M. d'Aurigny ne répliqua pas un mot, et baissa la tête en signe de consentement. Maurice s'adressant alors à madame Renaudot, lui dit d'une voix douce et qui t'aurait attendrie comme moi, ma chère Adrienne : — Vous n'ignorez pas, madame, que je sais maintenant quelle fut la véritable source des bienfaits dont ma mère a été comblée à l'époque de ses malheurs ; et mon cœur en nourrira une reconnaissance éternelle. Mais si je ne vous dus pas l'aisance, qui, dans un temps si désastreux, succéda tout à coup, sous le toit

de ma bonne mère, à la plus cruelle indigence, c'est bien vous, vous seule, madame, qui lui avez prodigué les soins les plus touchants, qui souteniez son courage contre l'adversité, et ranimâtes ses jours que le chagrin dévorait. Vous fûtes donc aussi sa bienfaitrice, et j'en garde un souvenir bien cher. Elle est riche aujourd'hui, et la fortune vous trahit à votre tour; ma mère vient d'écrire à votre notaire de Paris, en lui déclarant qu'elle se charge de satisfaire tous vos créanciers. Ne lui refusez pas la douceur d'acquitter envers vous une partie de sa dette.

Caroline fondait en larmes, Adrienne; et moi, j'étais presque tentée de me jeter au coup de mon mari, dût-il encore me repousser et m'appeler mademoiselle. Mais alors il s'avança vers moi; tu sens bien que je repris bien vite toute ma dignité. J'essuyai mes yeux, j'avais l'air froid et indifférent; je ne le regardai même pas; mais

j'étais émue ! mais je tremblais !.... tu peux juger !... — Pardonnez ma hardiesse, me dit-il, mais je m'estimerais bien heureux si vous daigniez m'accorder ce soir un entretien particulier.

Je t'assure, Adrienne, que sa voix tremblait aussi. Pour moi, je sentis que mes joues étaient brûlantes, et je me soutenais à peine. Je fis pourtant bonne contenance : — Monsieur, lui répondis-je, en le saluant à mon tour, je vous attendrai à six heures précises.

Il se retira aussitôt ; il en était grand temps, ma pauvre Adrienne, car mon cœur battait avec tant de violence, que j'allais m'évanouir... non de joie, ne va pas le croire, je t'en prie, car, après ses mauvais procédés... Mais toute sa conduite en cette occasion m'a charmée, je te l'avoue. Que j'aimais ce mélange de bonté de cœur et de fermeté, surtout le regard si fier qu'il fixait sur ce vilain M. d'Aurigny et qui l'a forcé de bais-

ser les siens avec confusion! tout cela je t'assure, a bien élevé Maurice dans mon opinion, qui ne lui était déjà que trop favorable... Enfin, ma bonne Adrienne, continua Pauline en lui prenant la main d'un air caressant, il est mon mari, ne blâme pas ma faiblesse pour lui... Veux-tu que je te l'avoue, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, je ne songe plus du tout au voyage d'Espagne... Tu ris de moi sous ton voile, méchante que tu es?...

— Non, répondit madame de Vaufrêne dont la respiration courte et bruyante avait trompé mademoiselle de Quercy; non, j'éprouvais un peu d'oppression.... mais ce n'est rien, absolument rien.

— Te voilà donc tout-à-fait rétablie, dit Pauline avec joie; que j'en suis contente! Te rappelles-tu combien de fois nous nous sommes dit qu'il semblait que nous fussions nées sous l'influence du même astre? Quand j'étais malheureuse, le malheur t'accablait.

A présent la fortune commence à te sourire : plus de procès, plus de querelles de famille ; et voilà le ciel qui devient aussi plus serein pour moi. Enfin tu reviens à tes premiers et chers projets ; tu vas, dans une sainte retraite, trouver la paix, le vrai bonheur sous la loi de l'époux céleste auquel tu as voué ta vie... Et moi !... qui sait, Adrienne ? peut-être aussi, renouant mes premiers liens... Mais non, je serais trop bonne ; un orgueilleux qui me dédaigne !... Et pourtant il demande à me voir, continua-t-elle rayonnante de joie, en se levant pour sortir. Ce soir, chère amie, ce soir, je viendrai te raconter...

— Que le Ciel te protège, mon enfant !

— Oui, dit la jeune fille avec ardeur, prie-le pour moi, tandis que je vais tenter cette épreuve de laquelle dépend le destin de ma vie; appelle les bénédictions d'en haut sur ta Pauline; tu es sa Providence sur la terre : adieu, adieu.

CHAPITRE LII.

La gourde du pauvre pêcheur de Noyelles.

Maurice, toujours exclus de la maison de madame de Vaufrêne, n'avait pas cessé de lui écrire plusieurs fois chaque jour. Mais, à ses instantes prières, pour obtenir la faveur d'être admis chez elle, Adrienne ne répondait qu'en l'engageant à se réconcilier avec Pauline, et ne se lassait pas de répéter qu'elle ne consentirait jamais à revoir Maurice, avant qu'il eût renouvelé la cérémonie de son mariage avec mademoiselle de Quercy. Ses lettres respiraient la sérénité de l'esprit, le calme du cœur et même l'enjouement ; elle prêchait

Maurice avec une douce gaîté. Il s'en fallait pourtant beaucoup que ce langage l'eût persuadé.

Bien loin de là ; préoccupé de l'idée que ce mariage était la seule cause qui déterminait madame de Vaufrêne à se condamner au sort le plus malheureux, en embrassant la vie religieuse, il avait résolu de nier la réalité de ce lien ; il déclarait que la cérémonie incomplète de Ponteuil était une dérision ; qu'au surplus, elle ne pouvait, en aucun cas, maintenir ce que la loi avait anéanti. Dans cette disposition chagrine, il se rappelait, avec plus de mécontentement encore, les expressions de la lettre que Pauline avait adressée à madame de Vaufrêne, et qui décélaient un caractère hautain, objet de son invincible antipathie ; la ridicule prétention d'être marquise d'Aurigny en l'épousant, et son orgueilleux mépris pour l'état d'avocat, indisposaient surtout Maurice contre mademoiselle de

Querçy, dont les opinions aristocratiques, qu'il détestait, ne lui inspiraient pas moins de craintes pour son bonheur domestique.

Tout décidément, il n'avait cédé au désir de madame de Vaufrêne, en demandant une entrevue à Pauline, que dans l'intention de rompre tout-à-fait avec cette jeune personne. Cependant, enfermée dans son petit oratoire, elle attendait, non sans une vive agitation, mais pourtant avec confiance, l'heure du rendez-vous. C'était là, qu'en présence des images vénérées de son père et de sa mère, elle avait résolu de recevoir Maurice. Ces dieux pénates, dont elle ne manquait jamais d'invoquer la protection avant de rien entreprendre d'important, lui semblaient alors encourager leur enfant par des regards plus caressants, et lui promettre d'inspirer à l'héritier de leurs droits sur l'orpheline, les tendres sentiments qui les avaient toujours animés pour elle.

Ce fut donc avec une secrète intention

que Pauline se plut, en consultant ses souvenirs, à disposer les ornements du petit autel, exactement dans le même ordre où Maurice les avait vus, au moment de leur union, au fond de la retraite obscure pratiquée sous les mansardes du château de Ponteuil. Elle mit aussi, à la place qu'il occupait ce jour-là, le fauteuil du curé de Noyelles; et, sur le prie-dieu où il s'était agenouillé, elle ouvrit le missel à l'endroit que ce vieillard, presque centenaire, obéissant à son habitude machinale, parcourait de ses yeux éteints, comme s'il y lisait encore les oraisons de la bénédiction nuptiale.

Ces apprêts achevés, Pauline alla prier devant les portraits de ses parents; elle s'occupa ensuite, avec un soin pieux, qu'elle ne confiait jamais à personne, de secouer la poussière du voile qui entourait celui de sa mère; puis elle promena un petit plumeau sur les armes du comte, sans oublier cette gourde, objet d'un sou-

venir bien cher, et dont le ruban tricolore les liait en faisceau.

Pauline achevait à peine d'en rassurer les nœuds, lorsque l'on annonça Maurice. Troublée, elle n'eut pas la force de regagner sa place accoutumée. Un siége était là tout près, elle s'y assit en l'engageant à en prendre un à côté d'elle. — Ne vous étonnez pas, monsieur, lui dit la jeune fille en paroles entrecoupées, si votre présence me cause cette émotion; la dureté dont vous avez usé l'autre jour à mon égard, doit m'inspirer un peu d'inquiétude sur l'objet de cette visite.

— Eh! que vous ai-je donc dit de si offensant, demanda Maurice avec douceur; de quoi suis-je coupable envers vous, mademoiselle?

— Monsieur, répondit-elle d'une voix plus ferme, cette manière de m'interroger aggrave encore un tort que vous feignez d'ignorer, seulement afin de vous donner

le cruel plaisir de m'offenser de nouveau. Pourquoi cette affectation d'appeler mademoiselle, la femme qui a reçu votre foi devant Dieu, et qui vous a engagé la sienne? Ne croyez pas que j'aie attendu la funeste nouvelle de votre mort pour déclarer notre union ; ce serait une erreur. Les causes qui se sont opposées à ce que je remplisse plus tôt ce devoir, vous les connaissez fort bien, puisque vous avez lu ma lettre à madame de Vaufrêne. Du reste, monsieur, continua Pauline d'un ton plus élevé, quand j'ai pris le titre de votre femme, qui m'appartient, je ne prétendais pas, comme je ne prétends pas encore aujourd'hui, contraindre votre inclination, ni vous forcer à reconnaître la sainteté des nœuds que vous avez formés. Libre à vous d'avoir plus de foi à la loi révolutionnaire et impie qui les a brisés. Usez de ce que vous croyez être votre droit; mais souffrez que je fasse valoir aussi le mien. Femme, je dois porter

le nom de mon mari. Votre pouvoir, que je respecte, ne va pas jusqu'à me dépouiller de celui de madame d'Aurigny.

Tandis que Pauline parlait, Maurice, dans une muette extase, contemplait les prodiges opérés par l'adolescence sur toute la personne d'une enfant, autrefois si gauche et si gourmée. Il se demandait quelle puissance magique, effaçant la pâleur de ce visage jaune et alongé par la maigreur, en avait revêtu les contours arrondis, de l'incarnat velouté de la pêche; il était frappé de l'expression spirituelle de ces grands yeux bleus, brillants comme une fleur humectée de la rosée, et que voilaient de longs cils noirs, qui en tempéraient l'éclat. Une tresse de pervenche et de bluets couronnaient ses cheveux d'ébène, bouclés naturellement; une simple robe blanche composait toute sa parure; et les plis ondoyants d'un châle de mousseline, qui se drapait gracieusement autour de sa taille légère, complétaient la féerie que Maurice charmé,

admirait malgré lui. Son cœur palpitait d'amour et d'espérance. Mais s'efforçant de réprimer des sentiments si peu d'accord avec la sage résolution qu'il avait prise, il détourna ses regards qui s'arrêtèrent sur le tableau placé devant lui.

— C'est là le portrait de monsieur votre père? dit-il d'un air grave.

— Oui, monsieur, répondit Pauline indignée du mépris qu'il affectait pour sa juste réclamation. Oui, vous voyez l'image du meilleur des pères, du comte de Quercy, le seul de vos ennemis envers lequel vous ne puissiez vous montrer généreux ; et que votre haine cruelle poursuit jusque dans le tombeau, sur sa fille infortunée que vous chargez injustement de ce funeste héritage.

— J'avais aussi un bon père, reprit Maurice en soupirant. Il est mort ainsi que le vôtre. Que leurs fatales dissensions, et les querelles qui les firent ennemis, restent à jamais ensevelies dans leurs cercueils! Pour moi, je ne me souviens plus que des pré-

ceptes et des exemples de raison que m'a donnés le mien. Il me disait qu'il est beau d'illustrer, par de nobles actions le nom de sa famille; que ce nom est toujours assez honorable pour qu'un fils soit fier de le porter, quand il lui a été transmis sans tache, par l'auteur de ses jours; et que plus il était obscur, plus il y avait de gloire à le révéler à la société, et à l'entourer de la considération publique.

— C'est parler fort sagement, monsieur, dit Pauline; mais à quoi bon rappeler ici?....

— Mon père ajoutait, continua Maurice plus vivement, qu'il y a de la lâcheté à renier le nom paternel, plutôt que de dévouer sa vie au soin de lui donner le lustre dont il est dépourvu; et qu'à la honte de cette lâcheté, on joignait un ridicule ineffaçable, en le couvrant d'un masque de noblesse, acheté à prix d'argent. Je répète maintenant, sans la moindre intention de vous offenser, que je m'appelle Maurice Pierret.

— Je vous entends, monsieur, répondit-elle en rougissant de dépit ; vous voulez que je m'appelle madame Pierret.

— Moi ! point du tout, je n'ai rien à prétendre sur votre volonté. Je parle seulement de la mienne. Oui, je veux que la compagne de ma vie s'honore de porter mon nom. Ma femme ne peut être et ne sera jamais que madame Pierret.

— Votre femme ! reprit Pauline alarmée, n'est-ce pas moi qui suis votre femme? pourriez-vous songer à former d'autres nœuds?

— Pourquoi non? répondit fièrement Maurice ; ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, que vous trouviez tout naturel que je reconnusse les lois de mon pays? Vous les nommez révolutionnaires avec beaucoup de justesse ; elles sont en effet le fruit d'une révolution que mon père appelait de tous ses vœux ; elles sont destinées à maintenir un état de choses qui me plaît, dont je désire ardemment le maintien....

— Quoi ! monsieur, interrompit Pau-

line avec un mouvement d'horreur, le sang, les échafauds vous plaisent? Vous désirez le maintien des proscriptions, du bouleversement de la société, du règne de la canaille?

— Bien loin de là! répliqua Maurice révolté, j'abhorre cette épouvantable anarchie. Les excès qui ont souillé la révolution me sont d'autant plus odieux, que j'aime la liberté avec plus de passion; et s'il fallait tout mon sang pour racheter celui qui a été versé avec tant de barbarie, et une si atroce injustice, je l'offrirais à l'instant sans regret. Non, non, je n'ai rien dit ni fait entendre de pareil; vous donnez à mes paroles un sens odieux et évidemment faux. J'aurais aimé une république sage, je l'avoue; mais ce rêve est à jamais évanoui. La république parlait de vertu, et elle n'a vécu que de crime; il n'y faut plus songer. Déjà, l'on nous impose cinq rois; on nous amènera bientôt au désir de n'en avoir plus qu'un. Évidemment, nous tendons à la

monarchie par la force des habitudes. Mais jamais, poursuivit Maurice d'une voix plus animée, jamais les Français ne courberont encore la tête sous le joug avilissant du pouvoir absolu; ils répugnent au régime des priviléges, du bon plaisir d'une foule de courtisans corrompus, avides, dilapidateurs de la fortune publique; ils veulent la justice égale, une seule loi pour tous; la liberté enfin. Si c'est là ce que vous appelez être révolutionnaire, je le suis sans contredit; car je hais tous ces maux, et je souhaite passionnément tous ces biens pour mon pays. Or, je suis trop jaloux de mon bonheur domestique, et de la paix de ma famille, pour commettre la faute d'associer ma vie, d'en confier la destinée à une femme qui serait animée de sentiments, qui nourrirait des espérances, ou formerait des vœux contraires aux miens.

— Ainsi, monsieur, dit Pauline le cœur serré de détresse, votre femme sera madame Pierret, et elle doit être révolutionnaire?

— Comme je le suis, répondit sèchement Maurice.

— Mais vous êtes bon, monsieur, reprit Pauline avec un regard plus doux; votre ame est généreuse, vous ne voulez le mal de personne. Je vous ai vu pardonner à vos plus cruels ennemis, leur faire du bien; au lieu de persécuter sous le nom de fanatiques, de pauvres filles fidèles à la loi du serment, à la religion de leurs pères, vous les avez secourues. Bien loin de dépouiller qui que ce soit de sa fortune, vous partagez la vôtre avec les malheureux.... et vous vous accusez d'être révolutionnaire?

— Non, c'est vous, répondit-il avec émotion, c'est vous qui avez donné ce nom parce que vous le détestez, à ma profession de foi politique, qu'en vérité vous ne comprenez pas. Si vous m'accordez un cœur humain, un caractère honorable, pourquoi donc, lorsque j'avoue que j'aime les fruits de prospérité publique qu'a portés la révolution, me reprochez-vous d'aimer les hor-

reurs dont on l'a souillée? pourquoi dire que, par cet aveu, je m'associe aux idées et même aux forfaits des scélérats qui ont abusé du nom de la liberté, pour imposer à la France la tyrannie de la populace? Cette accusation n'est-elle pas injuste ?

— Eh bien ! répondit-elle d'un air affectueux , je reconnais que je suis allée trop loin. Mais, vous-même, êtes-vous plus juste en supposant que la haine de ces horreurs et l'espérance d'un meilleur avenir , soient incompatibles avec un bon caractère, un bon cœur...

— Je n'ai pas dit cela, repartit vivement Maurice ; ce serait une absurdité. Certes , personne n'est plus que vous , ennemie du nouvel ordre de choses ; c'est vous pourtant qui , à l'époque où ma jeune raison, égarée par l'excès du malheur, m'avait précipité dans le torrent des passions populaires , et confondu , un moment , parmi les rangs de ces hommes forcenés que j'exècre aujourd'hui,

c'est vous, Pauline, qui m'avez tendu un bras secourable, ainsi qu'à ma pauvre mère. J'ai lu ces paroles célestes, écrites de votre main : *Ce jeune homme est mon plus grand ennemi ; mais Dieu commande de faire le bien pour le mal.*

Et moi, Pauline ! moi ! je pourrais douter de votre cœur ? non ; s'il en est un dont la touchante bonté mérite mon adoration, c'est le vôtre assurément. Croyez-vous aussi que le mien n'ait pas été tendrement ému des regrets que vous avez donnés à ma mort supposée ? Ah rendez-moi plus de justice à votre tour ; mon ame en a été pénétrée, touchée, j'ai cru un moment au bonheur...

— Au bonheur ! répéta Pauline enchantée ; quoi ! vous attachiez alors l'idée du bonheur...

— Oui, interrompit Maurice avec ardeur, je me le figurais sous les traits d'une compagne jeune et belle, que le ciel ac-

cordait à mes vœux. Ce n'était pas la loi sévère du devoir qui la ramenait sous le joug conjugal, avec une secrète répugnance; sans orgueil, elle ne calculait pas froidement si le monde jugerait les convenances suffisamment observées dans l'échange qu'elle condescendait à faire d'un beau nom, contre un vain simulacre de titre. Non, loin d'apporter chez moi le regret du passé, avec ses grandeurs abolies, ni les rêves d'un avenir encore plein de dignités chimériques, et de frivoles honneurs, la compagne de Maurice plaçait la véritable convenance dans la simplicité d'une vie obscure, assortie à la modeste condition de son époux. Elle avait trop de bon sens pour désirer qu'à l'âge où l'oisiveté est si dangereuse, il renonçât à trouver, dans un travail utile à la société, l'emploi de l'activité surabondante de sa jeunesse; au contraire, elle l'encourageait à embrasser une profesion, et n'en trouvait

pas de plus noble que celle qui se propose pour objet la défense de l'opprimé, la protection du faible contre le fort, du pauvre contre le riche ; elle se formait une image touchante du bonheur domestique et des humbles vertus qui le fondent.

Pauline soupira, mais en même temps un sourire plein de grâce et un doux regard, corrigeait cette légère expression de regret : — Allons, je le vois bien, dit-elle, il faut tout décidément que madame Pierret soit la femme d'un avocat.

— Ce n'est pas assez, Pauline, reprit Maurice en rapprochant vivement son fauteuil du sien ; pour que le bonheur accompagnât madame Pierret sous le toit de son mari, il serait à désirer qu'il régnât entre elle et lui, un certain accord d'idées sur l'état actuel de la société, où ils sont appelés à vivre ensemble.

— Il faudra donc, répondit-elle d'un air timide, que ce bon et honnête mari, dont elle estime le caractère et reconnaît

la supériorité de lumières, consente à parler doucement à sa raison, sans trop heurter ses sentiments.

— Sans les heurter jamais, Pauline, repartit Maurice entraîné déjà bien loin de son but. Quel barbare pourrait concevoir l'idée de blesser un cœur aussi délicat? Non, la piété sincère, le respect professé pour d'augustes infortunes, me seront toujours sacrés. Je vous dirai bien plus, je partage ces sentiments. Les idées religieuses ne me sont pas étrangères, j'aime les consolations présentes qu'elles donnent, les espérances qu'elles offrent; une femme pieuse fera le reste.....

— Que de bonheur pour elle! s'écria Pauline avec ravissement.

— Mais ce n'est pas tout encore, continua Maurice en lui pressant la main; ce qu'il me reste à demander au sort est d'un prix tellement supérieur à mes yeux, que, sans cette dernière faveur, toutes les autres ne seraient rien pour moi. Oui, Pauline,

poursuivit-il avec feu, ma compagne sera l'objet de mon idolâtrie; je ne veux vivre que pour elle; pour embellir ses jours, je lui consacrerai tous les miens. Je la chérirai, je la chéris déjà de toute la puissance d'un cœur brûlant qui ne respire que tendresse, qui ne rêve que le bonheur d'aimer et d'être aimé. Jugez maintenant quelle serait ma destinée, grand Dieu! si en échange de cet abandon de mon existence entière, je n'obtenais que de l'estime pour les qualités de l'honnête homme, une froide soumission aux volontés de l'époux!..... Non, Pauline, plutôt expirer du regret d'avoir vu s'évanouir un songe trop séduisant au moment où j'ai pu le croire près de se réaliser; plutôt la mort qu'un mariage sans amour!

Intimidée par ce ton de véhémence si nouveau pour elle, Pauline, les yeux baissés, les joues et le front colorés de pourpre, tremblait d'une vive émotion, en écoutant

son mari dont la main continuait à presser doucement la sienne.

— Sans amour! répéta la vierge avec un embarras charmant; n'est-ce donc pas assez d'amour que cette tendre estime et cette déférence que vous dédaignez? Ma mère, continua-t-elle en regardant le portrait de la comtesse, ma bonne mère dont l'image semble sourire à son enfant et la bénir, n'avait pas pour mon père d'autre amour; et ce sentiment a suffi à leur bonheur. Je serai douce et soumise comme elle, soyez aussi bon que lui.

Ainsi arrêté brusquement dans son élan romanesque, et tout à coup désenchanté, Maurice avait cessé de retenir la main de Pauline qui la retira. Ses regards s'étaient de nouveau fixés sur le portrait du comte, dont la figure hautaine, et l'attitude orgueilleuse ne renouvelaient que trop de souvenirs pénibles et défavorables à mademoiselle de Quercy, dans le cœur de Maurice.

Il demeura quelques moments rêveur en considérant le tableau.

Ce silence prolongé embarrassait cruellement Pauline ; elle brûlait de le rompre et ne savait que dire. Se hasardant, à la fin, à lever les yeux sur Maurice, elle le vit tressaillir à l'aspect du ruban tricolore qui liait les armes du comte. Saisissant aussitôt ce moyen de ranimer l'entretien : —Oui, vous devez être étonné de voir, lui dit-elle en souriant, ces couleurs décorer le portrait de mon père.....

— Non, interrompit Maurice, vivement agité; ce n'est pas ce ruban, mais cette gourde.... et ces caractères gravés sur l'écorce.... Comment se trouve-t-elle en votre possession?

— C'est mon trésor le plus cher, répondit Pauline d'un ton animé. Mon père me l'a donnée en se séparant de moi pour la dernière fois; elle a été mouillée de ses larmes.

— Impossible! s'écria-t-il au comble de

la surprise. Ce chiffre, que vous voyez se compose des lettres du nom de madame Renaudot, enlacées avec celles du mien. C'était aussi mon trésor le plus cher, dans un autre temps, quand mon ame abusée...

— Comment! que dites-vous, Maurice? demanda Pauline avec une ardente curiosité; cette gourde?....

— Était la mienne, et c'est moi qui ai pris plaisir à y graver ces lettres. Je me le rappellerai toute ma vie.... Une nuit.... Que j'étais malheureux alors! Pauvre pêcheur....

— Un pêcheur! la nuit.... Achevez par grâce....

— Un émigré naufragé....

— Près de l'anse de la Croix-de-Fer? la veille de notre mariage?

— Oui.

— C'était mon père! il vous dut la vie! Vous avez été l'ange tutélaire de ma famille....

— Non, Pauline, vous êtes dans l'erreur;

vous ne me devez rien. Cet émigré s'appelait d'Alescourt....

— C'était mon père, vous dis-je, s'écria-t-elle hors d'elle-même. Il avait pris ce nom dans la crainte de nous compromettre. Ah ! Maurice, vous demandez que je vous aime, vous attachez du prix à mon amour ! Vous, le sauveur de mon père menacé de l'échafaud et que les bourreaux attendaient !.... Je le vis quelques moments après, continua Pauline avec feu : « Ma fille, me dit-il les yeux en pleurs, en me donnant cette gourde, garde-la toute ta vie ; efforce-toi de retrouver celui à qui elle appartient ; c'est un jeune homme pauvre, un simple pêcheur, mais jamais ame plus élevée, jamais plus noble cœur ne firent autant d'honneur à l'humanité. Il me croyait l'ennemi de son pays, de sa cause, le juge de son père, injustement condamné à mort; j'étais en sa puissance, il voulait me livrer... mais tout à coup, il apprend que ma tête

vient d'être mise à prix ; son ame généreuse se révolte. — Moi ! vendre le sang humain ! s'est-il écrié pénétré d'horreur ! Non, va-t-en ; je te hais, mais je ne te vendrai pas.

» — Prends ces deux cents louis, lui ai-je dit.

» — Jamais, m'a-t-il répondu, je ne me vends pas non plus ; garde ton or, et fuis à grands pas.

» — Je ne le puis, je meurs de fatigue et de faim.

» — Prends ce pain, repartit le jeune homme, prends aussi cette gourde ; ranime tes forces, et hâte-toi de t'éloigner, ou la mort va t'atteindre ici ; on te poursuit.... »

Pauline, en répétant ce récit de son père, parlait avec une ardeur inaccoutumée ; ses yeux brillaient de plus d'éclat, son geste était animé, pittoresque ; Maurice émerveillé n'en croyait pas le rapport de ses

sens. Elle était si belle, si touchante! les transports du jeune amant allaient jusqu'au délire.

— Et c'était vous, Maurice! continua-t-elle avec enthousiasme; vous, que depuis si long-temps appelaient tous mes vœux! pas un seul jour de ces trois dernières années ne s'est passé sans que le libérateur de mon père ait occupé ma pensée; ce bon père m'avait dit:

« Ma fille, si jamais tu le retrouves, partage ta fortune avec lui; qu'il soit ton ami, ton frère; aime-le par amour pour moi. »

— Oui, je vous aime, Maurice, ajouta-t-elle en lui tendant les bras. Je vous aime, mon mari....

Il s'y précipita; elle sanglotait et lui rendait innocemment ses brûlantes caresses.

— Ton mari! s'écriait le trop heureux Maurice; je suis ton mari, et tu m'aimes!

— Oui, Maurice, de toute la tendresse

de mon cœur.... Mais, reprit-elle en se dégageant de ses bras, et en lui montrant l'image de la Vierge, avec une modeste rougeur et un sourire plein de charmes : est-ce ici le lieu.....? impies que nous sommes! et avant d'avoir renouvelé nos serments au pied de ce même autel où Dieu les a reçus!

— Renouvelons-les donc à l'instant même, s'écria Maurice.

— Non, monsieur, répondit-elle en attachant sur lui un regard caressant qui acheva de l'enivrer d'amour; non, mais demain matin, tout sera prêt dans cette chapelle; voici la nuit, séparons-nous; Maurice, votre femme vous aime.

Il la pressa une dernière fois sur son cœur : — Oui, à demain, dit-il, transporté de bonheur; tu es à moi, tu m'aimes. A demain donc, et pour toute la vie! mais que cette nuit va me paraître longue! Adieu ma Pauline..... ma femme! adieu, à demain.

CHAPITRE LIII.

Lettre de Marie Roques à madame de Maufrêne.

Quelle nouvelle vous me mandez, ma chère enfant! Quoi! mon fils avait été marié à l'autel par le vieux curé de Noyelles, avec mademoiselle de Quercy! Et vous voulez que j'en remercie le ciel! Est-il donc possible que je perde, sans d'amers regrets, l'espérance de vous donner le doux nom de fille, à vous qui aimiez tant mon Maurice, et qui étiez si digne de son amour? Non je ne puis me réjouir de cet événement; il me désole au contraire..... mais Dieu commande, je me soumets.

Soyez sans inquiétude : je n'avais fait aucune confidence à la mère Sainte-Agnès.

Je savais trop combien elle et ses religieuses se seraient affligées de vous voir disposée à contracter un engagement qui devait vous faire renoncer au voyage d'Espagne qu'elles désirent avec ardeur. Elles ignorent le mystère de notre entretien à Saint-Valery.

Je n'en ai rien dit, non plus, à mon fils, lors de sa dernière et rapide apparition à Saint-Blimont. La lettre que je lui avais adressée, sous votre couvert, au château de Saurelle, pouvait seule lui révéler vos sentiments ; mais madame votre tante vous ayant renvoyé cette lettre, brûlez-la, et il ne restera plus au monde aucune trace du secret que vous avez déposé dans mon sein ; il doit y mourir avec moi.

Vous le voulez absolument, ma chère enfant, j'écris à Maurice dans les termes mêmes que vous me dictez, pour le presser, pour le conjurer de se réconcilier avec sa femme. J'ajoute, puisque vous l'exigez, que la félicité de mes vieux jours dépend de l'accomplissement de ce devoir qui lui est

imposé par l'honneur et par la religion.

Mais c'est tout ce que je puis faire; non, malgré toutes vos instances, je n'irai point à Abbeville, parler de mon bonheur à Maurice, quand je suis accablée de chagrin; ma rougeur et mes larmes me trahiraient. Je laisse donc partir seules nos vénérables sœurs. Elles arriveront demain soir chez vous, avec des passeports bien en règle pour Bayonne, que nos amis de Saint-Valery leur ont délivrés sans difficultés. Elles espèrent que, de votre côté, vous et le cher M. Remy, vous aurez achevé tous vos préparatifs; et que rien ne vous empêchera l'un et l'autre de vous mettre en route après demain de grand matin, avec elles, pour Amiens.

Ainsi je ne vous verrai plus, et c'est un dernier adieu que je vous fais ici, ma chère enfant! Mon cœur se déchire en répétant ce mot : Adieu, adieu, que les bénédictions du ciel vous accompagnent.

MARIE ROQUES.

CHAPITRE LIV.

Le mariage.

M. Remy était un ancien chanoine qui entretenait une correspondance active avec plusieurs de ses confrères retirés en Espagne, et qui avait pu négocier ainsi l'admission de madame de Vaufrêne et des religieuses ses amies, dans le couvent de *Las Huelgas* de Burgos. Caché durant plus de deux ans chez la mère Sainte-Agnès, très protégée alors à Amiens, ce bon ecclésiastique devait, depuis quelque temps, aux soins d'Adrienne, une retraite non moins sûre à Abbeville.

Directeur spirituel de Pauline, et le

seul ecclésiastique qu'elle connût dans la ville, il lui avait promis de renouveler la cérémonie de son mariage dont il ne subsistait aucun acte. Aussi, le lendemain de sa réconciliation avec Maurice, n'eut-elle rien de plus pressé que de sortir au point du jour, suivie de sa fidèle nourrice Mariette, et d'aller en faire part à M. Remy. La vieille hôtesse du chanoine la reçut d'un air affligé : — Hélas, lui dit-elle, on l'a déjà envoyé chercher de la part de madame de Vaufrêne.

— Est-elle donc retombée malade ? demanda Pauline avec inquiétude,

— Il n'y a pas d'apparence, répondit l'hôtesse ; puisqu'elle part ce matin pour son grand voyage avec M. Remy et les saintes religieuses...

Pauline n'en voulut pas entendre davantage, et courut aussitôt chez Adrienne. Elle vit en effet au milieu de la cour, un grand chariot couvert, tout garni de bancs, et dans lequel ces dames s'occu-

paient à ranger des paquets. Plus loin, la Mère Sainte-Agnès et M. Remy, causaient à voix basse, d'un ton fort animé. Pauline les interpella du ton du reproche :

— Est-il bien possible, leur dit-elle, que vous ayez voulu me quitter ainsi, et pour toute la vie, sans m'embrasser, sans me bénir !...

— Le tort n'en est pas à nous, ma chère fille, répondit vivement la religieuse; madame de Vaufrêne, pour éviter le petit chagrin des adieux, nous avait imposé cette douloureuse privation. Je ne lui ai jamais vu montrer autant d'opiniâtreté sur aucune chose du monde...

— Ne perdons pas de temps en explications inutiles, dit le chanoine à Pauline; grâce au Ciel vous voici, et vous êtes instruite de tout, sans que votre amie puisse accuser aucun de nous, de la plus légère indiscrétion. Aidez-nous maintenant à retarder, au moins d'un jour, ce voyage qu'elle s'obstine à vouloir entreprendre à

l'instant même, dans un état de santé fort alarmant.

— Qu'est-il donc survenu de nouveau? demanda Pauline étonnée ; je l'ai laissée hier parfaitement bien portante, et très gaie.

— Je ne suis point la dupe de cette gaîté-là, repartit le chanoine ; elle a un caractère d'exaltation qui ressemble au délire de la fièvre, et je n'aime pas davantage cette toux sèche et continuelle qui fatigue beaucoup la malade. Je remarque aussi des mouvements brusques et convulsifs. Tout cela me paraît de mauvais augure.....

— Bonté du Ciel ! s'écria la Mère Sainte-Agnès ; croyez-vous donc réellement qu'elle soit en danger ?

— Je ne sais trop qu'en dire, ma chère sœur ; bien qu'elle se couvre, avec un soin extrême, de vêtements fort épais, j'observe, surtout depuis quelques jours, que la maigreur fait des progrès rapides ; je sais qu'elle ne prend aucune nourriture,

quoique j'aie condamné cette austérité inutile. Enfin, pour prononcer avec un peu de certitude, il serait nécessaire de voir son visage; mais ce voile qu'elle refuse de lever...

— C'est un vœu qu'elle a fait à la Vierge, M. Remy; et depuis trois jours qu'elle l'a prononcé, sa femme de chambre elle-même, ne l'a pas vue sans voile. Elle ne doit plus se découvrir avant notre arrivée en Espagne.....

— N'importe, interrompit Pauline, je vous réponds du moins qu'elle ne partira pas aujourd'hui. J'étais allée chez vous, M. Remy, pour vous annoncer que je suis tout-à-fait réconciliée avec mon mari, et qu'il a été le premier à demander que notre union fût de nouveau bénie ce matin même. Certainement Adrienne ne voudra point s'éloigner avant d'avoir assisté à cette cérémonie, objet de tous ses vœux.....

— Dieu soit loué! s'écria la religieuse, j'étais bien assurée que vous rendriez enfin

justice à notre Maurice. Cette bonne nouvelle va combler de joie madame de Vaufrêne.

— Elle en sera satisfaite, ajouta le chanoine, et rien ne pouvait venir plus à propos. Allez donc lui apprendre cet heureux événement, qui ne manquera pas de la déterminer à rester; nous allons vous rejoindre tout à l'heure, la mère Sainte-Agnès et moi.

Pauline monta légèrement à la chambre d'Adrienne.

— Méchante, lui dit-elle en entrant, aurais-tu bien pu te résoudre à te séparer ainsi de moi? mais je te déclare que tu ne partiras pas; premièrement tu es malade...

— Point du tout, interrompit Adrienne, je me porte à merveille.

Elle s'avançait en même temps vers Pauline d'un pas chancelant; mais un accès violent de toux, la força de s'arrêter et de s'asseoir.

— Ce n'est rien, ajouta-t-elle avec

effort, un peu d'irritation à la poitrine.

— Dis plutôt un rhume affreux que tu as gagné dans le repaire de ces bandits.....

Adrienne tressaillit : — Tu vois bien que tu as du frisson, reprit Pauline en s'asseyant à côté d'elle. Allons tout décidément, il faut rester; je ne souffrirai pas que tu te mettes en route dans cet état. Et d'ailleurs toi-même tu ne le voudras pas quand tu sauras ce que je viens t'apprendre. Réjouis-toi, mon Adrienne, tout a réussi au gré de tes désirs. Nous nous sommes entendus à merveille, Maurice et moi. Il veut que je m'appelle madame Pierret; eh bien! je serai madame Pierret; c'est son nom, j'en suis fière, je m'honore de le porter. Figure-toi poursuivit-elle avec véhémence, que ce jeune pêcheur de Noyelles dont je t'ai parlé cent fois, et qui a sauvé mon père de l'échafaud, qui l'a nourri de son pain et lui a donné sa gourde; cet ange gardien de ma famille, que je chérissais tant avant de le connaître, et que j'appelais

de tous mes vœux.... c'était Maurice. Ah ! chère amie, je t'avais dit que j'estimais ses bonnes qualités, était-ce donc là tout ce que méritait un homme tel que lui ? De l'estime! une froide estime pour Maurice! Non, non; maintenant j'aime sa personne ; oui, Adrienne , j'aime mon mari de toute mon ame ; plus que ma vie. Je lui en ai fait l'aveu, je me suis jetée dans ses bras... que n'as tu vu avec quelle ardeur il m'a pressée sur son sein! quels noms charmants il m'a prodigués ! que sa tendresse était passionnée ! et comme je la partage ! Adrienne, qu'il est doux d'être aimée ainsi ! Que je suis heureuse! et notre bonheur est ton ouvrage , tu dois bien en jouir , mon amie.....

L'arrivée de M. Remy et de la mère Sainte-Agnès, interrompit Pauline. — Vous voilà bien contente, ma chère fille, lui dit la religieuse; nous restons donc?

— Non, répondit madame de Vaufrêne en se levant brusquement. Partons, ma-

dame ; je suis prête. Adieu, Pauline, adieu.

— Mais nos amis ne te pressent pas de partir, repliqua-t-elle avec force. Tout au contraire, ils sont d'accord avec moi pour s'opposer à ce prompt départ. Tu ne m'as pas laissé finir. Il faut que M. Remy renouvelle la bénédiction de mon mariage ; j'ai promis à M. Pierret que la cérémonie aurait lieu ce matin. Il est encore indispensable que ce soit toi qui me conduises à l'autel, et me serves de mère.....

— Que me demandes-tu, bon Dieu ! murmura madame de Vaufrêne en retombant sur son fauteuil.

— Rien que de fort naturel, répondit M. Remy ; pour ma part, j'ai pris l'engagement sacré de célébrer cette cérémonie indispensable ; et je ne connais dans la ville aucun autre ecclésiastique non assermenté, qui puisse me suppléer. De votre côté, vous êtes ici la seule parente de votre jeune amie ; de qui réclamerait-elle l'assistance dans cette occasion solennelle, si vous lui re-

fusiez la vôtre? Maintenant, continua-t-il d'un ton sévère, je vous demande quel motif raisonnable vous pouvez alléguer pour justifier cet empressement de vous mettre en route ce matin, à l'instant même, quand votre présence et la mienne sont nécessaires ici? lorsque d'ailleurs votre santé...

— Ma santé est excellente, M. Rémy....

— Et pourtant, madame, reprit-il avec un tendre intérêt, vous avez à peine la force de prononcer ce peu de mots; vous tremblez comme dans l'accès de la fièvre. Souffrez que j'interroge votre pouls.

— Non, monsieur, répondit-elle avec impatience en retirant sa main; en vérité, c'est vous qui me tuez: quelle persécution!

— Voilà une réponse bien dure, ma chère fille, observa la mère Sainte-Agnès étonnée. Je ne reconnais plus votre caractère si doux et si égal. Il faut que vous souffriez beaucoup.....

— Réellement, repliqua-t-elle en éclatant de rire, c'est une chose singulière que cette conjuration de tous mes amis pour me persuader que je suis malade, quand je me sens si bien.....

Un nouvel accès de toux plus fort que le premier, lui coupa la parole. Elle porta son mouchoir à sa bouche, et le retira teint de sang, en répétant avec gaîté : — Je suis bien, tout-à-fait bien, je vous assure.

Le chanoine fit remarquer d'un air sombre à la religieuse ce signe effrayant qui avait échappé à l'attention de Pauline.

— En tout cas, reprit-il avec fermeté, je déclare que, lié par ma parole, je ne partirai pas avant d'avoir donné la bénédictirn nuptiale à ces jeunes gens.

— Rendez-vous à une si bonne raison, ma fille, ajouta la religieuse. Aussi bien cette cérémonie ne peut nous retarder longtemps. Rien n'est plus facile que de la faire ici, tout-à-l'heure, car nous avons dressé

là-bas un autel dans le salon, afin d'assister, avant de nous mettre en route, au saint sacrifice que doit célébrer M. Remy.

— Un autel! s'écria Pauline ravie de joie, et M. Remy a ici ses habits sacerdotaux! Quel bonheur, je cours chez moi, écrire un mot à M. Pierret. Il viendra de son côté; et je serai bientôt de retour.

Elle sortit; le chanoine la suivit en faisant connaître à la mère Sainte-Agnès, par un signe, qu'il désirait l'entretenir en particulier. A peine l'eut-elle rejoint dans l'antichambre, qu'il lui dit tout bas rapidement: — Les symptômes deviennent de plus en plus alarmants. Tâchez d'obtenir qu'elle se mette au lit. De mon côté, je ne manquerai pas de prétextes pour retarder la cérémonie jusqu'à demain. Le tuteur de Pauline est parti; Maurice n'a pas le consentement de sa mère; enfin nous gagnerons du temps, et nous verrons ce que dira le médecin, qu'il faut faire appeler sur le champ.

La mère Sainte-Agnès, en rentrant dans la chambre, trouva madame de Vaufrêne agenouillée par terre devant une image de la Vierge; et plus d'un quart d'heure s'écoula sans qu'elle changeât d'attitude; durant cet intervalle, le temps, jusqu'alors incertain, devint tout à coup très orageux.

— Allons, dit Adrienne d'une voix ferme en se relevant; tout est prêt, Maurice, partons. Ce ciel serein nous promet le plus charmant voyage.... Et ce beau soleil d'automne....

— Que dites-vous là, bon dieu! interrompit la religieuse, au comble de la surprise; et que parlez-vous de M. Maurice et du beau temps qu'il fait? Voyez, il est affreux au contraire. La pluie bat maintenant les vitres avec violence.

Adrienne leva vivement la tête, et la laissa retomber avec lenteur sur son sein gonflé de soupirs. Des larmes mouillèrent son voile.

— Vous n'êtes pas bien, ma fille, reprit

la mère Sainte-Agnès d'un ton caressant. Soyez docile; et souffrez que je vous aide à vous étendre sur votre lit.

— Non, non, répondit-elle avec accablement. Ce mariage.... tout semble conspirer.... je dois.... je veux accepter cette croix....

— Quelle croix? mon enfant; pouvez-vous bien donner ce nom à une légère contrariété? Surtout quand il s'agit d'une cérémonie aussi sainte, et que vous-même avez tant désirée....

— Il suffit, ma mère. L'autel est-il préparé?

— Oui ma fille.

— Allons-y prier, ma révérende mère.

— Il n'est pas temps encore, ma chère Adrienne. Essayez, je vous prie, de reposer un moment. Je viendrai vous avertir quand on sera réuni là-bas.

— Non répondit-elle avec résolution, en s'appuyant sur le bras de la religieuse. Il faut absolument que j'assiste à ce ma-

riage.... Descendons sur le champ. Je m'en sens la force en ce moment.... Plus tard, je ne répondrais pas de le pouvoir. Venez, ma mère, soutenez-moi, mais surtout qu'on se hâte.

Arrivée au salon, avec l'aide de la mère Sainte-Agnès, Adrienne alla s'agenouiller à quelque distance de l'autel, sur un prie-dieu, où elle resta long-temps absorbée dans une profonde méditation, les yeux fixés sur la croix. Personne n'osa l'interrompre.

Le chanoine, à qui la religieuse venait de rapporter sa dernière conversation avec madame de Vaufrêne, ne douta plus que la violence de la fièvre n'eût provoqué un nouvel accès du délire dont il avait observé déja quelques symptomes avec une vive inquiétude. Dans cet état d'irritation, il pouvait être dangereux de choquer trop ouvertement l'idée fixe de son départ qui l'occupait depuis quelques jours; monsieur Remy attendait donc avant de

prendre un parti, l'avis du médecin qui par malheur ne s'était pas trouvé chez lui, et qu'on cherchait avec empressement dans toute la ville.

Après une heure environ de cette attente inutile, M. Remy reçut le billet suivant, de Pauline.

« Mon cher monsieur, j'ai trouvé en rentrant chez moi, mon nouveau tuteur ; c'est M. Lambert, de Rouen, grand ami de feu M. d'Aurigny dont il est l'exécuteur testamentaire. Arrivé hier au soir de Paris, où l'assemblée de ma famille a eu lieu, M. Lambert est descendu chez Me Cartinet ; mon mari lui a parlé de notre réconciliation : il en est enchanté, et désire que le renouvellement de notre mariage soit célébré sur-le-champ. Les affaires de la succession de M. d'Aurigny, le forçant de partir pour Caen aujourd'hui même, mon tuteur veut nous emmener jusqu'à Saint-Blimont, mon mari et moi. Il me présentera ainsi lui-même à madame Pierret ma

belle-mère, chez laquelle nous passerons un jour; puis, nous reviendrons nous établir avec elle, au château de Ponteuil.

» M. Cartinet sera le témoin de mon mari qui a le consentement écrit de sa mère. Je vous envoie cette pièce avec une note de M. Lambert, laquelle contient nos noms avec tous les documents nécessaires pour dresser l'acte de la célébration. Il vous prie de le préparer sur-le-champ, afin que rien ne nous retarde. Les chevaux sont commandés, nos préparatifs terminés; nous serons dans un quart d'heure au plus, à l'hôtel de Luxeux, d'où nous partirons tous ensemble à la suite de la cérémonie et après avoir embrassé Adrienne.

PAULINE DE QUERCY. »

Le chanoine s'empressa de communiquer cette lettre à la Mère Sainte-Agnès : — Vous voyez, lui dit-il, que nous n'avons plus aucun prétexte pour retarder ce mariage.

— A la bonne heure, répondit-elle;

puisque madame de Vaufrêne s'obstine à y assister, le plus tôt sera le mieux. Le médecin va sans doute arriver avant la fin de la cérémonie, et nos efforts réunis sauront bien alors la contraindre à se mettre au lit. Quant à moi, j'aimerais mieux renoncer tout-à-fait à ce voyage, que de le lui voir entreprendre dans l'état où elle est. Je viens d'essayer encore de lui parler; la pauvre enfant n'écoute rien. Le frisson a redoublé, ses membres sont tremblants à faire peur, et elle prononce des paroles inintelligibles.

— C'est comme ce matin, observa le chanoine en rougissant; et que disait-elle tout à l'heure?

— Des mots sans suite parmi lesquels j'ai cru reconnaître ceux-ci : Je l'aimais trop... C'est une grande faute... Mais quel châtiment... mon Dieu!...

— Cela ne signifie rien du tout, interrompit M. Remy; n'a-t-elle prononcé

le nom de personne? ajouta-t-il avec une inquiétude mal dissimulée.

—De personne, répondit la Mère Sainte-Agnès.

— Au reste, reprit-il d'un ton plus assuré, cette circonstance est fort indifférente; car tout cela est l'effet du délire, et pas autre chose. Il faut absolument la faire transporter dans sa chambre à l'instant même.

— Nous l'avons essayé, mes sœurs et moi, répliqua la religieuse; mais elle a poussé des cris aigus, en répétant avec force: « Non! c'est ici que je dois expirer. Mais pourquoi tant tarder; qu'il vienne! que je le voie encore une fois; j'ai besoin de ce dernier coup pour mourir». Elle est ensuite retombée dans l'immobilité, toujours agenouillée, et priant tout bas. Au moment où je l'ai quittée, elle venait de murmurer: « Mon pauvre cœur est brisé... mais tu m'entends, ô mon Dieu, je te rends

une ame exempte de toute autre offense. » Je le crois bien, continua la religieuse en pleurant, c'est véritablement un ange sur terre.

— Son état m'épouvante, reprit M. Remy ; hâtons-nous donc ; je ferai la cérémonie sans messe, le plus vite qu'il sera possible, et je vais aller dresser cet acte que je remettrai tout signé à M. Lambert. Mais ce médecin ! qui peut donc le retenir ainsi ? Envoyez de nouveau, et de tous côtés à sa recherche.

Quelques minutes après, tout était disposé, et M. Remy venait de monter à l'autel revêtu de ses habits sacerdotaux, lorsque l'on entendit le bruit d'un carrosse qui s'arrêta devant le perron. Bientôt Pauline entra, vêtue en blanc ; une guirlande de fleurs d'oranger couronnait sa tête ; les regards modestement baissés, le front coloré d'une pudique rougeur, elle s'avançait, éblouissante de beauté, entre M. Lambert

et Maurice, dont la figure rayonnait de joie.

Cartinet les suivait en leur parlant très haut; mais à la vue du prêtre à l'autel, du recueillement des religieuses, et de madame de Vaufrêne agenouillée dans l'attitude de la prière, il se tut, et le plus profond silence régna dans la salle. M. Remy fit signe aux époux d'avancer avec leurs témoins, et la cérémonie qui commença sur-le-champ, s'empara tellement de l'attention des mariés, que ni l'un ni l'autre ne remarqua d'abord qu'Adrienne n'était pas auprès de son amie.

Toutefois, lorsque l'on étendit un voile sur leurs têtes, Cartinet prononça le nom de madame de Vaufrêne, en la cherchant de l'œil dans le groupe des femmes. Pauline tremblante, et tout occupée des paroles du prêtre, n'entendit rien; mais Maurice frappé du mouvement de Cartinet, se retourna comme lui. Son regard

rencontra celui de la mère Sainte-Agnès qui lui sourit, et lui montra la jeune femme enveloppée de son voile, et en oraison sur son prie-dieu. En même temps, la religieuse faisait comprendre à Maurice, par un geste expressif, qu'il ne fallait pas la troubler.

Au moment où, interrogé par M. Remy, Maurice répondit le mot *oui*, avec un accent passionné, la tête d'Adrienne tomba sur le pupitre placé devant elle. Étonnée, la Mère Sainte-Agnès lui demanda tout bas, si elle ne se trouvait pas plus mal. Point de réponse; ses mains jointes soutenaient son front; la prieure les saisit, et les sentant glacées, elle ordonna aussitôt à ses religieuses de se lever et de former autour de leur amie, un groupe qui la dérobât à tous les yeux.

Cependant, le chanoine ayant achevé la bénédiction nuptiale, alla prendre sur une table, près de l'autel, l'acte qui en consta-

tait la célébration. Il tournait le dos à l'assemblée ; la Mère Sainte-Agnès s'avança vers lui d'un pas rapide, et lui dit quelques mots à l'oreille. Il pâlit : — Contenez-vous, ajouta-t-elle très vite, et emmenez tout le monde.

M. Remy remonta lentement à l'autel, sans se montrer aux assistants ; et après avoir prié un instant, quand il se retourna, on ne découvrait plus sur sa figure imposante aucune trace d'agitation. Il descendit les degrés et pria les jeunes époux de venir dans une pièce voisine pour y signer l'acte avec leurs témoins.

— Où donc est Adrienne, demanda Pauline surprise de ne point la voir.

— Suivez-moi, répondit gravement M. Remy.

Ils sortirent tous; la porte du salon se referma derrière eux.

— Madame de Vaufrêne ne vient donc

pas signer avec nous? dit Maurice d'un air chagrin.

— Il n'en est pas besoin, répliqua le chanoine en lui remettant le papier; l'acte est souscrit par moi; vous remplirez à loisir cette formalité à Saint-Blimont, ainsi que ces messieurs. Rien ne vous retient plus ici.... Épargnez à madame de Vaufrêne de pénibles adieux....

— Au nom du ciel, monsieur, interrompit Maurice avec chaleur, souffrez que je lui parle une dernière fois; que sa bouche me confirme l'assurance que ses lettres m'ont tant répétée. J'ai besoin de lui entendre me dire qu'elle est heureuse....

— Peut-elle l'être sans nous? ajouta Pauline les yeux en pleurs.

— Elle est heureuse, madame, répondit le chanoine d'un ton solennel. Oui, notre amie jouit maintenant de tout le bonheur auquel il lui fut permis d'aspirer. Allons,

continua-t-il avec un sourire forcé, montrez-vous tous deux plus raisonnables, mes enfants, et ne ternissez point l'éclat de ce beau jour par des larmes de sinistre augure. Vous ne devez en verser aujourd'hui que de joie.

— Oui, dit vivement Pauline, M. Remy a raison, écartons tout funeste présage. Que chacun de nous suive avec docilité la voie dans laquelle Dieu l'a conduit. Adrienne a toujours soupiré pour la paix du cloître et la sainteté de la vie religieuse, c'est là que le bonheur l'attend ; il serait impie de blâmer, de contrarier sa vocation. Non, ne pleurons pas, continua-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, et en se retournant vers la porte du salon ; non, nous sommes trop heureux.... mais te quitter ainsi pour la vie, mon Adrienne... et sans t'embrasser encore! Ah! réponds seulement à ma voix, dis que tu nous bénis....

— Adieu, chère Adrienne, ajouta Maurice non moins ému. Adieu! jusqu'à notre dernière heure nous penserons à vous, nous vous aimerons....

— Par là corbleu! s'écria Cartinet en les entraînant; vous êtes des enfants. Allons, monsieur Lambert, partons, il se fait tard.

La voiture les attendait au bas du perron. Les deux tuteurs, après y avoir fait monter les jeunes époux, ainsi que la nourrice de Pauline, s'y placèrent à leur tour; et quatre vigoureux chevaux les entraînèrent en galoppant, au bruit joyeux des coups de fouet des postillons tout couverts de bouquets et de rubans.

M. Remy s'empressa de rentrer dans le salon. Un spectacle douloureux frappa ses regards. Adrienne, sans voile, entourée des religieuses, la tête renversée sur le dos d'un fauteuil, suivait d'un œil mourant la voiture. Le sourire errait sur ses lèvres entr'ou-

vertes ; elle avait entendu les dernières paroles de Maurice.

— Mon père, dit-elle au saint prêtre d'une voix à peine intelligible, votre bénédiction et le pardon du ciel....

Il pria sur l'infortunée ; elle porta la main à son sein, et en tira un paquet de lettres. C'étaient celles de Maurice ; elle les regarda quelques moments encore avec amour. Puis, après un long soupir, ses yeux s'éteignirent pour jamais. La mère Sainte-Agnès acheva pieusement de les fermer, et la recouvrit de son voile.

Les sanglots éclatèrent alors ; et toutes les religieuses tombant à genoux, implorèrent le ciel pour leur amie.

— Ah ! ne la pleurons pas, s'écria le bon Remy en fondant lui-même en larmes ; son ame divine habite maintenant un séjour plus digne d'elle.

Le lendemain, les restes d'Adrienne furent transportés au château de Luxeux, et

inhumés dans le caveau de l'église où reposait sa mère. Madame de Saurelle, héritière de ce domaine, y offrit un asyle à la mère Sainte-Agnès et à ses religieuses, ainsi qu'à leur vertueux directeur.

Maurice et Pauline, établis à Ponteuil, les croyaient parties pour l'Espagne avec madame de Vaufrêne. On leur cacha la triste vérité pendant plus d'une année qu'ils passèrent dans ce beau séjour, sans être tentés de retourner une seule fois à la ville. Rien ne troubla donc le bonheur des premiers temps de leur union.

Bientôt la mort de Benoît Pierret les délivra d'un ennemi implacable que le pardon ni les bienfaits n'avaient pu désarmer. Sa veuve retirée dans une petite ville du midi, put continuer à faire la grande dame, grâce à la générosité de Maurice; et le bonhomme Mirot dont les ressentiments étaient calmés, consentit à

y aller partager avec elle son aisance dont il n'avait plus à rougir.

Madame Renaudot s'établit à Paris où elle acheva de s'avilir et de perdre tout droit à l'intérêt de Maurice et de Pauline, qui pourtant lui rendirent encore souvent d'utiles services, mais ne la revirent jamais.

Cartinet passa le reste de sa vie à plaider et à disputer; rompant des lances envers et contre tous, même pour combattre ses propres opinions quand un autre les exprimait en sa présence. Saint-Elme son gendre, dont le cœur n'était pas corrompu, se corrigea de ses travers d'esprit. Il lui fut aisé de prouver à Maurice qu'il était resté complétement étranger au crime de Joseph Pinson. Du reste, ce jeune homme se livra au travail, et sa conduite lui mérita l'estime des honnêtes gens. Mais Rose ne lui pardonna jamais de ne l'avoir pas élevée au rang de marquise.

Quant à Marie Roques, honorée, chérie par Pauline comme sa propre mère, elle lui rendit tendresse pour tendresse; et l'amour de Maurice pour ces deux femmes idolâtrées, s'accrut de tout celui qu'elles avaient l'une pour l'autre.]

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTE.

NOTE (*a*), PAGE 138.

(*a*) Le discours prononcé à cette époque, à l'assemblée du château de Bourmont par le comte de Châtillon, a été recueilli par un témoin oculaire que cite le général Savary, dans son intéressant recueil de pièces officielles, intitulé : *Guerres des Vendéens et des Chouans.* On trouve ce discours tome V, page 321. En voici les passages les plus remarquables :

« Les prêtres, ministres d'un Dieu de paix, ministres d'une religion qui saisit l'homme dès son berceau pour le conduire au trépas, avaient contracté l'obligation d'aider vos chefs de tous leurs moyens. Qu'ont-ils fait ces hommes dévorés d'orgueil et d'ambition? Ils ont écouté *leur rage et leurs passions. Ils ont prêché l'effusion du sang, au lieu des principes de vertu. Ils ont oublié la véritable cause; ils ont fait arrêter les voitures publiques, les postes, assassiner les voyageurs, ainsi que tous les hommes en place*, qu'il eût été facile d'attacher à la bonne cause. Toutes les communications ont été rompues. Le parti s'est trouvé ruiné et presque réduit aux abois. Les efforts des Anglais ont été presque nuls.

» Messieurs les ecclésiastiques, je vous annonce, au nom de l'assemblée que j'ai l'honneur de présider, que votre conduite excite le mécontentement général. Je vous défends en son nom de vous mêler de toute autre chose que de votre ministère. Je vous annonce, en outre, qu'il ne vous sera plus loisible de vous présenter aux assemblées du conseil sans invitation. *Je vous invite à vous retirer.* »

Il est curieux de comparer la rude franchise de ce langage, et les accusations qu'échangeaient alors entre eux les défenseurs *du trône et de l'autel*, avec les paroles caressantes, les louanges emphatiques, les congratulations réciproques qu'ils se prodiguèrent depuis, à la suite d'un triomphe auquel ni les uns ni les autres n'avaient réellement concouru. Mais dans ce temps-là le sacerdoce et la *chouannerie*, la Vendée et l'émigration, *lavaient leur linge sale en famille*, selon l'expression de Napoléon ; et ils ne s'épargnaient pas les plus dures vérités. Il faut lire, dans le recueil du général Savary, les reproches amers et les injures sanglantes de l'abbé Bernier et de Stoflet à Charette, de Charette à Stoflet et aux *Chouans*, et des *Chouans* à ceux-là, de Puisaye à tous ! quelles violences ! que de fiel, que de fureurs !

Sans doute quelques hommes ont déployé un noble caractère, du courage et de la générosité, et fait loyalement une guerre véritable à la république, dans la Vendée proprement dite, au sud de la Loire ; la France entière a adopté la gloire du preux et chevaleresque Lescure, et surtout du magnanime Bonchamps qui, mourant de la main des républicains, demanda et obtint la vie de quatre mille prisonniers renfermés dans une église et contre lesquels des canons chargés à mitraille étaient déjà braqués. D'autres guerriers encore, se montrèrent aussi généreux que braves, parmi les Vendéens ; mais parmi les *Chouans*, l'histoire n'a recueilli aucun nom honorable ; elle ne cite aucun fait digne de mémoire, pas un homme distingué. Tout y est petit, obscur et hideux.

FIN DE LA NOTE.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

		Pages.
Chapitre XXXIX.	Départ de Maurice et de madame de Vaufrêne pour le château de Saurelle	1
XL.	La tourbière du marais . .	25
XLI.	Madeleine Tout-Cheveux.	52
XLII.	La cabane.	70
XLIV.	Résignation de Pauline. .	96
XLV.	Nouvelles hésitations de Pauline. — Elle accepte son sort avec joie . . .	114
XLVI.	Délivrance de Maurice et de madame de Vaufrêne.	135
XLVII.	Désespoir de Cartinet. . .	164
XLVIII.	La veuve.	184
XLIX.	Le meurtre dans le bois de Pandé.	203
L.	Un peu de jalousie, un peu d'amour..	226
LI.	Beaucoup d'amour.. . . .	239
LII.	La gourde du pauvre pêcheur de Noyelles. . .	251
LIII.	Lettre de Marie Roques à Madame de Vaufrêne. .	277
LIV.	Le Mariage.	280

30e RÉGIMENT.

A Mézières.

Colonel,	Ligneau (Pierre-Vincent) O※, 5 *mai* 1841.
Lieutenant-colonel,	D'Hugues (Louis-Joseph-Fred.), ※, 24 *avril* 1845.
Chef de bataillon,	Simonet (Koskiusco) O※, 10 *juin* 1839.
— —	Grust (Jean) O※, 27 *août* 1839.
— —	Foiret (Jean-David) O※, 14 *juin* 1844.
Major,	Bou Susbielle (Bernard), 8 *nov.* 1846.
Capitaine adjudant-maj.,	Carbonnier (Eugène-Joseph), 26 *avril* 1837.
— — —	Payen (Olivier) ※, 19 *fév.* 1839.
— — —	Felker (Charles-Mathieu-Adolphe), 12 *mars* 1843.
Capitaine-trésorier,	Rouillard (Pierre-Charlemagne-Ant.) ※, 14 *sept.* 38.
Capitaine d'habillement,	Pion (Camille), 26 *janv.* 1845.
Adj. au trés. (s.-lieut.),	Dubois (Nic. Charles-Vict.) *dit* Viard, 14 *juin* 1844.
Porte-drap. (sous-lieut.),	Pouyanne (Mathieu), 27 *avril* 1844.
Lieutenant d'état-maj.,	De la Chevardière de la Grandville.
Chirurgien-maj. de 2e cl.,	Jullienne, *D.*, 21 *avril* 1844.
Aide-maj. de 2e cl.,	Tribout, *D.*, 19 *juill.* 1845.
— *commissionné*,	Deschamps, 9 *oct.* 1846.

Capitaines.

Morlet (P. J.) [empl. au rec.] ※, 5 *nov.* 30
Castoul (Félix) ※, 12 *déc.* 1830.
Déchizelle (Michel) ※, 9 *déc.* 1831.
Moniot (Claude-Épiph.) ※, 15 *fév.* 33.
Lalanne (Pierre) ※, | 21 *déc.* 1831 | 14 *juin* 1833 : par suite de permutation.
Coudert de la Villatte (J.), 30 *déc.* 34.
Melon (Vinc. Eug.) ※, 14 *sept.* 1838.
Courtot de Cissey (A. V.), 19 *fév.* 1839.
Meschini (Em. Phil. Eug.), *idem.*
Vaast (Louis-Pascal), 25 *mai* 1840.
Duboys (Samuel), 28 *oct.* 1840.
Couturier (Jean), 6 *déc.* 1840.
Delaunay (Victor), *idem.*
Michel (Henri-Marie) ※, *idem.*
Labroquère (Bernard) ※, 30 *janv.* 1841.
Vergé (P. Marie-Franç.) ※, 20 *mai* 41.
Coraze (Louis-Arm. F.), 26 *oct.* 1843.
Carrère (J. Gust. Ad.), 10 *mars* 1844.
Rubaux (Joseph), 26 *janv.* 1845.
Girault (Ferd. Franç.) ※, 22 *mai* 1845.
Goujat (Louis-Denis), 22 *juin* 1845.

Lieutenans.

Petit (François) ※, 19 *avril* 1839.
Maillet (Jean-Baptiste), 30 *juin* 1839.
Estennevin (Jules-Adr.), 18 *sept.* 1839
Jacobe (Jassemin) ※, 28 *oct.* 1839.
Terson de Palcville (G.), 6 *avril* 1840.
De Vauxmoret (Jos. Ange), 25 *mai* 40.
Baudouin (Marie-P. L.), 25 *août* 1840.
Bourgeois (Jean-Ant.), 27 *déc.* 1840.
Mathieu (François-Sophie), *idem.*
Boulet (Achille-A.M.A.), 30 *janv.* 1841.
Raffin (Charles) ※, 25 *mai* 1841.
Anouilh (François), 17 *mars* 1842.
Helouin (Jean-Baptiste), 24 *mars* 1843.
Jardin (Charles-Marie), 10 *nov.* 1843.
Fabre (Pierre-Franç.), 14 *avril* 1844.
Teinton (Jacques), 26 *janv.* 1845.
Desmarest (Emmanuel-Venon-Auguste), *idem.*
Toupet (Jean-Bapt. Aug.), 2 *mars* 1845.
Calignon (Soffrey-Sulp. Jos.), 2 *mai* 1845.
Laforge (Jean-Gerv. Narc.), 22 *mai* 1845.
De Rattazzi (Urb. Jean-M.), 22 *juin* 1845.

Sous Presse :

MARTIN GIL, histoire du temps de Pierre le Cruel, par M. Mortonval, 2 vol. in-8°. 15 fr.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N° 78.